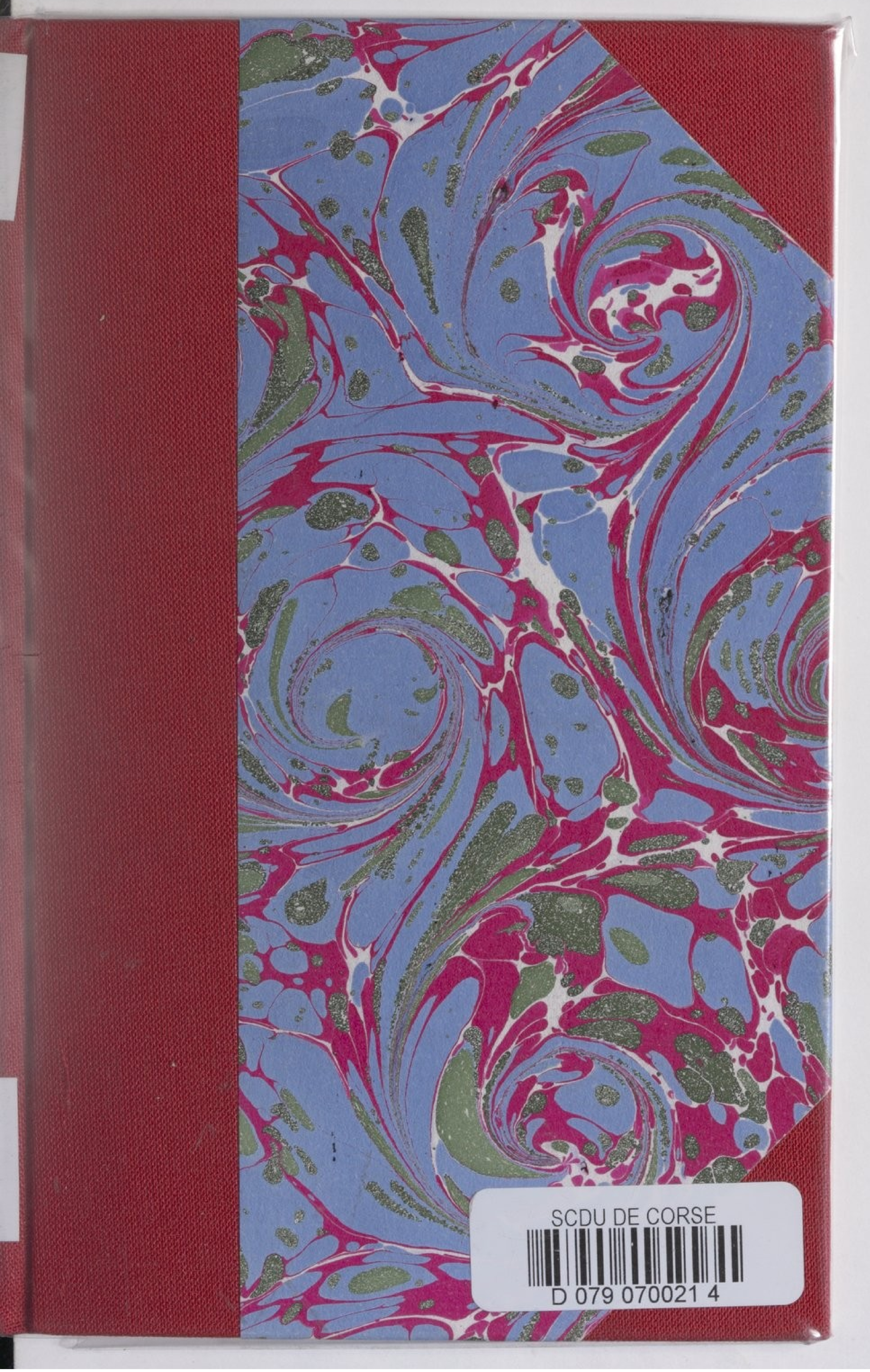
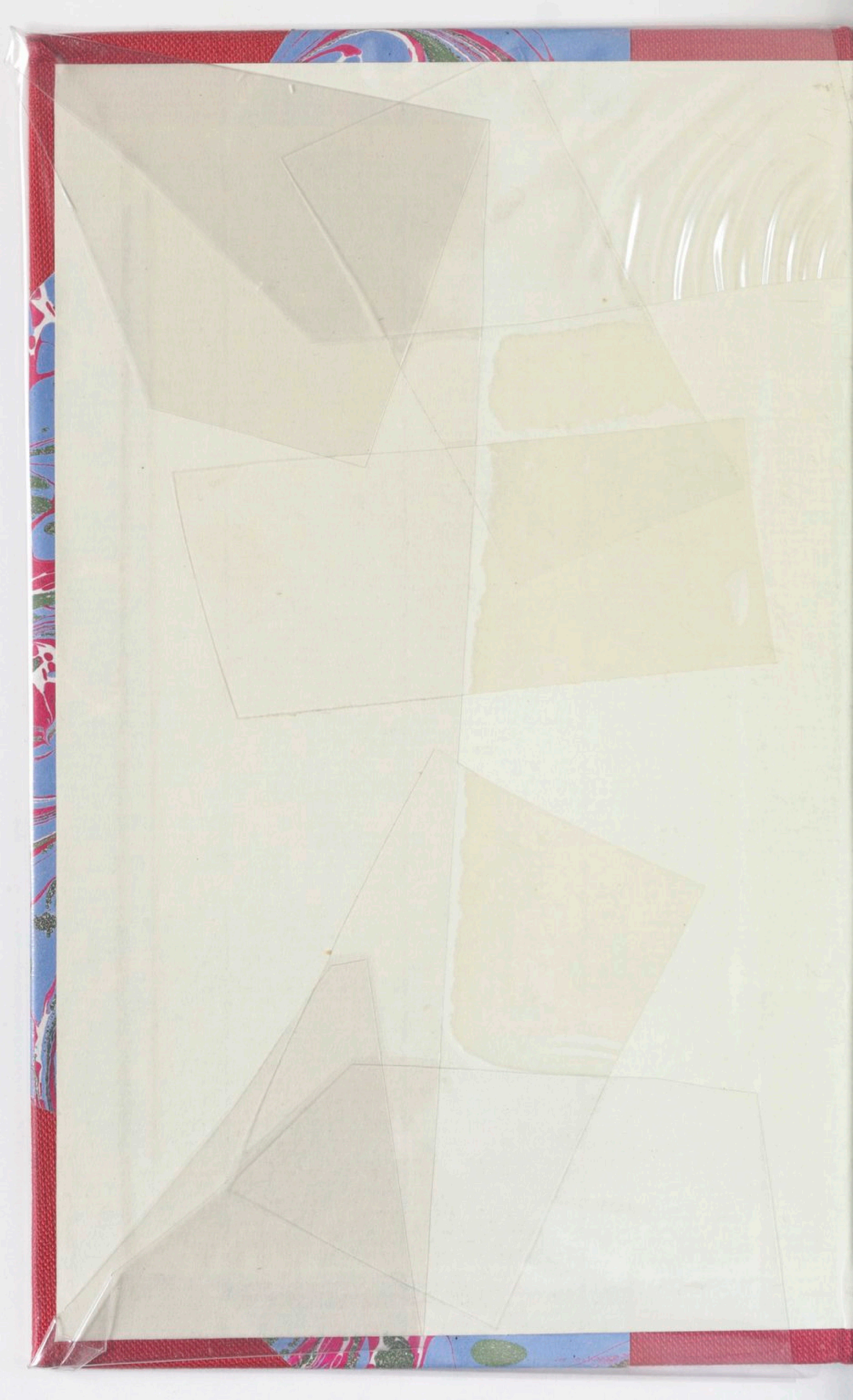


Philippe Tonelli. Scènes de la vie corse : Seppa


BnF Gallica


SCDU DE CORSE
D 079 070021 4



NOUVELLE COLLECTION A 1 FR. LE VOLUME

PHILIPPE TONELLI

SCÈNES DE LA VIE CORSE

SEPPA



PARIS
LIBRAIRIE MONDAINE
JOSEPH DUCHER, ÉDITEUR
9, rue de Verneuil, 9

A "Santa Casanova" en témoignage de mon admiration amitié

SEPPA

DU MÊME AUTEUR

Les Amours Corses, un volume . . . . 3 fr. 50

SCÈNES DE LA VIE CORSE :

La Vierge des Makis, un volume . . . 1 »»

Seppa, un volume . . . . »»

PROCHAINEMENT

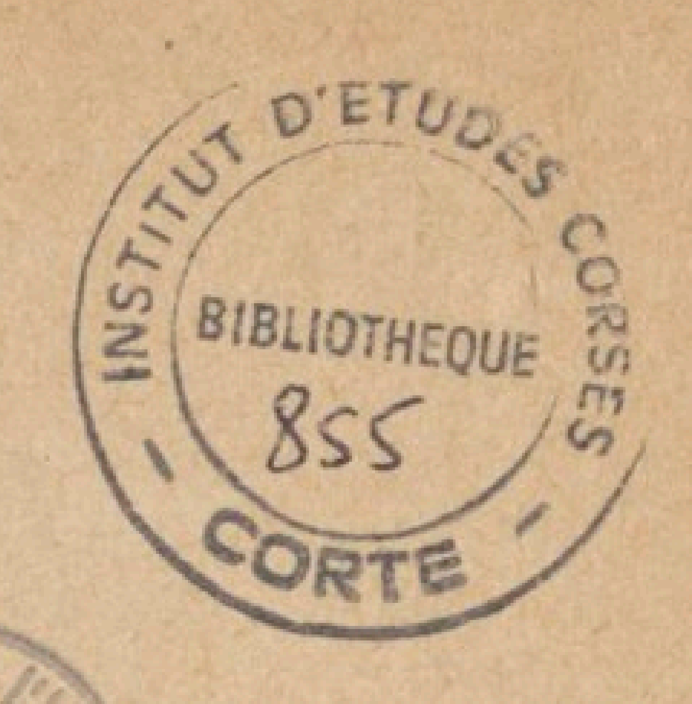
Les Joies Feroces.

EN PRÉPARATION

LA CORSE CONTEMPORAINE :

Hommes et Choses.

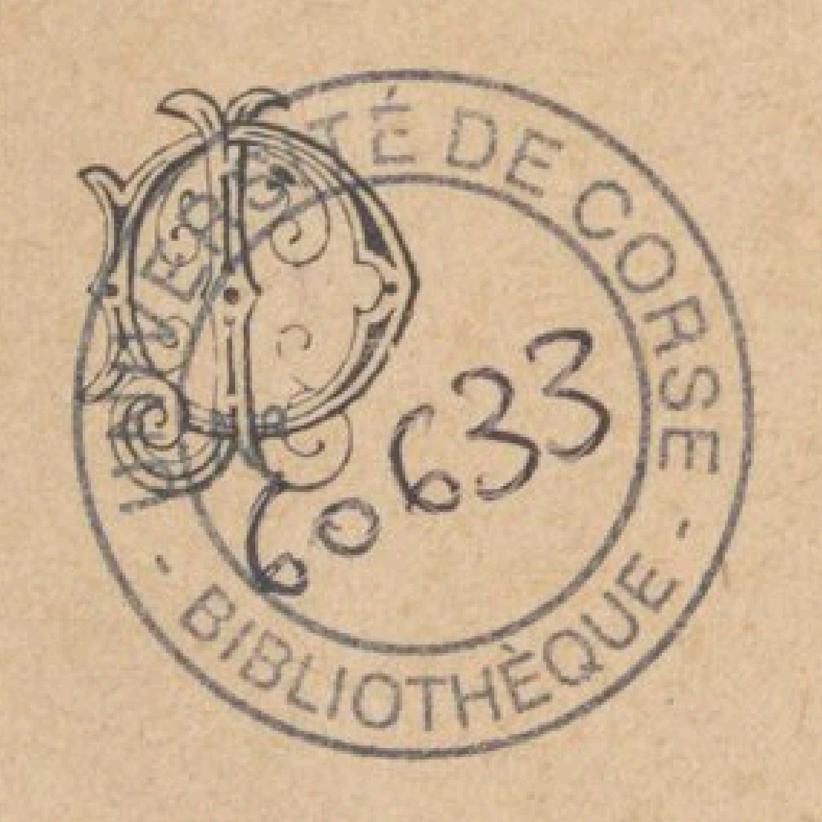
Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY, BUSSIÈRE FRÈRES.



PHILIPPE TONELLI

Scènes de la Vie Corse

SEPPA



PARIS
LIBRAIRIE MONDAINE
JOSEPH DUCHER, Éditeur
9, rue de Verneuil, 9

1890

SEPPA



Seppa

I

René d'Arcade s'ennuyait. Paris l'assourdissait de son bruit infernal. Les joies de la vie parisienne avaient provoqué en lui un dernier délire, puis ce fut tout. La satiété, terme des longues jouissances, détendit ses nerfs jusqu'à la mollesse des sens. La femme, cette femme de nuit aux raffinements calculés, l'avait brisé et dégouté des jeux de l'amour, et cette fatigue morale qui l'enveloppait tout entier, lui faisait fuir ses amis, le club et

les courses où sa réputation de sportsman l'avait placé au-dessus du pair. René devenait même un misanthrope, lui, si charmant, naguère, dans ses expansions, dans ses libéralités de cœur, dans ses affinités pour la vie facile de chaque jour où les éclats de rire généreux amenaient une nouvelle conquête de femme et d'ami. La vie alors était souriante, sans lendemain, pleine d'un parfum d'insouciance qui l'enivrait et rendait plus intense ses jouissances de toutes les heures. Il marchait toujours tout droit devant lui, ne connaissant point d'obstacles qui pussent l'arrêter dans sa course effrénée, il allait comme un enfant prodigue à qui on a fait entrevoir des plaisirs nouveaux, sans se soucier des traces de la veille et des nébuleuses du lendemain. Il n'entrevoyait que le rayonnement du jour même où il éprouvait des sensations matérielles. René n'était point égoïste, ses joies étaient partagées, car à ses festins il y avait place pour tout le monde.

Mais l'âme, pareille au corps, éprouve aussi ses lassitudes. L'image du bonheur

constant finit par devenir monotone, inepte. Les tourments sont souvent nécessaires pour un être habitué aux plaisirs, car on éprouve le besoin de pleurer comme celui de rire, l'un fait connaître le prix de l'autre. On s'attache mieux à la vie avec ses espérances, ses agitations et son bouleversement des sens ; puis, de la joie à la tristesse il n'y a que l'espace d'une larme.

René était donc arrivé à la période de l'engourdissement qui le rendait apathique, indifférent. Il se mourait d'ennui. Et pourtant il voulait vivre encore... sans savoir comment !... Quelque chose l'appelait dans une autre atmosphère, où ?... il ne le savait pas lui-même. Au milieu de cette étrangeté de caractère ses amis avaient fini par le délaisser, et ses maîtresses avaient épuisé leur dernier philtre pour rendre à cet ancien viveur toutes ses libéralités du passé. Mais rien ne venait secouer cette nature morte comme par accident, et l'existence de ce Parisien raffiné s'en allait bêtement, laissant derrière lui les vestiges de ses turbulences charmantes.

Durant ce temps, la presse parisienne

s'occupait d'un journaliste corse, Léandri, qui avait lancé, nouveau Masaniello, un appel aux armes bizarre, au peuple de son île, et pris ensuite la campagne à la tête d'une petite troupe de gens armés qui s'amusaient à tirer en l'air pour le plaisir de tuer le temps. Les journaux racontaient sur ce fait, qui ne manquait pas d'originalité, et sur ce pays de Corse, des histoires très drôles, dignes de tenter un esprit aventureux. Le romanesque se mêlait souvent à ces scènes de la vie insulaire pleine de drames et de comédies dont le jeu n'amusait pas précisément les acteurs, mais qui, en revanche, divertissait fort la galerie toujours avide de spectacles nouveaux tout comme au Colysée de l'ancienne Rome.

Toutes ces histoires fantastiques, extravagantes, avaient intéressé René au milieu de son isolement ; il eut comme un besoin de sensations nouvelles, inconnues. Il avait lu *Colomba*, type de la Corse vengeresse. Il se plaisait à lire, en ce moment, le livre de Bourde sur le caractère de l'insulaire à trente

ans de distance sur l'ouvrage de Mérimée. Ces deux études d'auteurs français sur ce pays qu'ils ne connaissaient qu'en passant, avaient réveillé en lui le désir de le connaître aussi, sans faire cependant un effort pour y aller.

Il voulait fuir pourtant Paris, ses pompes et ses œuvres !

Aller en Italie ? c'était banal ; tout le monde va au pays où fleurit l'oranger et où fourmillent les lazzaroni, voir son ciel bleu, ses jolies femmes et ses beautés artistiques. Aller en Suisse ? Le moindre amateur de voyage va dans la patrie de Guillaume Tell entendre le ranz des vaches et voir ses neiges éternelles. Aller en Angleterre ? c'était peu gai ; son brouillard et sa fumée d'usine vous montant à la gorge ne sont pas précisément faits pour faire entrevoir des horizons nouveaux. En Espagne ? il avait peu de goût pour les castagnettes et les sérénades qu'il trouvait ridicules. En Belgique ? c'était trop près de Paris. En Orient ? trop loin. Rouler la France ? Merci ! il la connaissait par cœur. La Corse de Mérimée, de Bourde et de Lé-

andri lui souriait davantage. Là, il y avait des bandits honnêtes, et assurément des femmes étranges, mais bah ! les femmes ! ça le laissait complètement froid. Il voulait tout simplement ressentir des impressions inexplicables, connaître ce pays mystérieux qui ne ressemble pas aux autres et qui a donné, aux foules étonnées, Christophe Colomb et Napoléon I[er], ces deux Corses, conquérants des deux mondes, dont Calvi et Ajaccio conservent encore les reliques et les vestiges. L'idée était lumineuse. Traverser la mer, atterrir sur une île verte mais aux rochers escarpés, courir dans la montagne où il rencontrerait assurément quelques fugitifs, poursuivis par la maréchaussée. Contempler, au loin, assis au pied d'un arbre séculaire, au bord même d'un frais ruisseau, Paris avec ses dômes et sa fourmilière. Rêver des choses de l'autre monde dans une atmosphère remplie d'enchantements, pendant que les merles siffleraient des airs ironiques comme pour rendre plus vivante l'image de sa contemplation. Oublier ensuite ce passé

débordant de joies bêtes, insipides qui ne vous laissent rien dans l'âme et qui vous brisent le corps. Renaître enfin d'une vie nouvelle et pleine d'un je ne sais quoi qui donne encore des illusions.

Etourdi, et comme enivré par cette vision, René ferma les yeux et resta quelques minutes dans cette méditation afin de lui donner plus de vérité; puis, se levant presque souriant il dit :

— Allons en Corse !

Et huit jours après, René d'Arcade voguait en pleine Méditerranée, à bord du *Bocognano*, filant sur Ajaccio.

II

Le steamer était en vue des îles Sanguinaires. L'aube commençait à naître pendant que les étoiles se mouraient. La mer, pareille à une nappe bleue, ouvrait ses flancs, sans murmure, au navire qui suivait majestueusement sa marche sans oscillations.

René monta sur le pont après avoir légèrement reposé une partie de la nuit. Il trouva le capitaine sur la dunette, indifférent, mais avec ce calme de marin qui, l'œil au guet, voit loin, dans l'immensité, le chemin qu'il doit suivre. On bordait la côte de Corse qui se révélait aux yeux du Parisien avec une poésie sauvage.

René, appuyé contre le bastingage, était pensif et suivait d'un regard pénétrant cette terre étrange qui fut et qui est encore l'objet de tant de controverses.

Puis, comme distrait dans sa rêverie, il se retourna du côté du chemin parcouru et vit le long sillon de vagues blanches, tracé par le navire, qui lui faisait dire adieu aux choses passées.

Dès le début du voyage, le capitaine s'était montré, avec René, d'une loquacité qui n'était point dans ses habitudes. Peut-être que les allures parisiennes du voyageur et ses demandes constantes avaient fini par exciter sa curiosité, et la conversation, interrompue la veille, reprit au lever de l'aurore.

— Bonjour, capitaine. Vous êtes déjà à votre poste.

— Et n'y suis-je pas toujours. Croyez-vous que tout soit rose dans notre métier, et qu'il nous soit permis de dormir tranquillement comme vous.

— Dame ! Ce voyage m'a paru charmant, et la nuit n'a pas dû vous tourmenter beau-

coup. Le navire filait légèrement et sans secousses.

— Vous avez donc le pied marin ? Je vous en félicite. J'aurai alors l'avantage de vous revoir cet hiver, à cette même place, dit le capitaine avec un fin sourire.

— Et pourquoi pas ? répondit René, la mer ne semble pas être méchante, ici.

— Hum !... selon les caprices de la lune...

— Ah !... la lune...

Mais comme René ne tenait pas à assister à un cours de cosmographie, il changea subitement de conversation.

— Beau pays, ma foi !... très chic ! très chic !...

— Et ce n'est rien, cela, dit le capitaine, tout fier d'être Corse, vous verrez autre chose, Monsieur, lorsque vous voyagerez dans l'intérieur.

— Oh ! je n'en doute pas !

Puis, se souvenant de ses lectures de Paris, il reprit :

— C'est dommage que ce pays soit si tourmenté, si agité.

— Ah ! que vous êtes bon ! vous vous êtes nourri de toutes les sornettes que l'on débite à Paris sur cette pauvre Corse et vous vous figurez, comme tous ceux qui y viennent pour la première fois, que notre pays est une fournaise où l'on grille comme de simples rougets.

Et le marin philosophe haussa les épaules avec mépris, et jeta un coup d'œil sur l'avant du navire.

— Pourtant on raconte de drôles d'histoires ; il paraît que la justice, là-bas, est une plaisanterie...

— Frottez-vous y ! répondit le capitaine en clignant de l'œil.

Reprenant ensuite :

— Ce sont les continentaux qui font courir ce bruit, puis, voyez-vous, mon brave Monsieur, tout ça c'est la faute au gouvernement.

— Ah !

— Oui. Il nous envoie toujours des fonctionnaires avec des idées préconçues et qui ne viennent en Corse que pour franchir une

bonne étape administrative, puis, ils demandent à déguerpir au plus vite en montrant ce pays impossible et sans avoir eu le temps de pratiquer sérieusement des réformes. Ils exagèrent toujours les faits sur les mœurs des habitants qui sont, croyez-le, aussi bien élevés que partout ailleurs, seulement, ils ont peut-être le sang un peu plus chaud que les autres, voilà tout.

— Mais le sang chaud forme un grand peuple, dit René qui voulait flatter le capitaine Corse.

— Je ne dis pas cela, mais l'insulaire est docile et aime, avec la stabilité, la justice et les encouragements ; s'il se voit lésé dans ses droits, il perd la boussole, et bonsoir !

— Très bien, mais la guerre de partisans dure toujours et le gouvernement n'y est pour rien dans ces sortes de querelles de famille.

— Oui, parlons-en de nos querelles de famille ! Et pourquoi faire exclusivement un reproche à la Corse de ces guerres de partisans, tandis que dans toutes nos villes du

continent on pratique le même système de rivalités de clocher. Voyez Paris, la ville-lumière, ne s'entredéchire-t-on pas à belles dents, soit dans la presse, soit dans la rue ? En province, la haine des partis est profonde, les inimitiés grandes, la lutte très vive. Seulement, les choses de Corse paraissent plus extraordinaires à Paris parce que cette île est isolée et que tout ce qui est loin grossit en raison de son éloignement, un non sens quoi !

René demanda alors avec inquiétude :

— La Corse est donc un pays comme les autres ?

Le capitaine regarda son interlocuteur avec un sourire narquois et répondit tranquillement :

— Absolument, mon brave Monsieur. On y mange du pain, on y boit du vin, et du bon, je vous le promets, et on couche sur des lits comme chez vous.

— Et les enfants ?... demanda René en riant.

— Ils s'y font peut-être mieux, répondit le capitaine sur le même ton.

— Sapristi ! moi qui croyais y trouver quelque chose qui put le distinguer des autres pays...

— Hé ! hé !... c'est à voir... selon les circonstances... répondit le marin en clignant encore imperceptiblement de l'œil.

Le navire entra dans le golfe d'Ajaccio, si merveilleux avec ses bords émaillés de villas et de maisonnettes de campagne rouges et blanches qui se détachent originalement sur le fond vert des coteaux. Les eaux du golfe, bleues comme l'azur, n'avaient ni les grondements de l'Océan, ni les murmures des sources ; c'était un grand lac, rempli de poésie et de senteurs marines qui se confondaient avec les parfums des végétations printanières qui l'entouraient. René, saisi d'admiration, se demandait si c'était bien là la Corse sauvage où les bandits poussent comme des cryptogames, où les cris de la vendetta légendaire emplissent les échos des vallons, il se demandait aussi si Dieu n'avait pas placé, là, sur les bords de cette nappe d'eau, son paradis terrestre où l'amour exhala son premier râle.

Et pendant que l'esprit de René vagabondait dans un autre monde, le navire entra dans le port.

René resta quelques jours à Ajaccio qu'il trouva agréable comme séjour, mais qui avait l'ennui de ressembler à beaucoup d'autres villes des bords du Midi de la France : jardins, places, boulevards, monuments, musées, une société choisie, enfin tout ce qui constitue les éléments d'une ville qui se respecte.

Le parisien voulait autre chose, plus alpestre, plus accidenté, plus étrange ; aussi, résolut-il de gagner la montagne où se trouvait la véritable Corse comme il croyait la voir dans son imagination, avec cette société qui lui rappelait *Colomba*, avec ses pleureuses, ses aspects farouches et ses traits de générosité qui élèvent cette île au-dessus de ces contrées visitées passionnément par les explorateurs, les touristes et les chercheurs de caractère.

Il voulait remplacer l'opoponax par les senteurs des bois, le boudoir par la chau-

mière, les boulevards par les sentiers ombreux, le champagne par l'eau des sources, la musique classique par le chant des rossignols ; il voulait enfin renaître au milieu d'un peuple nouveau, d'une société nouvelle. Son esprit voyageait ainsi dans l'infini de l'extravagance, il ne s'arrêtait plus dans ses combinaisons chimériques ; il voulait se refaire entièrement, sans se douter le moins du monde que ces sortes de résolutions subites, accumulées les unes sur les autres, ne forment plus qu'une toquade qui ne dure que le temps d'une fantaisie.

Sur les conseils d'un médecin d'Ajaccio, René alla faire une cure aux eaux d'Orezza pour reconstituer sa santé quelque peu ébréchée ; il devait, ensuite, donner libre cours à son imagination, et mettre en exécution le plan de sa nouvelle existence.

L'été battait son plein. Le soleil de la Corse brûlait, mais dans la campagne, la brise des monts vous caressait de ses bouffées tout imprégnées de lavande et de romarin. Ah ! qu'il avait raison ce boulevar-

dier, à cette heure où l'on meurt à la ville, la vie était là, au bord d'un petit ruisseau, n'ayant pour tout horizon que les feuilles vertes des marronniers, et pour tout bruit, que le murmure de l'eau qui coule en paillettes diamantées ; qu'il était loin le bourdonnement de la métropole avec ses charrois et les cris des camelots ; qu'il était doux de rêver, seul, d'un tas de bêtises qui avaient un charme particulier, presque infini. René savourait ce premier bonheur dès son arrivée dans la vallée d'Orezza.

III

Un jour de gai soleil, René, monté sur un fougueux coursier du pays, résolut de s'aventurer au-delà de la vallée en recherchant les sentiers les plus accidentés et sans limites.

Se perdre dans la forêt ! réaliser son rêve ! Qu'il paraissait heureux, ce parisien aimant toujours la vie. Comme son âme n'était point faite, sitôt, pour le délaissement des joies terrestres ! Comme il voulait mordre de nouveau au fruit des sensations intimes ; la petite bête vivait encore dans son cœur ; et dans son être, un instant atteint d'épuisement, était restée une bonne goutte de sang qui ten-

dait à se purifier et à se répandre en globules chaudes dans ses veines. L'âme ne meurt pas au printemps de la vie, elle souffre accidentellement, devient moribonde, mais dès qu'un rayon pénètre en elle, tout renaît et l'espérance prodigue encore des sourires.

René avait déjà parcouru un espace assez considérable ; deux bonnes heures de course folle à travers les châtaigneraies peuplées d'arbres gigantesques. Il rencontrait sur sa route des hameaux pauvres et sans attraits, des paysans qui le regardaient passer sans étonnement. Rien en somme ne venait frapper son imagination. Il laissait aller sa monture qui arpentait les monts docilement, puis saisi de vertige, il fouettait sa pauvre bête qui ne savait que faire pour le contenter, et franchissait ainsi les promontoires en chevalier errant allant à la conquête d'un monde nouveau.

La sueur inondait son visage, et des bouffées de vapeur sortaient des naseaux de son petit cheval qui ne ralentissait pas son

allure et ne se cabrait jamais devant la furie de son cavalier.

Arrivé pourtant au carrefour de la *Croce*, il s'arrêta. René resta un moment indécis, puis il mit pied à terre.

Une modeste cabane de berger recouverte de chaume se dressait, seulette, sous une rangée de chênes yeuses aux feuilles luisantes et tomenteuses qui semblaient la protéger de leurs puissants rameaux.

A peine le cavalier avait-il attaché son cheval à un arbre que le bruit de ses pas fit apparaître, sur le seuil de la cabane, une enfant, ou plutôt, une jeune fille de seize ans.

Elle était vêtue pauvrement, mais ses yeux bleus comme le ciel lui donnaient un charme incompréhensible.

C'était Mignon perdue dans la montagne.

— Tiens ! une jeune fille... s'exclama René, étonné.

— Oh ! pardon, Monsieur, je croyais voir mon frère...

— Votre frère ?...

— Oui, Salvator.

Et la jeune insulaire s'apprêtait à rentrer dans la cabane, lorsqu'elle fut retenue par un geste de René.

— Pourriez-vous m'indiquer, ma chère enfant, le chemin le plus praticable pour sortir de cette forêt ?

— Où voulez-vous aller ?

— N'importe où...

La jeune fille, étonnée à son tour, regarda René.

— La forêt est sillonnée de chemins qui conduisent partout, soit sur la grande route, près la rivière, soit dans les villag es

— Merci... je me suis égaré, mais je ne voudrais pas cependant m'éloigner de Piedicroce où je demeure.

— Prenez à gauche, tout le long, vous vous retrouverez avant peu sur le chemin d'Orezza.

— Merci encore.

René paraissait gêné et ne savait comment

engager la jeune fille des montagnes à causer.

— Nous autres Français, nous sommes... un peu originaux.

— Ah ! vous êtes Français ?

— De Paris même !

— Joli pays ! s'exclama la jeune fille.

— Est-ce que vous le connaissez ? demanda bêtement René.

Elle se mit à rire.

René poursuivit :

— Je voudrais connaître un peu votre pays, je voyage en ce moment en touriste, et cette forêt m'a beaucoup séduit.

— Elle est bien triste pourtant.

— C'est ce que j'aime.

La petite Corse regarda encore René non sans une légère stupéfaction.

— Indiquez-moi, je vous prie, le côté par où je puisse aller à pied et revenir ensuite ici pour reprendre mon cheval. J'aime courir dans la montague.

— Vous risquez de vous égarer encore, Monsieur.

— Je m'orienterai d'ici.

La bergère ne comprit pas, mais elle tendit le bras et montra à René le chemin à suivre.

— Prenez ce sentier. Il monte, mais il est agréable, car il est plein d'oiseaux qui chantent. Au fond, vous trouverez, vers la descente, des bergers et des troupeaux de brebis. Le makis finit là. Vous y trouverez mon frère Salvator. Il est bien bon, et il se fera un plaisir de vous accompagner. Vous pourrez ensuite retourner avec lui. Notre pauvre cabane vous est ouverte.

Elle prononça ces paroles avec simplicité et parut heureuse de rendre service à un étranger qui passait devant sa chaumière, sans se rendre compte si c'était un grand seigneur ou un simple voyageur.

René fut touché de la voix de la bergère et répondit presque timidement :

— Vous êtes bien aimable, ma chère enfant. Je suivrai votre conseil.

Puis il se retourna pour s'orienter.

— A bientôt.

Il s'engagea dans le sentier pendant que la bergère, appuyée contre la cabane, le suivait des yeux, lentement, jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue. Elle resta encore quelques secondes, pensive, puis elle rentra.

René poursuivait sa marche dans le sentier indiqué par la bergère, obéissant pour ainsi dire à sa voix, et sous l'impression encore de cette entrevue empreinte d'une saveur exquise. Mais à peine arrivé au premier détour du chemin, il s'arrêta. Une pensée subite sembla l'avoir retenu.

— Que fais-je ?... se dit-il en réfléchisant ; ma foi ! je retourne...

Et résolument, il rebroussa chemin et se dirigea d'un pas pressé vers la cabane.

La bergère n'était plus là. Quel prétexte allait-il trouver pour motiver son retour ? Ce Parisien blasé, rompu aux intrigues d'amour où il n'avait eu, certes, pas à jouer avec des ingénues, semblait tout interdit devant une pauvre bergère qui ne connaissait, du monde, que son frère et son troupeau de chèvres. Son amour-propre d'ancien conquérant se réveilla.

Il lui semblait que c'était purement ridicule de manquer une aventure semblable, et que puisqu'il voulait du nouveau, il n'avait qu'à saisir cette occasion qui se présentait à lui avec une grâce parfaite. Un fruit du pays! une primeur surtout! dame! la chose valait la peine d'oublier un peu ses serments ou plutôt son indifférence pour les attraits de la femme. C'eût été bête de sa part. Aussi, s'avança-t-il vers la cabane avec empressement et frappa discrétement à la porte avec la baguette de laurier qui lui servait de cravache.

Rien ne répondit.

— Ah! se dit-il contrarié, serait-elle sortie?

Il frappa une seconde fois.

La porte s'ouvrit.

— Ah! c'est vous, dit la bergère en sortant.

— Oui, moi-même. Je ne sais pas pourquoi je retourne vers vous, mais il me semble...

— Monsieur, interrompit la jeune fille, tout est triste ici, et vous regretterez de ne pas

être allé là-bas, où est mon frère ; vous vous seriez distrait avec ses chansons du pays.

— Vous voulez donc m'éloigner de vous ? répondit René d'un air triste.

— C'est mal ce que vous dites là, Monsieur, Notre père, en mourant, nous a recommandé d'observer les lois de notre Corse ; être bon et hospitalier.

— Oh ! pardon, pardon, ma chère enfant, répondit René confus ; mais je vous obéirai cette fois, je suivrai le sentier jusqu'au bout, je verrai votre frère et j'écouterai sa voix, puis vous me permettrez de revenir ici, ce soir, et de me reposer quelques instants avant de reprendre le chemin d'Orezza.

— Notre pauvre gîte est à vous et Salvator sera votre guide.

— Encore une fois merci, ô jeune fille ; je n'ai pas été habitué à cette bonté d'âme et à cette virginité du cœur... et croyez à ma douce émotion...

— Pourtant vous êtes un grand seigneur, et vous avez dû recevoir bien des satisfactions.

René, étonné, répondit.

— Je ne suis pas grand seigneur et je n'ai point reçu de grandes satisfactions.

—Ah ! fit doucement la bergère, étonnée à son tour.

— J'ai vécu au milieu d'une société perverse, trompeuse, où je n'ai éprouvé que des amertumes, moi qui avais un cœur à aimer tendrement...

Le Parisien commençait à s'inspirer de don Juan.

— En France la société est si mauvaise ?,..

— Oh ! non, répondit vivement René ; mais les déceptions de ma vie m'ont appris à ne voir l'humanité que dans son égoïsme.

— Vous avez donc souffert ?

— J'ai beaucoup souffert.

— Pauvre jeune homme !

— Ah ! vous me plaignez, vous, vous êtes bonne et je vous en remercie.

— Mais Dieu n'abandonne point ceux qui pensent à lui. Pensez-y quelquefois, Monsieur.

René sourit d'un air triste et dit en soupirant :

— Je prierai Dieu pour qu'il m'accorde toutes ses grâces. N'est-ce pas que vous joindrez vos prières aux miennes ?

La bergère baissa les yeux en rougissant, puis elle répondit doucement :

— Oui, Monsieur.

— Ah ! que vous êtes bonne !

Le Don Juan continuait à préparer ses batteries.

Il commençait par étaler la souffrance, persuadé de la sensibilité des femmes, surtout celles qui ne connaissent point les comédies du cœur.

— Pourtant, reprit-il, je sens pénétrer en moi un rayon d'espérance, quelque chose de bien doux qui me fait entrevoir, dans un coin de ce monde, des êtres généreux, des anges bienfaiteurs.

Puis, avec tendresse :

— N'êtes-vous pas, vous, un ange qui vient de m'apparaître sous la forme d'une bergère ?

La jeune Corse ne parut point comprendre.

René poursuivit :

— Ne voyez-vous pas quelque chose de surnaturel qui m'attire vers vous...

— Monsieur... murmura la jeune fille que les regards de René troublaient.

— Dites-moi votre nom ?... voulez-vous ?...

La bergère, les yeux baissés à terre, ne répondit pas.

— Ah !... j'ai tort de demander votre nom...

— Je m'appelle Seppa, dit la jeune Corse, simplement.

— Seppa.

— C'est le nom de ma mère.

— De votre mère ?...

— Morte sitôt après m'avoir donné le jour.

— Pauvre femme ! dit René tristement.

— C'est une sainte au ciel, Monsieur.

— J'en suis sûr, répondit le Parisien avec conviction.

Puis, après un court silence :

— Et votre père ?

— Mon père ?... il est mort aussi, Dieu sait comment.

— Tout est mystère en vous, tout est malheur. Vous êtes donc seule en ce monde?...

— Dieu a eu pitié de moi, il m'a laissé mon frère, qui est mon protecteur, mon soutien.

— Etes-vous heureuse ?

— Je n'ai à formuler aucun désir, aucune plainte.

— Ah ! Seppa, que vous avez tort de parler ainsi ! une jeune fille comme vous, avec des yeux brillants, des cheveux pleins d'or, des lèvres frémissantes, doit avoir au cœur le désir de vivre, de jouir des biens d'ici-bas, car il y a encore des joies sur cette terre. Ah ! tenez, Seppa, que faites-vous ici ? rien ! Quelle est votre espérance ? Aucune ! Comment vivez-vous ? Misérablement ! N'est-ce pas un crime que de laisser, perdu, dans ces montagnes, un trésor qui pourrait donner la félicité à un homme bon, aimable et rempli de sentiments honnêtes. Ah ! Seppa, ne voyez-vous pas que vous mourrez d'ennui.

— Vous me troublez, Monsieur ; pour la première fois j'entends parler ainsi.

René s'approcha d'elle, et lui prenant la main :

— Allons, vivez, Seppa. Ne comprenez-vous pas que vous êtes jeune, belle, et que le cœur a besoin d'aimer ?

— Mais j'aime mon frère et je mourrais pour lui, il est si bon.

— Votre frère ?... ô naïve enfant ! votre frère est... votre frère, ce n'est pas un homme avec qui vous pourrez vivre constamment, intimement. Salvator peut se marier... mourir même, et alors, que deviendrez-vous ?

Seppa commençait à comprendre, mais elle ne pouvait plus rougir, le feu brûlait son visage, et René, comprenant son émotion, lui tendait la pomme pour qu'elle pût la mordre comme sa mère Ève.

Devant son trouble et son silence, il lui demanda à demi-voix.

— N'avez-vous jamais songé à l'amour ? voyons, répondez-moi, Seppa...

— A l'amour ? répondit-elle instinctivement.

— Oui, à cette chose qui parle en vous, na-

turellement, ce besoin irrésistible de s'unir à quelqu'un... pour un instant... pour toujours...

— Monsieur, pourquoi me parlez-vous ainsi. Ne voyez-vous pas que je tremble...

— Seppa, chère Seppa, livrez-vous à vos sentiments intimes, écoutez la voix de la nature, aimez, soyez aimée, votre âge le désire, le veut. Dieu vous a créée uniquement pour cela et tenez, je sens moi-même, lorsque vous êtes près de moi, bien près, les battements de nos deux cœurs, ils semblent se comprendre, se désirer... Seppa, Seppa, veux-tu de mes caresses ?

— Oh ! laissez-moi... Monsieur, laissez-moi... laissez une pauvre fille dans son obscurité, laissez la vivre, ignorée de ce monde. Ne me tourmentez pas, oh ! je vous en supplie !

René, transporté comme un amoureux de vingt ans, enlaça entièrement Seppa de ses bras.

— Ah ! nous partirons ensemble, Seppa ;

tu fuiras à jamais cette contrée misérable où on meurt d'ennui, tu viendras au pays où l'on sait vivre et jouir, tu ne reverras plus ton troupeau de chèvres et cette cabane qui n'est point faite pour toi. Je te donnerai un palais, des bijoux, de la soie, tu auras tout, tout, tout ; oui, je suis un grand seigneur et tu m'auras pour esclave. Ah ! ma gentille Seppa, abandonne ton cœur au mien ; nous avons souffert tous deux, toi dans la misère, moi dans la richesse, mais unissons nos destinées, l'avenir est pour nous, maintenant la vie nous sourira, elle sera pleine de fleurs et d'amour, viens, partons ensemble, ma petite Seppa, mon cher trésor, viens...

— Non... non... je meurs... ah ! mon Dieu... laissez-moi, oh ! Monsieur, laissez-moi... je pleure...

Et René, troublé lui-même, inondait la jeune fille de caresses en l'étreignant dans ses bras avec passion.

On eût dit qu'il aimait.

Etait ce la résurrection ?

IV

La poitrine de Seppa se gonflait à éclater. Cette enfant, innocente et sans aspirations, se révélait tout à coup femme sous le fluide d'un contact magnétique ; elle semblait se livrer à cet inconnu inconsciemment, sans analyse, mais avec un sentiment d'intimité qui ressemblait à un acquiescement, à une volonté inexplicable. Son cœur avait parlé en cette minute d'aveuglement, nous dirions mieux, d'éblouissement. Ses sens, réveillés soudainement, subissaient l'influence de cette atmosphère chaude qui fait épanouir avec éclat les fleurs même les plus humbles ; l'éclosion s'était opérée en elle sans transition. Aussi,

elle n'avait plus la force de résister à ce transport que René qualifiait d'amour et qui l'enivrait si étrangement.

Cette sensation primitive avait engendré, dans la rutilance du rêve, d'autres sensations plus violentes, des désirs sans fin, une lascivité avec toutes ses extravagances.

Le sang corse bouillonnait en elle, son extrême jeunesse, pleine de vie, d'épanouissement, la rendait plus lâche dans ses désirs, plus nerveuse dans ses étreintes ; elle voyait pour la première fois un homme semblable, avec le teint clair, l'habit fin, le langage doux et passionné. René exhalait une odeur de musc qui la grisait, et quoiqu'elle ne lui rendît pas ses baisers brûlants, elle les savourait en se défendant.

Ce fut une minute de délire. René, sevré de caresses depuis longtemps, semblait s'assouvir comme un homme affamé. L'idée que cette jeune fille était vierge de corps et d'âme le rendait presque brutal. Il la mordait et palpait sa chair comme un avare son trésor.

Saisi de vertige et voulant un complément

à sa joie passionnée, débordante de désirs, il prit la bergère dans ses bras et entra dans la cabane où jamais un soupir d'amour n'était venu s'exhaler. Ce sanctuaire avait le respect patriarcal ; dans sa pauvreté même on y entrevoyait un trésor de vertu qu'aucune main servile n'aurait osé toucher. Les deux âmes du frère et de la sœur semblaient y vivre comme l'hostie dans le tabernacle, pleine de pureté mystique. Jamais une parole malsaine n'était sorti des lèvres du rustre berger ; jamais une imprécation n'avait effarouché la jeune fille, Salvator réservait ses emportements pour ses chèvres, et quelquefois pour ses compagnons ; mais jamais une colère, un mot vif, une allusion légère ne firent rougir son front virginal. Le berger avait pour sa sœur un respect paternel, elle lui paraissait une sainte devant qui on devait s'agenouiller, car Seppa était la douceur même, l'ange gardien de la chaumière.

Les joues de Seppa, brûlantes et humides de larmes, les soulèvements de sa poitrine, ses lèvres frémissantes, rendaient fou René qui,

en pénétrant dans la cabane, la déposa sur un grabat servant habituellement de couche à la bergère.

Une croix et une image de la Madone étaient appendues à la cloison en planches vermoulues, au chevet même de ce misérable lit si riche par sa virginité.

A ce moment, un orage semblait éclater au loin, car un grondement sourd de tonnerre se faisait entendre pendant que le ciel, si bleu quelques instants auparavant, se couvrait de nuages. Les deux jeunes gens ne savaient même pas si Dieu existait en ce moment d'oubli. Elle était inerte, dans les bras de René, et celui-ci, éperdu, couvrait encore de ses baisers les lèvres de la jeune fille.

Ah ! comme il avait oublié Paris et ses splendeurs, comme son être, naguère si affaibli, avait repris son ardeur juvénile et ses élans enfiévrés ; mais cette puissance des sens qui venait de reparaître, n'était point factice, combinée, comme il se plaisait à la créer dans ses aventures galantes de jadis ; cette fois son émotion était vraie, sincère, vivante dans

tout son ensemble. Il embrassait parce qu'il éprouvait un besoin de caresses, il touchait passionnément ce corps livré à son étreinte avec le sentiment réel de la jouissance intime ; il comprit cette fois que celle qui était là, sous l'empire de ses regards de flamme, ne ressemblait aucunement à ces autres femmes qui furent pendant longtemps ses compagnes de nuit et d'orgie. Le raffinement en amour ne consiste pas dans l'étalage de beaux décors, mais dans le mystère et la sincérité d'une âme simple qui possède autant de feu, autant de charmes, autant de nerfs que celles qui se font courtisanes uniquement pour puiser sans cesse de nouvelles jouissances. Jamais, dans ses débordements, René n'avait éprouvé autant de délices que cette fois, sous ce chaume, avec cette bergère ignorant le monde mais possédant une telle affinité pour la sensualité que René, entièrement séduit, lui donna tout, ses soupirs, son râle, lui-même enfin, sans mensonge, avec prodigalité.

Ce Parisien, jadis si délicat, si mondain, n'avait même pas remarqué la pauvreté de

l'intérieur de la cabane. Cette odeur de chèvre, de laitage et de je ne sais quoi qui vous suffoque, n'était pas faite précisément pour vous transporter dans les régions éthérées, mais l'air pur pénétrant par les fissures des planches mal jointes, le bouillement du sang qui l'aveuglait et l'image seule de cette virginité en délire, faisaient évaporer sur le champ toutes les odeurs les plus malsaines, les plus prosaïques. Tout respirait l'amour.

Seppa recevait sans défense les étreintes de René. Elle avait lutté au début, mais que peut une âme naïve devant un attrait puissant ? Elle continuait à ne pas rendre baisers pour baisers, mais sur ses lèvres il y avait toujours place pour une nouvelle brûlure.

Qui donne ses lèvres, donne ses fièvres !

V

Et pendant que le tonnerre grondait et que la nature semblait frémir, pendant que deux êtres se mouraient d'extase, des pas se faisaient entendre hors la cabane, sur les feuilles mortes qui tapissaient le sol. Un petit coup de sifflet accompagnait ce bruit insolite.

Seppa se redressa, folle de terreur et se laissa tomber à terre comme une masse, pendant que René se rejeta hors du grabat, l'œil inquiet.

La porte s'ouvrit. Un homme couvert d'un *pellone* apparut sur le seuil.

C'était Salvator.

— *Per cristacciu !* blasphéma-t-il.

Et d'un regard terrible, le berger corse comprit tout. Le désordre de sa sœur et de de cet inconnu avait blémi ce visage bronzé par le hâle.

Seppa cacha son visage dans ses mains et resta accroupie au pied du lit comme une masse informe. René, debout, semblait attendre une décision.

— Monsieur, dit Salvator d'une voix haletante, vous venez de déshonorer mon toit...

René ne répondit rien. Le berger poursuivit avec une colère sourde :

— Vous venez de commettre une mauvaise action, et savez-vous que vous êtes bien téméraire d'agir de la sorte ?

— Ce n'est pas une... mauvaise action, c'est une faiblesse... répondit René se remettant de son trouble.

— Chez nous, c'est plus que cela, c'est un crime, et je me fais violence pour ne pas vous anéantir à l'instant, mais vous m'appartenez.

Le Parisien comprit que la situation était grave, pourtant il fit bonne contenance.

Le frère de Seppa déposa sa besace et sa gourde dans un coin de la cabane, prit son fusil, qu'il avait en bandoulière, et le mit à la portée de sa main.

Pendant cet intervalle on entendait sangloter Seppa qui semblait attendre la mort.

— Monsieur, reprit Salvator, maître de lui-même, en Corse, lorsqu'un homme, fût-il prince, ou berger comme moi, s'introduit dans une demeure aussi pauvre que la nôtre et qu'il abuse de l'hospitalité qu'il y reçoit avec franchise et grand cœur, cet homme est un lâche.

— Comme dans tous les pays du monde, fit René en relevant la tête.

— Et chez nous il mérite la mort, reprit le berger d'une voix ferme. Cependant, il est une loi, en notre Corse, comme ailleurs sans doute, qui efface la faute commise si le coupable a encore dans son âme, dans sa conscience, un peu d'honnêteté ; cette loi, toute naturelle et que vous devez connaître

assurément, s'appelle la réparation. Or, vous venez de déshonorer ma sœur, si pure, si naïve, vous venez de troubler cette existence si douce et toute pleine de quiétude, vous venez enfin de jeter la honte sous ce toit si respecté, vous concevez, Monsieur, que devant un tel crime, j'ai le droit de vie ou de mort sur vous.

— Mais on n'assassine pas un homme... pour un baiser.

— Pour un baiser ?...

Et Salvator fixa le Parisien avec des yeux de fauve et reprit aussitôt :

— Soit, pour un baiser, Monsieur, quoique la vérité s'étale devant moi en regardant cette misérable créature. Nous n'admettons pas, chez nous, la moindre souillure sur une virginité ; un baiser, c'est la défloraison de l'âme qui amène fatalement celle du corps ; par le baiser, le feu pénètre dans la chair. Vous avez donné à Seppa le baiser meurtrier, l'effacer, c'est impossible, le cicatriser, c'est certain.

René ne comprenait pas bien le sens de

cicatrisation, étrange sans doute, mais qui lui ouvrait une porte de sortie. Il répondit non sans fermeté :

— La justice pourra mieux juger l'affaire, ce me semble, et au mieux de tous.

— Vous venez de dire là, une bêtise. On voit bien que vous ne connaissez pas nos mœurs. La justice ? mais que m'importe la justice et qu'a-t-elle à faire ici. Ne suis-je pas votre juge ? D'ailleurs, ne discutons pas inutilement. Je ne sais qui vous êtes, mais vous venez de ternir le nom que nous portons avec respect, quoiqu'il soit humble, ignoré, et *per la madonna,* je veux que vous sachiez que je ne supporterai aucune tache dans ma famille.

Et Salvator fit un geste menaçant qui ne fit pourtant pas changer l'attitude de René.

— Pardonne, mon frère... pardonne !... murmura Seppa d'une voix étouffée par les sanglots.

Un éclair traversa l'esprit de René qui se dit :

— Ce sont de pauvres gens !

Il ouvrit aussitôt son portefeuille et présenta au berger une liasse de billets de banque.

— Tenez, prenez ceci !

— Misérable ! vociféra Salvator en saisissant son fusil.

Seppa poussa un cri terrible et d'un bond se jeta au cou de son frère.

— Grâce ! grâce pour lui !

Et suffoquée, brisée par cet effort, elle tomba aux pieds de son frère en murmurant encore :

— C'est moi la coupable, moi seule, mon frère. Oh ! je t'en supplie, ne frappe que moi !

— Misérable ! m'offrir de l'argent, à moi, son frère, pour prix de sa galanterie. Ah ! lâche ! il faut que je le frappe !...

— Mais je ne croyais pas... articula René confus et comme atterré.

— Oh ! mon frère, mon frère, grâce ! ne frappe pas, pitié pour moi, pour lui.

— Et toi, sœur que j'aimais, toi ma seule joie, toi pour qui j'aurais donné ma vie toute

entière, tu as pu oublier que ton père est mort pour avoir voulu venger une injure, tu n'as pas su garder sur le front cette couronne d'innocence qui était mon orgueil. Tu as voulu trahir, déshonorer ton frère qui était ton protecteur, ton ami, ton soutien. Est-ce que l'image de notre existence pauvre te rendait soucieuse ? ô méchante créature !

Seppa ne répondit point : elle resta accroupie au pied de son frère en versant des larmes abondantes.

Le Parisien, ému, ne savait que dire, mais il pensait que cet homme avait le caractère d'une grandeur sublime. Pourtant, il ne savait comment se tirer de là. Et que voulait-il dire par le mot : réparation ? Serait-ce un mariage ? C'eût été folie, vraiment, et certes, il ne voulait pas s'arrêter à cette idée biscornue.

La situation lui paraissait plus embrouillée que jamais ; il résolut cependant de brusquer le mouvement.

— Mais comment voulez-vous que je répare... cette faute, ou plutôt cette faiblesse ?

car Seppa n'est point coupable, croyez-le bien, et ma présence ici ne s'est bornée qu'à une galanterie de peu d'importance... un baiser!

— Un baiser ?... une galanterie de peu d'importance ?

— Seppa n'est point coupable, vous dis-je, elle a été ce que toute femme est, surprise par un galant trop... hardi, voilà tout, mais rien n'est venu jeter le déshonneur dans votre foyer que je reconnais respectable.

— Eh quoi ? vous persistez à dire que vous n'avez pas séduit cette malheureuse enfant par vos paroles mielleuses et pleines d'artifices ?... ah ! tenez, finissons-en, car le sang commence à m'aveugler.

— Que voulez-vous enfin ?

— Je veux ?... je veux que vous lui rendiez l'honneur perdu.

— Un mariage ? fit René, ahuri.

— Un mariage ! répondit simplement Salvator d'une voix résolue, en regardant d'un œil fixe son interlocuteur.

— Mais c'est insensé ! après tout, nous

sommes en France ici, et certainement on ne marie pas les gens comme ça à propos... d'une fantaisie de touriste.

— Une fantaisie de touriste ! et vous vous dites Français ?... une fantaisie de touriste lorsque vous tuez une jeune fille dans tout ce qu'elle a de plus sacré ? une fantaisie de touriste lorsque vous vous introduisez dans une pauvre chaumière comme un voleur, pour y dérober le dernier lambeau de sa misère ? un trésor ! une fantaisie de tourriste lorsque vous venez impunément offrir à un frère outragé le prix d'une infamie ? Est-ce qu'en France on commet ces choses-là ? Non, Monsieur.

Tout cela était très beau en théorie, mais à la fin René commençait à trouver la chose fort désagréable, même inextricable. Le Corse ne badinait pas sur les principes, et en réalité, ce sentiment d'honneur chez ce berger des montagnes ne manquait pas de provoquer en lui une certaine admiration.

Seppa s'était livrée à lui entièrement ;

elle était si jolie ! sous ce costume sévère et presque déguenillé ; pourtant quelle satisfaction donner à ce frère scrupuleux ? Quel chemin prendre pour se tirer de cette sotte affaire ? Il aurait voulu que le berger fît des concessions, on aurait pu s'entendre facilement.

Et René ne savait à quel saint se vouer, à quelle résolution s'arrêter...

— Vous ne répondez pas, Monsieur, et bien, je vais vous indiquer votre voie. Au fond de la vallée, se trouve l'oratoire de la Miséricorde, c'est là que nous allons prier, le dimanche, nous, pauvres bergers qui avons si besoin de la protection de Dieu, mais de Dieu seulement, le reste peu nous importe. Là, vous irez avec Seppa pour vous unir ensemble devant le Christ. Mes amis et moi vous accompagneront.

— Un mariage secret ?

— Le mariage de nos pères vivant à la montagne. Ensuite, vous serez libre, Monsieur. Vous retournerez en France, seul ; ma sœur, cette infortunée, restera auprès de

moi, et portera sans cesse le deuil de son époux. Nous ne voulons de vous ni bienfaits ni rien. Ma sœur sera assez riche avec son honneur rendu, mais la tristesse ne quittera plus son visage de veuve.

L'émotion gagnait René. Il aurait voulu tendre la main à ce montagnard qui se révélait à chaque instant par des sentiments élevés, lui dire qu'il était un noble cœur, mais il était comme interdit, confus de trouver dans cette chaumière des grandeurs qu'il ne trouvait guère dans les palais.

Seppa pleurait toujours et ses larmes se répandaient sur le plancher en y laissant des traces brûlantes.

— Vous le voyez, Monsieur, elle souffre et souffrira sans cesse, je connais sa nature. Aussi je demande pour elle, un rien : quelquefois, là-bas, si loin, au milieu des plaisirs de la grande ville, jetez un regard, non de pitié, mais de souvenance, sur ce pauvre coin de terre où vous aurez laissé en pleurs une malheureuse enfant. Ce sera une consolation dans l'expiation de sa faute.

Ce souvenir n'entravera pas votre liberté, Seppa sera morte pour vous.

René essuya une larme et tendit la main à Salvator.

— Non, pas encore, dit le berger.

— Seppa, chère Seppa, relevez-vous.

Et tout impressionné, l'élégant Parisien souleva la pauvre bergère et la pressa dans ses bras.

— Salvator, je vous obéirai, Seppa est digne de respect et de souvenir.

Et le cœur de René opéra sa transformation.

VI

Le soir, à la nuit, Salvator avait réuni quatre bergers qui devaient assister comme témoins à l'union secrète de sa sœur et de l'étranger.

René se laissa conduire à la chapelle des monts avec une conscience parfaite. Il comprenait au fond cette étrangeté de caractère qui devait être sans doute un dernier vestige des anciennes coutumes corses. Les conventions sociales ne lient pas les cœurs, elles les réunissent superficiellement. La véritable union est faite par le sentiment de l'âme qui ne connaît point d'obstacles, ceux-là surtout provoqués par les règles

d'éducation, de fortune, de nom. René s'unissait à une bergère non par fantaisie de touriste, comme il venait de le dire avant, mais par un entraînement honnête qui était un peu le propre de sa nature. Dans cette cérémonie simple et touchante, il ne songeait même pas à cette situation bizarre qui aurait fait certainement rire, ou plutôt regimber un Parisien sceptique.

Il avait, à la chapelle des bergers, une attitude presque recueillie ; et lorsque les assistants constatèrent, devant le Christ crucifié, l'union des deux époux, à genoux, l'émotion le gagna, quoique les bergers trouvassent la chose naturelle, n'admettant pas, ces fiers insulaires, ni suprématies, ni conditions quelconques au-dessus de l'honneur. La bure valait le satin, et le cœur d'un berger avait autant de fibres que celui d'un seigneur.

Après la cérémonie de ce mariage secret que les Corses appellent : *matrimonio a mal destino*, qui ne dura que quelques minutes, les quatre bergers serrèrent la main de René,

comme pour lui donner une marque d'estime, et se retirèrent.

Salvator se retourna vers l'époux de Seppa et lui dit :

— Maintenant, vous êtes libre, Monsieur.

René ne répondit rien. Il se dirigea lentement vers la chaumière. Seppa suivait son frère et René en baissant la tête, mais l'âme rayonnante.

Salvator reprit, en marchant :

— Votre cheval est là dans ce makis ; permettez-moi de vous accompagner jusqu'à votre destination, car la nuit est épaisse, mais avant de nous quitter, daignez vous asseoir à notre foyer. C'est le repas du pauvre qui vous est offert.

— Merci, Salvator, merci.

Et au milieu d'un silence, les deux hommes se serrèrent la main, pendant que les yeux de Seppa brillaient dans l'ombre, avec éclat.

Le Parisien remonta à cheval et avant de s'éloigner il regarda tristement Seppa qui

pleurait appuyée contre un arbre pour ne pas tomber; il lui dit alors d'une voix douce et pénétrante:

—René ne vous oubliera pas; adieu, Seppa, adieu.

Et il disparut dans la forêt, au milieu de l'obscurité, suivi de Salvator, en laissant la pauvre bergère chancelante et murmurant d'une voix affaiblie et coupée par un sanglot:

— René!

Trois jours après, René d'Arcade quittait la Corse. Il prit le chemin de l'Italie afin de pouvoir regarder, au loin, les cimes des montagnes corses qui se dessinaient au soleil couchant, lui rappelant ce dernier souvenir d'une heure d'oubli qui venait de jeter encore dans son âme un trouble profond.

Après avoir parcouru le pays des chaudes effluves, il rentra à Paris avec cette même teinte de tristesse qui ne l'avait pas quitté à son départ. Seulement son cœur ne souffrait plus de ce dégoût de la vie, de cet état morbide du corps qui lui faisait éloigner

les bruyants divertissements. Ses amis revenaient à lui, attirés par cette figure sympathique qui souriait à l'image du bonheur des autres.

Il reprit sa vie, non celle d'autrefois, mais celle d'un homme préoccupé et envahi par une idée fixe. Paris lui paraissait un autre monde, plus souriant, mais plus banal que celui de la Corse qui ne cessait de hanter son esprit. Il revoyait au milieu de ses mélancolies fréquentes, la cabane de Seppa recouverte de chaume, entourée de châtaigniers et d'herbes touffues, il semblait s'enivrer de cet arome des monts qui vous pénètre et monte jusqu'au cerveau ; il reconstituait la scène de son mariage secret devant ce prêtre corse, un bon vieillard qui a dû en voir de grises dans ses évangéliques fonctions à la montagne, encore effrayé ce jour-là par cette nouvelle union contraire aux lois sociales ; ces bergers à l'aspect dur et sans mystère, mais résignés par la force du destin ; il revoyait encore le front de Salvator plissé puis calme, et ses élans d'honnêteté qu'il ne pouvait qu'admirer.

Puis, au milieu de cette vision profonde, attachante, apparaissait Seppa, la pauvre bergère qui entrait dans une nouvelle vie au milieu de spasmes d'amour et de larmes ; il la voyait épouvantée et souriante, il la sentait morte et nerveuse dans ses bras, il respirait son haleine sauvage et pure, il touchait son corps tout imprégné de suavité qui le rendait fou, et cette morbidesse de la chair excitait encore davantage ses sens naguère pleins de mollesse et de désenchantement.

Il revoyait tout cela, les pieds sur les chenets, la tête dans ses mains ; et tout saisi de ce tableau vivant, il retombait encore dans une profonde méditation, en fermant les yeux comme pour être transporté de nouveau dans cette terre perdue au milieu des flots et inondée par les rayons d'un soleil éclatant.

Un jour, il adressa à Me de Mondésert, notaire à Bastia, un pli contenant cinquante mille francs pour être remis à Seppa. Cet envoi était accompagné d'un portrait dont le regard semblait être empreint d'une mélancolie vague mais pleine de souvenirs et de consolation.

Le pli retourna à Paris, le portrait resta à Orezza.

La somme revint à l'étude du notaire avec une clause testamentaire au profit de Seppa.

Si vous passez, par hasard, dans la vallée d'Orezza, arrêtez-vous à la chaumière du berger Salvator et regardez, au-dessus du chevet d'une couche, toute proprette, un portrait entouré de fleurs chaque jour renouvelées. La bergère, qui vous ouvrira la porte, sera toute vêtue de noir et portera sur son visage le voile d'une tristesse éternelle, puis, baissant les yeux et rougissant, elle vous demandera des nouvelles de France comme si elle y avait laissé toute son âme.

L'ILLUSION

L'illusion

I

Porto Ferrajo, 3 mars 188...

Ma Nina,

Voilà huit jours que je suis à l'île d'Elbe, huit jours d'agitation, tout un roman !

Suivant ma promesse, je te dirai tout, je te raconterai même ce que je ne devrais pas dire, mais tu m'as habitué à vivre en toi, à te respirer, à t'entendre, à lire dans ton âme, je veux donc que tu lises dans la mienne, de loin, et que tu puisses comprendre toute la sublimité de mes illusions.

Ainsi que tu le sais déjà, mon oncle, brave homme mais un peu maniaque, ayant amassé une bonne petite fortune à Porto-Rico, se croit encore appelé à l'arrondir par le trésor qu'il pense être enseveli dans un coin de l'île d'Elbe, à la villa San-Martino, d'après un vieux manuscrit laissé par un sien parent, un héros, ami de Napoléon I[er]. Cette révélation me combla naturellement de joie, car elle nous assurera, douce Nina, un avenir plein de roses lorsque tu seras ma petite femme et que ce digne oncle aura rendu ses comptes à Dieu. Quoique sceptique de nature — excepté pour toi, chère âme, — j'espère en cette bonne trouvaille qui sera pour moi la meilleure de ma vie, après la tienne.

Nous voilà donc, mon oncle et moi, en ce pays béni où la grâce de Dieu est répandue sur nos têtes. J'en suis certain.

Avant de te narrer une *impression* de voyage qui est le but principal de cette lettre et qui a été pour moi la plus exquise des aventures, je dois te dire que cette île est très originale. Porto-Ferrajo, la capitale, est

une ville coquette et fleurie malgré ses airs belliqueux: — d'anciennes fortifications datant d'une époque où ni toi ni moi n'étions la résultante des baisers d'amour de nos pères qui, eux-mêmes, étaient encore en ce temps-là dans les limbes. Toutes ces vieilles murailles crénelées ne font plus peur à personne et donnent seulement à la ville un aspect pittoresque. L'entrée, par une baie poétique, aux rivages bordés de jardins et de villas, fait sourire déjà le voyageur qui pénètre pour la première fois dans cette ville, et remplit d'espérance le cœur de celui qui vient, comme moi, y chercher la fortune. Porto-Ferrajo, bâti en amphithéâtre, est d'une propreté remarquable, dallé de partout. Les cafés conortables et nombreux ; un grand hôtel et de petits restaurants proprets. Les monuments publics spacieux et quasi-artistiques, contenant presque tous des souvenirs de Napoléon. Une population intelligente, laborieuse et vaillante, le type insulaire avec ses expansions et ses générosités. Les femmes jolies, coquettes et babillardes, les hommes à l'ave-

nant. Ce qui donne parfois des joyeusetés à la ville, c'est la lutte de deux corps de musique dont chacun appartient à une confrérie de pénitents : les blancs et les noirs. Souvent ces rivalités occasionnent des pugilats à coup de grosses caisses et de trombones qui amusent énormément les gens de l'endroit, Le champ des morts est divisé également, les blancs ont leur enclos et les noirs leur terrain. Même morts, ces irascibles musiciens et pénitents ne tiennent pas à reposer en pleine harmonie. La terre aussi veut avoir ses couleurs. Tout cela est fait pour divertir un peu cette bonne population d'insulaires composée généralement, comme dans toutes les îles, d'agriculteurs et de gens de mer. Pourtant à l'Elbe, les mineurs forment un noyau assez distinct et compacte, mais la production la plus notable est le vin qui est excellent. De l'autre côté de Porto-Ferrajo se trouve Portolongone et son bagne important, ainsi que le Rio dont les mines de fer sont la richesse de l'île. Du temps même de Virgile on exploi-

tait ces mines qui sont inépuisables. Le village maritime de Marciana a son côté également pittoresque, et le mont Capanne, à une altitude de mille mètres, est un point de vue splendide où tout l'archipel Toscan et la Corse se dessinent dans la phosphorescence des eaux qui reflètent merveilleusement les rayons du soleil et de la lune, pendant que les étoiles s'y mirent avec coquetterie.

Le principal objectif de l'île d'Elbe, et pour moi tout particulièrement, c'est la villa San-Martino, cette ancienne demeure de Napoléon pendant son exil. Assise dans une vallée, à peu de distance de Porto-Ferrajo, la vue s'étend sur la baie et sur la chaîne des montagnes de Rio. A l'époque de l'arrivée de l'Empereur, San-Martino n'était qu'une maison de campagne de pauvre apparence, habitée par un régisseur qui administrait les terrains avoisinants. Sur le point le plus culminant de la propriété se trouvait une maisonnette servant de cave pour le vin de la récolte. Cette position séduisit l'Empereur. Il fit raser la

maisonnette et y construisit une modeste habitation qui devint ensuite son séjour favori pendant l'été et l'objet de ses promenades quotidiennes durant l'hiver. Là, il allait méditer et regarder son passé glorieux et l'avenir plein de rêves. Hélas ! de ces rêves il en est un qui ne devait certainement pas figurer dans ses visions éblouissantes et fatidiques : Waterloo, qui a été, non le tombeau de son génie, de sa gloire, mais l'évanouissement de son étoile qui, pour ne pas mourir complètetement, s'était faite filante. Son fils, le duc de Reichstadt, hérita, après la mort de l'Empereur, de cette propriété qui passa ensuite à l'archiduchesse Marie-Louise, sa mère. L'impératrice conserva ce reliquaire jusqu'à 1845, puis elle l'abandonna. En 1851, le prince Demidoff l'acheta, et pour y renfermer tous les souvenirs qui avaient appartenu à Napoléon, il transforma cette habitation en véritable musée, lui donnant l'aspect d'une villa princière avec des dépendances grandioses. Il laissa à l'édifice tout son côté historique afin que le visiteur pût se pénétrer de la vie

de l'Empereur à l'île d'Elbe : sa chambre à coucher, ainsi que celles de madame Mère et de la princesse Pauline, sa sœur, lorsque celles-ci vinrent le visiter ; les chambres du maréchal Bertrand et du général Drouot, ses deux fidèles ; la bibliothèque dont les livres furent expédiés à Paris après 1815 ; le salon où l'on voit, au plafond, une décoration symbolique représentant *deux pigeons attachés à un même lien dont le nœud se resserre à mesure qu'ils s'éloignent* suivant la pensée profonde de l'auguste exilé ; la salle égyptienne où il renferma ses souvenirs de l'expédition d'Egypte ; sur la petite place de la villa, l'amandier qui fut l'objet de ses soins ; tous les vestiges enfin de son court séjour en ce coin poétique de la Méditerranée, en cet ermitage qui fut aussi, mystérieusement, le témoin de ses amours — selon la légende.

Et tout cela, ma chère Nina, pour la plus grande gloire de notre compatriote.

Plus tard, le prince Demidoff vendit la villa San Martino à M. Giuliani-Dupont qui en est toujours propriétaire et qui l'habite. C'est

par lui que nous avons été reçus, et c'est lui-même qui nous a permis de faire des fouilles dans la propriété pour retrouver ce trésor, caché par l'aimable parent de mon oncle, alors au service de l'Empereur et tué à la première bataille engagée par Napoléon après sa fuite de l'île d'Elbe. Il avait eu soin, le cher homme, de consigner ses dernières dispositions dans le précieux manuscrit qui est entre nos mains avant de suivre encore son Empereur, craignant sans doute des événements tourmentés. Il avait enfoui son trésor dans la terre avec l'espérance d'en jouir plus tard à l'ombre de ses oliviers de la Balagne, mais la mort, cette impitoyable maîtresse, vint le frapper au milieu de ce rêve. La Providence m'a désigné pour accomplir la douce mission de te faire grande dame et de prier sans cesse pour le repos de son âme. Le bon parent de mon oncle peut reposer tranquille, je tiendrai mon serment.

Nous sommes donc installés depuis huit jours à Porto-Ferrajo, et du matin au soir nous faisons des fouilles à la villa.

C'est peut-être très drôle d'aller à la recherche d'un trésor sur la simple indication d'un vieux papier découvert par hasard dans un antique bahut de famille. Cela donne un peu l'idée d'un mystère où tout est secret, extraordinaire, et mon oncle, le cher homme, ayant foi en sa bonne étoile ou à sa veine de... pendu — car il a failli l'être un jour par les sauvages d'Amérique — ne ménage ni ses forces, ni son temps pour fouiller et refouiller les entrailles de la terre où l'or doit combler assurément les boisseaux enfouis et peut-être félés. A l'idée seule que je serai riche pour t'enrichir à ton tour, je travaille comme un désespéré, avec rage, l'amour au cœur, car ton image est devant mes yeux, et tu dois te figurer si elle me donne de la force, du courage, de l'espérance.

Un jour, et voilà le récit de cette impression inoubliable, me rendant à la fontaine rocheuse où Napoléon puisait toutes ses pensées profondes en des heures de rêverie, je vis, assise sur un banc de pierre, au bout de l'allée, une jeune fille, belle comme toi, tendre comme

toi, séduisante comme toi, toute comme toi, qui lisait seule près de la grotte. La nuit tombant, elle s'apprêtait à partir lorsque je la retins par un geste et par un mot ami. Son visage me frappa. Je crus te voir! Nous causâmes. Sa voix ressemblait à la tienne, son haleine avait l'odeur de la tienne, son émotion était la tienne. Illusion complète! c'était ma Nina.

Mon cœur tressaillit de joie, mais d'une joie folle.

Je ne sais si c'est par l'opération de quelque esprit malin ou divin, ou par la force irrésistible de l'illusion qui vous fait agir inconsciemment, une heure après cette jeune fille était à moi, là, tout drôlement, dans ce coin de jardin imprégné de parfums et de souvenirs, devant ce château historique, près de cette roche légendaire, sur ce banc dont la pierre était tiède, sur ce sable fin qui grinçait sous nos ébats, sous un ciel pur et sous le gazouillement d'une infinité d'oiseaux qui passaient sur nos têtes en battant de l'aile en signe de réjouissance. Je te possédais pour la pre-

mière fois, je t'appelais de ton nom : Nina, Nina, c'est toi, je t'aime, je t'aime, ma Nina !...

J'étais fou de bonheur.

Après ce moment d'ivresse, elle disparut, laissant son livre par terre et mon être plein de lassitude. Mais j'entrevoyais encore ton corps serré contre le mien, ta bouche sur ma bouche et tes yeux dans mes yeux, c'était toi ! ma Nina, toi seule. Je m'élançai aussitôt à la poursuite de la jeune fille, mais elle s'était enfuie comme un rêve.

Et depuis, je la recherche instamment pour me repaître encore de ses baisers, les tiens ! mais hélas ! ce bonheur ne dure que l'espace d'une illusion. Je suis pourtant heureux, mille fois heureux en songeant combien tes ivresses seront délirantes, car en buvant pour la première fois une goutte de ce nectar voluptueux, celui-là même qui déverse en toi, j'ai deviné les délices qui m'attendent lorsque nous serons enlacés l'un et l'autre dans un moment de fo-[illegible] d'amour.

[illegible] jeune fille venait à la grotte cher-[illegible]êveries, c'était sans doute une sen-

sitive, peut-être ton âme ! qui était entrée en elle et qui m'avait ébloui. Aussi, j'ai saisi son corps, je l'ai caressé, possédé, brisé et enivré. Ton image me rendait ce que je lui donnais, volupté pour volupté, comme si ce fût toi-même, en personne. Nous nous sommes aimés comme deux fous. L'illusion, ma chère, l'illusion !

Ah ! comme je voudrais la revoir encore ! Mon trésor, en ce moment, c'est elle, toi enfin ! Je vais à sa recherche comme une âme en peine, je la veux ! elle a aiguisé mon appétit, j'ai faim d'elle, de toi, de toi toujours.

Au revoir, ma Nina, prie ton âme pour qu'elle m'apparaisse encore sous l'image de cette jeune fille, demain, aujourd'hui, ce soir, sans cesse, en attendant mon retour, et l'heure bénie qui nous unira dans des baisers sans fin.

André.

II

Calenzana, 11 mars 188...

Mon André,

Ta lettre est arrivée juste après l'accomplissement d'un fait qui dénote bien la concordance de notre amour, et quoique toute confuse de ce qui m'est arrivé, je n'en suis pas moins heureuse, parce que le ciel s'est ouvert un instant devant moi en me donnant la promesse de m'y faire pénétrer avec toi, bientôt.

Je commence donc par le commencement.

Le trésor de ton oncle me paraît un peu

chimérique, mais je veux bien y croire puisque tu y crois toi-même. Ton départ m'avait laissé triste ; ton absence formait un vide autour de moi qui ne vis que pour toi ; et afin de distraire un peu mon esprit inquiet, je descendais chaque jour à la campagne pour assister à la cueillette des olives ; j'en cueillais moi-même, car chez nous, tu le sais bien, les propriétaires travaillent autant que les paysans qui sont à leur service. Ma mère et ma sœur Louise restaient à la maison pour vaquer aux affaires du ménage. Moi j'accompagnais mon père à la campagne par pure distraction. La récolte s'annonçant bien, la cueillette s'effectue avec entrain. C'est même amusant, car les femmes occupées à ce travail chantent et rient en remplissant d'olives leurs petits paniers et en rivalisant entre elles ; et la journée se passe ainsi rapidement. Pascal, le fiancé de Louise, nous donne un bon coup de main, et tu sais combien ce garçon est charmant et combien aussi il aime ma sœur.

Hier, dimanche, jour de repos à l'oli-

vette ; mon père était allé à Ile-Rousse pour traiter une vente d'huile. Plusieurs sacs d'olives cueillies la veille gisaient aux pieds des oliviers, et comme on devait les porter au moulin, je descendis à la campagne avec Pascal pour faire opérer ce transport. Pierre, le muletier, nous attendait à l'olivette avec ses mules. Après avoir expédié les premiers chargements, Pierre partit avec la récolte, nous laissant seuls, Pascal et moi, prêts à remonter au village. Je m'étais attardée un peu pour cueillir du cresson. Pascal m'aidait en cette besogne en me parlant constamment de son amour pour Louise. Il me disait entre autres choses, qu'il était heureux de parler de sa fiancée avec moi qui ressemblais à elle comme deux gouttes d'eau et qu'il lui semblait être à ses côtés. Moi je riais et le taquinais, ne pouvant hélas ! lui parler de toi, ignorant lui-même notre amour et nos projets. La conversation durait ainsi pendant un bon moment, lorsque, voulant me pencher vers le ruisseau qui borde l'olivette pour arracher une touffe de cresson superbe, mon pied glissa

et je tombai dans l'eau. Pascal se précipita à mon secours et me retira du ruisseau qui, heureusement, n'était pas profond. J'étais trempée jusqu'aux genoux. Quoique effrayée, je fis bonne contenance, mais je fus obligée d'ôter mes bas et de tordre mon linge qui était ruisselant. Pendant ce temps, Pascal me regardait. Ses yeux brillaient. Moi, j'étais troublée. Il me semblait te voir à mes côtés pendant un accident pareil, comme tu serais accouru à mon aide ! et plus vite encore que Pascal, c'est tout dire. Je voulais fermer les yeux pour ne pas voir Pascal et pour croire que c'était toi qui me regardais. Le fiancé de Louise se rapprocha de moi, il essuya mes pieds mouillés avec son mouchoir, puis, voyant mes jambes nues et humides, il les essuya également, malgré ma défense, mais le pauvre garçon, perdant sans doute la tête, s'obstinait à les essuyer cent fois ; j'en étais troublée. J'entendais qu'il murmurait doucement : « — Ah ! Louise, Louise, si c'était toi !... » J'étais assise sur des feuilles mortes, lui, était à

mes genoux, ne quittant pas mes jambes qu'il finit par enserrer. J'avais le frisson. Sa tête penchée sur moi me faisait croire à ta présence. Je tremblais, non du froid occasionné par ce demi-bain, mais du trouble que jetait le fiancé de Louise autour de moi, ou plutôt sur moi. Tout à coup, Pascal m'enlace avec nervosité, m'embrasse sur la joue, sur les yeux, sur les lèvres comme un homme en délire. Je me laisse aller à son étreinte, sans résistance, inconsciemment, mais en t'appelant doucement « — André... André... » tandis que Pascal murmurait toujours d'une voix étouffée « — Louise... Louise... »

C'était l'illusion !

Oui, l'illusion, tout comme toi, et Pascal me prit tout, tout, en m'embrassant, en me serrant, en soupirant. Moi, je secondais ses transports avec ton nom sur mes lèvres, ton image devant les yeux, ton âme dans mon âme.

C'est à ce moment que les portes du ciel s'entr'ouvrirent.

Nous rentrâmes tard au village, rouges

tous deux et les yeux baissés. Mais j'étais heureuse, car je t'avais vu, je t'avais serré dans mes bras dans un moment d'ivresse après avoir perdu la tête, perdu tout. Je n'avais plus de conscience, mais ton nom que j'avais évoqué et qui me semblait plus doux que jamais, me rappelait à la réalité, sans remords, parce que j'étais en ce moment ta petite femme, tendre, amoureuse, folle.

L'illusion ! mon cher André, l'illusion !

Et je te raconte cela sans rougir, moi qu'un mot, qu'une allusion, qu'un rien qui venaient quelquefois sur tes lèvres, qui se lisaient dans tes yeux, me révoltaient presque, et maintenant je souris à l'image de cette scène d'hier qui m'a fait connaître la vie, avec toi.

Oui, nous nous sommes bien aimés, aux pieds des oliviers, au bord de ce ruisseau, en cueillant du cresson, n'est-ce pas, André !

Mon Dieu, que l'amour est divin !

Aujourd'hui, ta lettre m'apporte la même

impression, le même délire. A sa lecture, je recherche, comme toi, l'objet de cette illusion enchanteresse. Je reverrai Pascal, ce soir, à la veillée, quel bonheur ! Demain matin je redescendrai, de grand matin, à la campagne avec lui, avant que les autres n'arrivent pour la cueillette des olives. Nous, nous cueillerons en attendant, des baisers, des ivresses, en t'appelant moi : « — André !... André !... » en fermant les yeux.

Je suis folle de toi.

Ta petite femme.

NINA.

III

Porto-Ferrajo, 19 mars 188...

Nina,

Perfide créature ! infâme ! me trahir ainsi ! et tu crois encore qu'après ton crime je veuille t'épouser, te donner mon nom, ma vie ? Quelle folie ! Et avec quel cynisme tu racontes ton ignoble scène des oliviers ? Mais c'est de l'horreur ou de la démence pure ! Et tu espères encore en moi ? Mais n'as-tu pas perdu la tête ou tout sentiment de pudeur ? Suis-je assez lâche pour consacrer ma vie à une femme telle que toi qui donne sa vertu à un autre que moi sous le prétexte d'une il-

lusion ? Oh ! jamais, non, jamais ! C'est fini, bien fini. Tu as les illusions trop faciles, garde-les ; à moi, il me faut une compagne positive et vertueuse.

Tu n'es plus celle-là.

Adieu.

ANDRÉ.

IV

Calenzana, 27 mars 188...

André,

J'ai ri de ta lettre après en avoir pleuré. Je suis encore la Nina d'autrefois, vierge, pure et dévouée. J'ai voulu simplement, en te racontant cette horrible comédie, te faire souffrir ce que j'ai souffert moi-même en lisant ta lettre, et te prouver que le cœur de la femme a les mêmes fibres que celui de l'homme, avec des douleurs plus fortes. Sous le prétexte que votre vertu n'est point sujette à la flétrissure, vous vous croyez permettre, vous autres hommes, toute invasion dans le

champ de l'amour, sans tenir compte de la délicatesse de la femme qui vous aime et qui emplit pourtant votre existence de consolation et de joie intime. Vous ne semblez pas croire au sentiment si délicat, si impressionnable de cette grande sacrifiée que vous devriez constamment bénir et respecter. Oui, nous souffrons les mêmes tourments que vous, et même davantage, car nous sommes faibles et impuissantes ; nous concentrons tout en nous, tout ce que les hommes nous font, en leur orgueilleuse nature, et Dieu sait si la douleur étouffée brise l'âme et le corps.

La loi sociale ne condamne pas l'homme qui froisse et flétrit les fleurs, mais la nature souffre. Nous, femmes, nous sommes la véritable nature, celle qui crée ; nous souffrons de l'atteinte des éléments impétueux qui ne respectent ni la sève, ni les corolles. On ne nous aime que pour en jouir, en égoïste, sans songer un seul instant que c'est nous qui sommes la vie.

Dieu devrait, pendant une heure seulement, faire pénétrer vos âmes dans les nôtres...

Vous nous connaîtriez mieux, et peut-être, vous pleureriez de compassion !

Nous serions alors réhabilitées.

Mais bah ! le monde serait trop tôt fini car il n'y aurait plus de douleurs pour alimenter l'existence.

André, fais ce que ton cœur voudra. Si tu ne te sens pas assez fort pour résister à tes entraînements, va à la recherche de nouvelles illusions, moi je reste avec les miennes qui sont celles d'une honnête femme.

NINA.

V

Porto-Ferrajo 5 avril 188...

Ma Nina bien-aimée,

Pardon! oh! pardonne-moi, je tombe à tes genoux en t'aimant toujours comme autrefois, c'est-à-dire comme un insensé. Désormais, je ne puiserai des illusions qu'en toi-même, toi seule.

Je retourne au pays, sans le trésor de mon oncle qui est devenu fou, mais j'en ai retrouvé un autre. C'est toi.

Ton fidèle.

ANDRÉ.

Réveillon de Famille

Les derniers chants de la messe de minuit venaient de cesser à l'église du village voisin. Les fidèles, ou plutôt la turbulente jeunesse en sortait joyeuse, comme si elle eût assisté à un spectacl e mondain. Les uns s'en allaient à la cantine du compère Cecco, les autres manger les *sanguinelli* chez l'ancien maire. D'autres aussi se rendaient chez l'ami qui avait tué le plus beau *mannarino* afin d'en goûter les meilleurs morceaux.

Le brave Tattone, lui, s'en retourna à la maison où l'attendaient sa femme et ses petits enfants.

En cette nuit bénie, les *sanguinelli*, les *pisticcine*, les *cabreti* et la *polenta* devaient s'engloutir dans des bouches rieuses pour la plus grande gloire de l'enfant Jésus et pour le plaisir de l'estomac.

Le laboureur Tattone avait réuni ses enfants autour du grand *focone* où brûlaient, suivant le vieil usage corse, sept bûches représentant le nombre des membres de sa famille. Les enfants regardaient avec envie griller les boudins qui s'égouttaient en larmes de sang, et que la mère recueillait sur deux tranches de pain bis. La *polenta*, coupée par morceaux avec une aiguillée de fil et prête à être mangée, était recouverte sur la table avec une nappe de grosse toile. Au dehors, un froid de chien, un vent du diable. Au dedans, la joie familiale : véritable bonheur que les grandeurs et la fortune ne peuvent, très souvent, donner.

Le père, tout guilleret, attisait le feu. La mère, souriante sous sa bonne figure grassouillette, apprêtait les morceaux rôtis du pauvre compagnon de St-Antoine à ses enfants

qui avaient les yeux grandement ouverts et les narines dilatées.

On attendait avec impatience l'heure la plus solennelle de la fête de Noël : le réveillon de famille.

Et cette heure sonna.

On commença à attaquer les boudins sanguinolents, accompagnés de tranches de *polenta* au milieu d'une joie expansive. Et pendant ce temps, les bûches lançaient aux poutres transversales toutes noircies de fumée et soutenant la toiture, des myriades d'étincelles qui semblaient monter au ciel uniquement pour raconter à l'Homme-Dieu la joie de la famille Tattone.

Tout à coup, des plaintes se firent entendre au dehors. Les enfants se regardèrent étonnés, et presque inquiets. La mère se retourna, émue, vers la porte, tandis que le laboureur haussa les épaules en disant :

— C'est le vent qui mugit ; mes enfants, mangez donc ?

Les petits continuèrent à mordre leur tranche du met national — plat de nos ancêtres

— se réservant le pain bis pour le meill
morceau.

Les plaintes se firent entendre encore.

On aurait dit le râle d'un mourant.

Cette fois, le père Tattone se leva, tan
que la mère et les enfants se mirent à tre
bler.

Un silence se fit aussitôt autour du *foco*
et au milieu duquel les plaintes arrivaie
sans cesse, plus déchirantes.

Les tranches de *polenta* s'échappèrent d
mains des enfants, la mère s'approcha d'e
comme pour les protéger, et le front du c
de famille se plissa.

Et les plaintes continuaient toujours.

Mû par un sentiment que les Corses app
lent le sentiment de la protection, du secou
le laboureur prit son fusil, appuyé en
coin de la salle enfumée, et se dirigea
côté de la porte. Sa femme lui barra le passa
en lui disant d'une voix suppliante :

— Ne sors pas, ô Tatto ; reste ici !

— Laisse-moi, femme, ne vois-tu pas qu'u
disgrazia vient d'arriver ? Laisse-moi !

— Père, père, ne sors pas ! s'écrièrent les pauvres petits en pleurant.

— Ne craignez rien, mes enfants.

Et le père se dégagea des étreintes de sa famille en pleurs et toute tremblante, et se précipita vers la porte.

Les plaintes, plus suppliantes encore, arrêtèrent le laboureur, au moment où il allait franchir le seuil de la maison. Il fut saisi lui-même d'épouvante, mais réagissant aussitôt, il ouvrit la porte au milieu des cris de ses enfants.

Soudain, *Brusco*, le chien de la maison, entra précipitamment dans la salle du *focone*.

Les plaintes du mourant n'étaient autres que celles du chien de la famille, qui, oublié à la porte, voulait prendre part, lui aussi, au réveillon familial, pour fêter la naissance du petit Jésus.

A Bord de l'Euxène

A Bord de l'Euxène

I

Ajaccio, capitale de la Corse, jolie au possible avec son golfe pareil à un lac asiatique, aux ondes bleues et aux rives poétiques ; bienfaisante avec son climat doux et pénétrant qui donne la vie en des rêveries profondes ; délicieuses avec ses fruits d'or et ses promenades sans fin, ombrageuses et parfumées ; originale avec ses alentours montagneux où la neige étale son éternelle blancheur devant les rayons du soleil qui ne la ternissent point; caractéristique par la nature de ses habitants aux regards fixes et à la volonté inébranlable. Ajac-

cio, fondé par Ajax — dit la légende — est le rendez-vous de nombreux étrangers qui viennent chercher, sous son ciel vivifiant, le repos du corps et de l'âme, l'oubli des tourmentes de la vie fiévreuse des continents.

Un soir, sur la terrasse du café *Solférino,* le jeune docteur Pierre Donni disait à son ami Charles Dutel :

— C'est bien entendu, demain matin, à six heures, nous partons.

— Sans faute !... à moins qu'une tempête n'éclate juste quelques minutes avant.

— Diable ! et si les pronostics annoncent qu'elle doit éclater trois heures après ?

— Bah ! nous partons quand même et si nous sommes surpris par le mauvais temps — chose peu probable en cette saison — nous nous refugierons dans quelque crique de la côte.

— Mais ce ne sera pas bien amusant ; moi qui n'ai pas le pied marin !

— Au contraire, mon cher ; un incident de voyage ne fera pas mal dans le tableau ; d'ailleurs, mes deux anglaises en seront ravies.

— Vos deux anglaises ?... Tant mieux ! est-ce que miss... miss... comment l'appelez-vous ?...

— Gradfort !

— Est-ce que miss Gradfort vous paraît très énergique !

— Oh !... très énergique n'est pas le mot, elle ressemble à toutes les anglaises qui voyagent, vous voyez d'ici son allure.

— C'est cela, grande, mince et blonde, ou plutôt blondasse...

— Oh ! blondasse ! non, blonde tout bonnement...

— Soit. Blonde, sans tournure, des yeux bleus, limpides, et des cheveux filasses...

— Non non, pas filasses, mais lisses à la vierge.

— A la vierge ?... parfait d'harmonie ! mais des pieds... des mains...

— Non, mon ami, non, des pieds charmants, des mains potelées.

— Potelées ? c'est étonnant !

— Ah ! ça, croyez-vous donc que je doive

vous présenter une caricature ? dit Charles Dutel en riant.

— Je ne dis pas une chose semblable, mais une anglaise comme elles le sont toutes.

— Vous vous trompez, mon cher Pierre, mistress Gradfort, la mère, a dû être bien jolie, car elle conserve encore les vestiges d'une beauté... peu britannique proprement dit ; elle est d'origine américaine, de la Floride ; son mari, sujet de la reine Victoria, tué au Zoulouland, n'a pas dû laisser de profonds regrets dans l'âme de son épouse ; je tiens ces détails de sa fille, miss Fanny...

— Aux cheveux lisses... à la vierge, interrompit Pierre en souriant.

— Ne plaisantez pas trop, mon cher, je suis persuadé que demain matin, vous me complimenterez sur mes deux voisines qui habitent Ajaccio depuis quatre mois et qui aiment la Corse comme vous et moi.

— Je vous quitte avec cette douce illusion, à demain.

— A demain. Ah !... un mot, fit Charles Dutel en retenant son ami au milieu d'un sou-

rire narquois, et si vous craignez le mal de mer munissez-vous d'antipyrine.

— Merci. J'y songerai au retour, ou plutôt, j'en emporterai pour ces dames.

— C'est ça ! elles riront.

— Tiens ! est-ce que les Anglaises rient !

— Quelquefois, lorsqu'elles dansent surtout.

— Demain on rira donc sur l'eau ?

— Problablement.

— Tant mieux. Au revoir.

— A demain.

Qui ne connaît à Ajaccio Charles Dutel, cette physionomie originale qui n'a rien du type Corse ? Blond, les cheveux abondants rejetés en arrière, et barbiche au vent, tout comme un peintre de type classique. Taille plutôt petite que moyenne, marchant dans la rue avec une cravache à la main, suivi de sa meute de chiens et se retournant pour en appeler un qui s'attarde au bord du ruisseau ou pour saluer un camarade. Charles Dutel mangeait tranquillement ses douze mille livres de rente dans la capitale de cette île où le so-

leil est toujours chaud et les soirées amoureuses. Il avait quitté sa Normandie pour vivre de la bonne vie dans ce coin de la Méditerranée qui n'était, certes, pas désert, mais où il pouvait se payer toutes ses fantaisies, en homme indépendant et sans attaches. Il aimait aller seul, parcourir la campagne, chasser le moufflon et parler à ses chiens, à son cheval, en langage animal. Il allait à la pêche, aux îles Sanguinaires, sur son Yacht, parcourant ainsi la côte avec joie, sans songer aux choses terrestres si pleines de désenchantements. Il était *lui*, non par suffisance, par égoïsme, mais par esprit d'indépendance, Il n'évitait pourtant pas la société et savait être homme du monde sans s'arrêter à ces mille fadaises de la galanterie qui tiennent à la surface de la mondanité. On ne lui connaissait pas de maîtresse, mais en homme raffiné et discret, il connaissait les nids où se cachent les fauvettes, il y allait, en *dilettante*, entendre leurs voix et roucouler parfois avec l'une d'elles, loin du bruit de cette capitale où l'on aime tant à jaser. Ses revenus

ne lui permettaient pas des libéralités constantes, mais il était sobre et savait se guider, se satisfaire et paraître grand seigneur sous ses allures originales et charmantes. Son âge on ne le connaissait guère, mais son visage portait trente ans.

Le lendemain, à l'aube, Charles Dutel était sur le quai, devant son Yacht *l'Euxène*, aidant aux derniers préparatifs et donnant des ordres aux hommes de son équipage composé du patron Pietro, du marin Luigi et du mousse Zézé, fils du patron.

A l'arrivée de ses invités, il les reçut avec un visage épanoui.

Son ami Pierre précédait les deux anglaises.

— Permettez-moi, Mesdames, de vous présenter mon meilleur ami, le docteur Pierre Donni.

Puis se retournant vers ce dernier :

— Mistress Gradfort et miss Fanny, sa fille.

Ces dernières saluèrent à peine et redevinrent impassibles.

Charles reprit :

— Le temps paraît très beau, nous ne serons incommodés que par les rayons du soleil. Mesdames, mon cher, prenez place, nous sommes prêts à partir.

Et l'aimable capitaine prit la main de mistress Gradfort qui sauta lestement sur le frêle navire, tandis que Pierre offrit la sienne à miss Fanny qui se laissa conduire sur le Yacht.

Après avoir installé ses invités, Charles Dutel donna le signal du départ :

— Allons, en route, larguez les amarres ; hissez le foc !

La manœuvre fut lestement exécutée, et l'élégant bateau, se détachant du quai, prit le large.

II

L'*Euxène* est un cutter de construction marseillaise, jaugeant quatorze tonneaux, de bonne marche, tenant solidement la mer.

Il entraînait nos excursionnistes vers les horizons de la plus pure fantaisie des voyages où tout devait être agréable, plein d'imprévu et d'incidents adorables.

On louvoya pendant quelques minutes au milieu des tartanes italiennes à voiles latines, à l'ancre dans le port. Le frémissement de l'eau livrant passage au cotre ne manquait pas de faire éprouver une douce sensation aux voyageurs qui se balançaient sous le charme de la brise matinale et sous

le rayonnement du soleil à peine levé.

A mesure que l'*Euxène* s'éloignait du port, la mer semblait grossir peu à peu à l'horizon. Le sillage que traçait le bateau laissait, à côté de son empreinte, des petites lames blanches qui paraissaient mourir à regret en le voyant s'enfuir comme une mouette, sous le gonflement de ses voiles.

— Sapristi ! dit Pierre, je crois que nous commençons à danser. Cela ne vous incommode point, Mesdames ?

— Non, Monsieur, répondit Fanny en souriant, au contraire, j'aime assez ce balancement.

— Ah !... et vous, Madame ?

— Cela n'est rien. La mer, ici, n'est point souvent mauvaise.

— C'est donc une véritable partie de plaisir alors, et je gage que si la mer devenait par trop... capricieuse, vous seriez les premières à rire de cette fantaisie.

— Nous n'avons pas à désirer une mer capricieuse, répondit miss Fanny, en souriant, mais si elle continuait à vouloir ainsi nous

faire peur, nous en ririons, n'est-ce pas, capitaine ?

Pierre Donni, étonné, se dit :

— Elles sont charmantes ces Anglaises... Américaines, Charles ne m'avait pas trompé.

— Vous avez parfaitement raison, Mademoiselle, mais je crains que mon ami Pierre ne pense point comme vous.

— Oh ! s'exclama ce dernier en riant, vous préjugez mes faibles dispositions maritimes. Certes, je ne suis pas marin, mais je saurais encore braver le mauvais temps, à la rigueur.

— Allons, consolez-vous, mon cher, nous n'aurons pas grosse mer, dans tous les cas...

Les Anglaises regardèrent le capitaine d'un air interrogateur.

— Nous rentrerions au port, poursuivit Charles, car je ne voudrais pas que ces dames puissent être incommodées.

— Mais non, mais non, répondirent vivement la mère et la fille.

— Ah ! ah ! mon cher Pierre, tâchez maintenant de faire bonne figure, car vous voilà

embarqué pour tout de bon. Nous serons sans pitié pour vous.

— Prenez garde que ce ne soit moi qui vous recommande la fermeté.

— Dites donc le courage, puisque vous y êtes.

— Vous me verrez à l'œuvre.

On doubla la pointe du Cap di Muro à l'extrémité sud du golfe d'Ajaccio.

Cependant la mer grossissait. Le temps semblait devenir menaçant et l'*Euxène* dansait une gavotte au murmure grondant des flots qui bouillonnaient, entouré de goëlands qui papillonnaient autour de sa coque comme pour le saluer au passage d'un air de pitié.

Un paquet de mer fit jeter un petit cri aux deux Anglaises qui devinrent presque inquiètes, Pierre, lui, ne disait rien, mais il pâlissait. Il redoutait le mal de mer auquel il était sujet mais qu'il n'osait avouer ; s'il eût pu, il aurait absorbé entièrement une fiole d'antipyrine, en cachette, mais la raillerie de son ami, la veille même, l'avait quelque peu in-

terdit. Charles, les yeux attachés sur son petit navire, en suivait les oscillations tout à à ses pensées. De gros nuages couraient à l'horizon comme des points noirs grossissant à vue d'œil, et le soleil qui était venu saluer gentiment les voyageurs au départ, semblait bouder cette fois et se cacher méchamment en faisant pâlir le ciel, tout à l'heure si resplendissant.

— Ça se corse ! dit le capitaine en regardant ses amis inquiets, mais en souriant pour les rassurer. Nous ferions peut-être mieux d'aller mouiller à Porto Pollo pour laisser passer la bourrasque qui s'annonce avec une complaisance marquée.

— Je suis de cet avis, répondit aussitôt Pierre dont le visage ne manifestait pas précisément une gaieté d'estomac.

Les deux Anglaises ne dirent rien.

Charles mit le cap sur le golfe de Valinco à l'entrée duquel se trouve le mouillage de Porto Pollo.

L'arrêt en ces parages était assez ennuyeux car si en hiver on peut tout gaiement se li-

vrer à la chasse au marais et pêcher, sur le rivage, une excellente bouillabaisse, en été on s'abstient prudemment de descendre à terre à cause des fièvres paludéennes qui infestent cette plage.

Le mouillage étant en eau profonde, on jeta l'ancre à quelques brasses du rivage ; les voiles furent amenées et serrées rapidement. Il était temps, au large le vent soufflait en tempête, la mer avait blanchi rapidement. Les lames déferlaient avec fureur sur les brisants de Porto Pollo.

— Eh bien, comment trouvez-vous notre début ? dit alors Charles Dutel.

— Si le voyage se poursuit de cette façon-là, nous arriverons à l'île de la Madeleine dans huit jours, répondit Pierre peu remis encore de ce balancement des flots.

— Et vous, Mesdames ?

— C'est assez original ! répondit mis Fanny en souriant, n'est-ce pas, ma mère ?

Mistress Gradfort fit un geste d'acquiescement et n'ouvrit point la bouche. On comprit qu'elle ne se trouvait guère à l'aise.

— Vous, Mademoiselle, vous êtes merveilleuse, dit Pierre en s'adressant à la jeune fille, blonde comme l'épi et suave sous sa robe de nankin. C'est honteux pour moi, je l'avoue, d'avoir eu quelques symptômes de mal de mer, mais je vous assure que je me ferai désormais violence, car votre énergie me donnera la force de sourire à la mer, aussi mauvaise qu'elle puisse être.

Charles se mit à rire en narguant son ami, puis, pour égayer ses hôtes, il organisa une partie de pêche variée à la joie générale. Chacun prit des engins que les matelots mirent à sa disposition. On partit gaiement au travail. L'un à la canne, l'autre à la traîne, un troisième aux bouchons ; et les poissons se laissaient bêtement prendre aux exclamations des pêcheurs improvisés qui rivalisaient entre eux.

Ce fut une pêche presque miraculeuse. Les hommes du bord mirent tout leur talent à préparer une succulente bouillabaisse.

A ce moment le baromètre marquait 760, le thermomètre 23 degrés centigrades.

Et tout allait bien à bord. Parbleu ! après un déjeuner pareil on s'était refait l'estomac ; Charles, en homme prévoyant, avait bien garni le buffet de la cabine de provisions nécessaires, sans oublier, bien entendu, les célèbres vins du crû, Tallano et Sari d'Orcino, qui réchauffent si gaiement le cœur.

Après une journée où Charles et Pierre firent assaut d'amabilité et d'esprit, le soir arriva tout d'un coup comme par enchantement.

La mer étant toujours grosse, on songea à passer la nuit tant bien que mal à bord de l'*Euxène*. La cabine du cotre, mise à la disposition des deux Anglaises, était assez confortable. Le poste de l'équipage se trouvant à l'avant, fut réservé pour le capitaine et Pierre. A l'arrière, les hommes du bord prirent place dans la quête.

Charles ne s'était pas arrêté sérieusement à la probabilité d'un séjour en mer, la nuit. Suivant le programme on devait coucher à Bonifacio et le jour suivant en terre Sarde, mais cet imprévu ne manqua pas d'origina-

lité et les excursionnistes ne déplorèrent point cet arrêt nocturne sous un ciel criblé d'étoiles et aux murmures des flots battant les flancs du frêle navire.

La nuit se passa ainsi, sans incident, mais pleine de rêves. Mitress Gradfort pensait que Charles et Pierre étaient deux hommes bien élevés avec lesquels on pouvait voyager sans se compromettre ; miss Fanny trouvait Pierre très discret et distingué, et Charles vaporeux et charmant. Elle ne savait, en son imagination de jeune fille, sur qui s'arrêter, tous deux étaient dignes d'être aimés et quoiqu'elle parût indifférente aux choses du cœur, du moins par l'expression de son visage, son âme sensible semblait rechercher un idéal. Elle n'avait jamais aimé; sa mère l'avait élevée à la mode anglaise, libre, courant les plages, les villes d'eaux, les hôtels ; mais était-ce même par l'effet de ce changement constant de visages et de lieux que l'esprit de la jeune fille ne s'était arrêté nulle part ? Elle avait dix-huit ans, sa mère l'avait eue à vingt, et toutes les deux pouvaient inspirer, certes,

une passion, mais leurs caractères se familiarisaient peu avec la société de passage, et tout en voyageant de par le monde, elles la fuyaient et réservaient pour elles seules les impressions ressenties. A Ajaccio, les deux Anglaises avaient fait une exception, comme par hasard. Le climat de la Corse convenait à leur nature, et l'étrangeté attachante du pays semblait les retenir à ce sol. Elles obéirent à cet attrait, et pendant les quatre mois de leur séjour à Ajaccio, elles connurent assez amicalement Charles Dutel, leur voisin. Mistress Gradfort avait fui l'hôtel et s'était installée chez elle, voulant passer avec sa fille, quelques bons mois à Ajaccio. Comptait-elle à son tour, oublier son veuvage par une nouvelle conquête de son cœur encore trop jeune pour se vouer à l'éternelle réclusion ? Par moments, ce cœur se réveillait, vivace, et semblait demander une joie, un sourire. Elle n'étouffait pas ce réveil, et semblait au contraire l'encourager par des désirs intimes. Elle était femme ! mais les traits de son visage conservaient toujours ce puritanisme qui

est la marque distincte des enfants d'Albion, quoiqu'elle ne fût guère anglaise que de nom.

Les rapports des deux étrangères avec Charles Dutel furent discrets mais cordiaux ; ce dernier n'abusa jamais de cette situation qui le mettait en contact avec deux jeunes femmes quoique l'une fût la mère de l'autre. il trouvait puéril de faire une cour sérieuse à une Anglaise qui n'avait pas tout à fait l'air d'en deviner le but, à la Française, elle aurait pu lui jeter un *schoking* au visage ; il se divertissait tout simplement à pratiquer le flirtage si usité au pays de John Bull et qui était d'une galanterie inoffensive. Quant à se marier, il n'y songeait même pas ; Charles Dutel était pratique et trouvait le sentimentalisme par trop compromettant pour sa nature indépendante. Dans les conversations quasi-familières, on n'avait jamais causé affaires, famille ou choses intimes, mais bah ! peu lui importait, au fond, la vie des autres, il vivait de la sienne, toute personnelle, il aimait ses chiens, ses chevaux, son bateau, et le reste n'était qu'un

accessoire qu'il trouvait agréable parfois.

Le lendemain matin, à quatre heures, la mer paraissait tomber peu à peu. L'horizon s'éclaircissait et l'aurore se levait souriante. Les deux hommes et le mousse descendirent à terre avec le youyou de l'*Euxène*, amarré à l'arrière, pour aller chercher de l'eau; les deux chiens de chasse qui étaient à bord et qui n'avaient jamais révélé leur présence pendant la traversée, en consommaient des quantités effrayantes.

Pendant ce temps, Charles descendit lui aussi, tâcha de tirer quelques pigeons; mais ces oiseaux sont si méfiants qu'il ne put s'en approcher à portée de fusil.

A six heures du matin la mer étant tombée, nos voyageurs se décidèrent à lever l'ancre, et par une légère brise de Nord-Est l'*Euxène* quitta Porto Pollo. Une fois au large, le vent ayant tourné à l'ouest, on longea pendant quelques heures la côte occidentale de l'Ile, de Senetoso à Bonifacio, et vers deux heures de l'après-midi l'*Euxène* s'engagait dans l'étroit canal qui baigne le pied de la vieille citadelle génoise.

III

On jeta l'ancre dans le port de Bonifacio.

Cette ville est sans contredit une des principales curiosités de la Corse. Elle a conservé son cachet de préside gênois, semblable à un nid d'aigle suspendu sur l'immensité, elle domine les bouches de Bonifacio ne présentant de toutes parts que des falaises ou de hautes murailles.

Minée par le vent et par l'eau, elle tend de jour en jour à disparaître ; la route qui, longeant la mer, passait il y a quarante ans devant les maisons, s'est effondrée peu à peu dans le gouffre, et maintenant, les maisons surplombent l'abîme où les lames viennent

s'abattre en accomplissant sans cesse leur œuvre de destruction.

L'aspect de cette petite villle, qui fut jadis une république, charma les deux Anglaises. Elles sautèrent aussitôt à terre, Charles et Pierre rejoignirent ces dames.

On avait tout un après-midi à passer à Bonifacio. On devait également y coucher et reprendre la mer le lendemain. Après s'être assurés des appartements à l'hôtel, les quatre excursionnistes visitèrent la ville. La maison en ruine qu'avait habité le premier Bonaparte lorsqu'il était officier d'artillerie fut l'objet d'une attention spéciale de la part de mistress Gradfort et de sa fille qui, pour ne pas faire mentir leur nationalité, aimaient à se rendre compte des moindres détails d'un monument historique, quel qu'en fût son infime importance. L'église construite au XIII[e] siècle par les Templiers, enrichie de tableaux célèbres, et son clocher semblable à une forteresse, très original ; les marbres et les porphyres de Sainte-Marie-Majeure ; l'ancien palais du gouverneur génois, furent passés en revue. Pierre

Donni qui connaissait son histoire de la Corse par cœur racontait aux deux Anglaises la légende de Charles-Quint, qui court les rues de Bonifacio : Un jour, le grand empereur se trouvant à Bonifacio, montait un superbe cheval du pays qu'un brave homme de cette ville lui avait prêté, simplement prêté. Lorsque l'Auguste cavalier rendit le cheval à son propriétaire, après avoir chevauché une bonne partie de la journée, le brave Bonifacien fracassa d'un coup d'arquebuse la tête du pauvre animal, en disant que personne n'avait plus le droit de le monter après le grand monarque.

Et pour donner plus de véracité à cette légende, Pierre désigna l'endroit même où le cheval fut sacrifié ; ce trait enthousiasma les deux Anglaises. On remit au lendemain la visite aux grottes de Bonifacio qui sont le but de tout excursionniste.

Le soir, le repas fut gai ; et la nuit chacun dormit du bon sommeil, se reposant ainsi de celle passée la veille à bord de l'*Euxène*.

A six heures, tout le monde était sur pied. Le receveur des douanes Grimaldi et un ami

M. Tertian, jeune homme charmant du pays, vinrent prendre les voyageurs de l'*Euxène* pour leur faire visiter les fameuses grottes, à l'entrée même du canal de Bonifacio.

Une barque transporta les visiteurs. Rien n'est plus curieux que ces cavernes ornées de stalactites qui brillent sous l'infiltration des rayons du soleil pénétrant par une immense ouverture ou plutôt une crevasse en forme de carte de la Corse, pratiquée naturellement à la voûte. Des colombes y viennent faire leurs nids, ainsi que des chauves-souris qui se sauvent sous les feux qu'allument les visiteurs. Des cours d'eau viennent se jeter dans des petits lacs formés par les vagues de la mer traçant ainsi des ruisseaux charmants dont l'onde est d'une limpidité de cristal. Sous d'autres galeries, les mêmes curiosités naturelles s'y révèlent avec autant de charmes. Dans l'une d'elles, on distingue un rocher formant un lion qui semble protéger, par sa forme originale, une conque marine taillée dans le roc et remplie d'eau. Cette partie des grottes est appelée : bains de Vénus. En effet,

c'est la plus merveilleuse salle de bain qu'on puisse rêver : elle est toute pleine de mystère. Les Anglaises poussèrent un cri d'admiration.

A ce moment, deux autres visiteurs vinrent se mêler aux voyageurs de l'*Euxène* : un homme d'une cinquantaine d'années accompagnant une jeune fille de vingt ans, belle sous l'encadrement de ses cheveux noirs et touffus. On recommença à visiter les grottes en compagnie des nouveaux venus qui étaient des voyageurs français avec lesquels on fit vite connaissance. Tandis que Charles Dutel engageait la conversation avec le nouvel excursionniste, Pierre Donni causait, en marchant, avec la jeune fille qui se montrait d'une expansion toute engageante, pendant que mistress Gradfort et miss Fanny suivaient avec intérêt les explications du receveur Grimaldi et de Tertian, en s'arrêtant à chaque pas pour admirer les objets qui frappaient leur vue.

— Vous n'avez jamais visité la Corse, Mademoiselle, disait Pierre à la jeune fille.

— Jamais, Monsieur ; mon tuteur qui est

là et qui me sert de père a voulu tenter ce voyage pour me... désennuyer.

— Ah !... vous avez déjà des ennuis, à votre âge ? dit Pierre ſamilièrement, en souriant.

— Non pas précisément, des ennuis, mais je m'ennuyais, voilà tout. Notre vie, à Tours, était par trop uniforme...

— Vous êtes de la Touraine ?

— Oui, Monsieur.

— Joli pays pourtant.

— Certainement, mais j'aime quelque chose de plus accentué. On m'avait parlé de la Corse.

— Et des Corses ne vous a-t-on rien dit ? de leur état sauvage, de leur caractère étrange...

— Mon Dieu, non ; mais je crois que ce sont des personnes comme les autres. Le pays est d'ailleurs très pittoresque, charmant ; et les habitants nous ont paru, jusqu'à présent, aussi aimables que possible.

— Vous êtes indulgente pour mes compatriotes.

— Non, c'est la vérité.

La conversation fut interrompue par un cri

de Mistress Gradfort qui trébucha sur un petit rocher. Tous se précipitèrent vers elle, mais l'Anglaise était sur pied avant que les autres fussent auprès d'elle.

La jeune Française pour montrer son courage aux deux Anglaises, grimpa avec l'agilité d'un mousse sur les rochers qui bordaient la galerie et poussa des cris joyeux en touchant des doigts, les incrustations formées par les gouttelettes d'eau qui suintaient des murs rocailleux ; mais, sur la prière de son tuteur, elle redescendit lestement à terre en riant comme un enfant.

Les conversations particulières reprirent, en marchant.

Charles Dutel parlait archéologie avec le nouveau venu qui avait l'air très entendu sur la matière.

Pierre Donni se rapprocha encore de la jeune fille.

— Vous auriez pu vous faire mal, Mademoiselle.

— J'étais sûre que non.

— Vous avez donc bien foi en vous-même ?

— On n'a jamais foi en soi-même, mais on a des inspirations.

— Vous avez raison, on a parfois... des inspirations...

Pierre appuya sentimentalement sur ce dernier mot.

La jeune fille regarda son interlocuteur et sembla deviner sa pensée. Elle se mit à rire.

— De quoi riez-vous, Mademoiselle ?

— Moi ?... de rien.

— On ne rie pas sans motif.

— Oui, un rien... qui me passait par la tête.

— Vous êtes d'humeur joyeuse, Mademoiselle, et certes, on ne dirait point que vous êtes portée... à la mélancolie, comme en Touraine.

— Mais je m'amuse bien, en Corse.

— Si cela devait durer...

— Hélas ! voilà pourquoi je ris tant que je peux, ici.

— Mon Dieu, on dirait que vous redoutez votre retour en Touraine ?

La jeune fille ne répondit rien.

Pierre comprenant un mystère, poursuivit :

— Et vous n'avez plus ni parents, ni amis...

— J'ai des parents, des amis, mais mon père en mourant m'a confié à son vieil ami...

— Ce monsieur qui vous accompagne ?

— Oui, M. de Belmont.

— Vous semblez regretter cette tutelle ?... Oh ! pardon, Mademoiselle, de mon indiscrétion.

— Je ne regrette rien, répondit tristement la jeune fille, mais j'aurais aimé être plus libre.

— Plus libre ?...

— Je m'explique, je dis libre, avec ma volonté. Oh ! je n'en aurais pas abusé, allez.

Ce désir, chez une jeune fille, ne manqua pas d'étonner et de troubler à la fois Pierre.

— Quel est votre nom, Mademoiselle. Pardon encore...

La jeune fille répondit simplement:

— Jeanne d'Hériés.

Pierre salua et se présenta à son tour.

— Docteur Pierre Donni.

— Ah ! vous êtes docteur ?

— Guérisseur de corps humains, fit Pierre en souriant.

— Et d'âmes ?

— Quelquefois, selon la formule et l'esprit du malade.

Il se fit un léger silence pendant lequel on entendait la voix de M. de Belmont qui faisait à Charles Dutel le récit de son dernier voyage aux Pyrénées où il existe des grottes magnifiques à stalactites qu'il avait minutieusement visitées ; entre autres la fameuse *grotte du chat* près de Bagnères-de-Luchon. Ce récit émaillé de traits piquants intéressait fort les deux Anglaises qui s'étaient approchées du narrateur.

— C'est un savant, votre tuteur ? dit Pierre en rompant le silence.

— Oui, un savant, répondit en soupirant la jeune fille.

— Vous n'avez pas l'air de savourer ses dissertations, Mademoiselle.

— Oh ! non, par exemple ! Je les ai tellement entendues que je les sais par cœur.

— Aimez-vous M. de Belmont ?

La jeune fille, étonnée, regarda le docteur et répondit presque indifféremment :

— Je l'aime comme on aime un tuteur, voilà tout.

— Comme un tuteur, seulement ?

— Et comment voulez-vous que je l'aime ?

— Dame ! comme on aime... un père.

— Un père ?

Puis, haussant les épaules :

— Avec les intentions qu'il nourrit, à mon égard, il me serait bien difficile de l'aimer filialement.

— Ah ! fit Pierre, intrigué, M. de Belmont ne vous considère donc pas comme sa fille ?

— Oh ! il m'aime tout autrement, et donnerait sa vie...

— Sa vie ? peste ! de quoi vous plaignez-vous alors ?

— Est-ce que je sais moi !

Pierre sembla lire dans le cœur de la jeune fille.

— Voyons, Mademoiselle, puisque je puis guérir quelquefois l'âme et que mon sacerdoce a quelque similitude avec celui du confesseur

sacré, dites-moi sincèrement que vous souffrez.

— Est-ce que ça se devine sur mon visage ?

— La souffrance ? non, puisque vous aimez à rire, mais je crois pénétrer dans votre âme... y lire...

— Que M. de Belmont voudrait être tout autre chose qu'un tuteur ? ajouta vivement Jeanne.

Pierre fit un mouvement et dit aussitôt :

— Comme Bartholo !

— Hélas !

— Et vous êtes Rosine ?

— Vous l'avez dit.

— Mais heureusement qu'un Almaviva est inévitable en pareille circonstance, et qu'alors...

— Allons, voyons, achevez ?... et qu'alors ?... Non, Monsieur, non, je suis sans Almaviva et sans le moindre Figaro, et ça vous étonne ?... Ni Figaro, ni Almaviva ne savent si j'existe.

— Oh ! mais qu'est-elle donc devenue à présent cette Touraine où les troubadours

poussaient comme des champignons ; on ignore donc là-bas, qu'un cœur est à cueillir, à aimer !

Jeanne haussa encore les épaules et demanda soudainement à Pierre :

— Ces deux Anglaises sont avec vous ?

— Oui, ce sont les invitées de mon ami Charles Dutel qui cause avec votre tuteur. Je les ai vues pour la première fois dans ce voyage. Elles habitent Ajaccio comme moi.

— Et vous faites un voyage d'agrément ensemble ?

— Nous allons jusqu'à l'île de la Madeleine, en Sardaigne, à quelques milles d'ici.

— Ah !... La jeune fille est... jolie.

— Oui, elle n'est pas mal.

— Prenez garde, vous allez en devenir amoureux.

— Moi ?... oh ! non.

— Hé ! pourquoi pas ?

— Je vous assure que non. Et vous, où allez-vous en quittant Bonifacio ?

— Nous irons au cœur de la Corse, en passant par Sartène.

Pierre eut un moment d'oppression, de trouble, puis comme encouragé par l'expansion étrange et les confidences de la jeune fille qui s'était ouverte à lui comme à un ami déjà connu, il lui dit, à voix basse, d'un ton mystérieux :

— Voulez-vous que je vous y accompagne ?

— Et que diront vos Anglaises ! objecta Jeanne, en souriant ironiquement.

— Peu importe mes Anglaises !

— Vous êtes peu galant pour elles... et votre ami ?

— Il y a toujours des arrangements avec le ciel.

— Mais alors, et mon tuteur ?

— Je lui offrirai gaiement de l'accompagner dans l'intérieur de la Corse que je connais entièrement. Je lui parlerai histoire locale et archéologie insulaire. Je ferai tout, tout, pour lui plaire... et vous plaire aussi.

Jeanne regarda son interlocuteur et dit en souriant :

— C'est bien ce que j'ai lu sur le caractère Corse : nature ardente, prompte à tout...

— Aimante, et dévouée jusqu'à la mort.

— C'est bien un gros mot, ce que vous dites là.

— C'est l'expression d'une âme corse.

— Vous tenez donc bien à nous accompagner ?

— Pour vous seulement ; j'y tiens absolument.

— Oh ! absolument...

— Du moins, si vous le voulez bien.

— Et si je consens, moi, personnellement ?

— Vous me rendrez, alors, le plus heureux des hommes.

— Chut ! voilà mon tuteur.

Le groupe des excursionnistes était arrivé sur le rivage, M. de Belmont se retourna et dit à sa pupille :

— Nous allons rentrer, Jeanne.

— Oui, mon oncle.

— Nous rentrons tous, dit à son tour Charles

M. de Belmont et Jeanne furent invités à prendre place à bord du canot de l'*Euxène* pour rentrer à Bonifacio.

Le canot se détacha du rivage suivi de la

barque qui avait transporté aux grottes les deux nouveaux excursionnistes.

— La mer commence à redevenir mauvaise, fit Pierre d'un air de dépit, en regardant les vagues blanches du détroit de Bonifacio.

— Ah ! ah ! vous vous plaignez déjà, dit Charles Dutel en riant.

— Dame ! j'en ai bien le droit ; et je dois avouer en toute sincérité, et à ma honte, j'en conviens, que la traversée d'Ajaccio n'a pas été très agréable pour moi.

— Merci, mon ami ! fit Charles en saluant.

— Oh ! vous interprétez mal mes paroles, mon cher. J'ai souffert du mal de mer, voilà tout. Heureusement que ces dames me faisaient oublier mon malaise par leur énergie admirable.

— Ah ! vous redevenez galant, dit Charles.

— Je tiens à faire cette confession avant de reprendre la mer, car plus tard je ne pourrais dissimuler mon indisposition certaine. Aussi, je vous avoue, mon cher Dutel, que j'hésite à continuer ce voyage de peur d'être un trouble-fête. Les pronostics m'annoncent que nous

ne serons pas tout à la joie, en mer, et je bats en retraite le premier.

— Mais c'est une véritable trahison ! s'écria Charles, et vous Mesdames, le laisserez-vous partir ainsi sans formuler une protestation ?

Miss Fanny répondit un peu ironiquement :

— Si ça plaît à Monsieur de nous quitter.

Jeanne regarda Pierre.

— Oh ! Mademoiselle, vous n'êtes pas indulgente pour moi. Je m'estimais très heureux de vous accompagner en cette excursion dont le programme est un délice, mais vous devez constater combien j'ai été mauvais cavalier, sur mer ; pour ne point troubler ce voyage charmant grâce à l'obligeance de notre ami Dutel et à notre adorable compagnie, je m'impose le lourd sacrifice de renoncer au bonheur d'aller avec vous.

— Mais voyons, mon ami, là, sérieusement, vous nous quittez ? dit Charles d'un ton de reproche.

— Je voudrais pouvoir faire cet effort, que je ne le pourrais. J'ai essayé de lutter jusqu'à

présent, mais en ce moment même, je sens ma tête s'alourdir, rien qu'en traversant ce canal. C'est grotesque, piteux, tout ce que vous voudrez, mais franchement, je renonce à poursuivre ce voyage en mer. Je vous en demande bien pardon, Mesdames. Quant à vous, mon cher Dutel, vous êtes trop homme d'esprit pour ne pas admettre mes raisons, toutes physiques.

— Soit, puisque vous le voulez. Nous continuerons notre voyage sans vous, n'est-ce pas, Mesdames.

Les deux Anglaises firent un geste d'acquiescement.

— Seulement, poursuivit Charles, en riant, gare à notre retour, à Ajaccio.

— Oh ! vous aurez le droit de vous moquer de moi ; mais vous serez assez charitables de me narrer votre excursion à travers ces îles de la Sardaigne : La Madeleine, San-Stefano, Caprera, cette dernière demeure de Garibaldi que je tenais tant à connaître, sans oublier le moindre détail, le plus infime incident ; en revanche, je vous raconterai mon voyage de

terre, car je compte me dédommager en allant visiter cet intérieur de la Corse que j'aime à revoir, à cause de ses beautés agrestes. Et qui sait, Mesdames, si après le récit de mon voyage à travers les makis et les sites légendaires, vous ne me pardonnerez pas ma déconvenue d'aujourd'hui, en désirant vous-mêmes vous mettre sous ma protection pour visiter cette partie de la Corse comme vous avez bien voulu accepter le patronage de notre galant ami Dutel pour connaître les côtes de notre île et de la Sardaigne, qu'il connaît comme s'il y avait toujours vécu.

On applaudit ce plaidoyer de Pierre Donni qui préparait en même temps ses batteries pour vaincre le tuteur de Jeanne. Cette dernière comprit toute la portée et la finesse du désistement de Pierre. Elle trouva ce jeune homme très adroit, trop même, et eut presque peur de cette hardiesse, de cette promptitude d'esprit qui dénotaient une force à vaincre toutes sortes d'obstacles. Certes, elle cherchait un appui pour s'échaper des mains de son tuteur qui cherchait à son tour à gagner

le cœur de sa pupille pour l'épouser, mais elle voulait sortir de cette maison, qui lui avait été assignée par son père mourant, par la bonne porte, en femme honnête qui demande dans le mariage un refuge où le cœur pourra se livrer à tous ses épanchements. Pierre Donni l'effrayait un peu ; un amour subitement éclos lui faisait craindre une espèce d'illusion qui disparaît aussitôt après le rêve. Des aventures de voyage il ne reste le plus souvent que des souvenirs ; et, ce qu'elle voulait, elle, c'était la constante réalité de la vie avec le rayonnement de l'amour et du dévouement. Cependant elle laissait aller les événements et attendait, en femme curieuse, intéressée, la suite de cette aventure qui avait tout l'air de prendre des allures romanesques. Cela ne déplaisait pas, en somme, à sa nature nerveuse, inquiète ; et ne fût-ce que pour agrémenter son voyage en Corse, elle sembla même encourager, par le regard, les intentions de Pierre Donni.

La barque rentra au port ; les excursionnistes descendirent à quai. Comme on

devait partir aussitôt pour la Sardaigne, les hommes de l'*Euxène* se tenaient prêts à reprendre la mer. Charles et les deux Anglaises firent leurs adieux, et Pierre renouvela ses excuses, en simulant toujours un malaise qu'il ne pouvait, disait-il, maîtriser.

Le yacht quitta Bonifacio, et se dirigea, toutes voiles dehors, vers Longo Sardo, village maritime sarde qui se trouve de l'autre côté du détroit.

M. de Belmont, Jeanne et Pierre, qui avait repris son sac de voyage à bord de l'*Euxène*, rentrèrent à l'hôtel, après avoir serré la main au receveur Grimaldi et à Tertian qui avaient été leur ciceroni intelligents aux grottes de Bonifacio.

— Ainsi donc vous craignez la mer, Monsieur, dit M. de Belmont à Pierre.

— Autant que j'aime à voyager par terre. Aussi je me propose de me dédommager de l'interruption de mon voyage en Sardaigne en partant pour Sartène, et de là, regagner l'intérieur où il y a des choses fort curieuses à voir, à étudier.

— Oh ! tant mieux, car j'ai aussi l'intention de suivre avec ma nièce cet itinéraire, pour connaître un peu votre pays que j'ai trouvé très original et très agréable, jusqu'à présent, et je crois qu'il en sera toujours ainsi.

— Pourtant, un peu primitif, n'est-ce pas ?

— Non, non, et il me tarde de me mettre en route vers les montagnes d'où le panorama doit être splendide.

— Comme aux Pyrénées.

— Mieux que cela, j'espère.

Pierre sourit et raconta quelques anecdotes corses pour dépeindre les mœurs des insulaires, ses compatriotes ; il décrivit des paysages charmants qui exaltèrent le tourangeau. Il parla ensuite des curiosités naturelles de l'île, entre autres des fameuses *calanche* de Porto, merveilles fantastiques par leurs ravins effrayants et profonds surplombés de gigantesques blocs granitiques à la face burinée étrangement par des éléments mystérieux.

M. de Belmont écoutait avec ravissement les récits de Pierre qui de son côté entre

voyait déjà dans son imagination féconde toutes sortes d'enchantements.

Après le déjeuner, on avait décidé de faire route ensemble à la grande joie du tourangeau qui se félicitait d'avoir fait la connaissance du docteur Pierre Donni, homme charmant et pétri de science. Jeanne ne disait rien, mais une vive rougeur colorait son visage ; Pierre avait compris.

IV.

L'*Euxène* filait grand largue, traversant le détroit floconneux, dont les ondes venaient par moments baigner les voyageurs. Une bonne brise de N. O. faisait coucher le cotre sous l'impulsion de sa grande voile toute gonflée et fendant l'air de sa majestueuse envergure.

Nos excursionnistes se tenaient bien. Mistress Gradfort avait été un peu indisposée au début du voyage, mais à cette seconde traversée elle s'était regaillardie et suivait, les yeux fixés et curieux, le sillage du cotre qui s'en allait, glissant comme sur un skating. Sa fille regardait devant elle les montagnes

de la Sardaigne dans une épaisseur de brume que filtraient les rayons du soleil. Dans moins de deux heures, l'*Euxène* entra dans l'anse qui forme la marine de Longo Sardo, cachée par le contour d'un petit canal parsemé de barques de pêcheurs. D'autres embarcations prêtes à partir encombraient un quai minuscule qui sert de débarcadère. Un douanier vint poliment demander les papiers de bord au patron de l'*Euxène* battant pavillon français, et s'enquérir sur les intensions des voyageurs étrangers.

— Nous sommes en plaisance, répondit Charles.

Le douanier se retira satisfait. On débarqua.

— Mesdames, allons visiter cette contrée qui a été longtemps le refuge des proscrits Corses fuyant la tyrannie ou la justice.

— Allons, répondit Miss Fanny.

— C'est regrettable que mon ami nous ait quittés sitôt, il aurait été pourtant charmant cavalier, à terre ; enfin, tant pis pour lui et pour nous.

Charles Dutel se dirigea vers le village, suivi

des Anglaises et des chiens. On y pénétra par un sentier tortueux, rempli de poussière et de cailloux, qui désenchante soudainement le nouvel arrivé en cette partie de la côte Sarde. L'intérieur du village n'offre rien de particulier, des maisons basses et de mince apparence, des rues bosselées, sans originalité, une place publique, la principale du village, grande, inégale, et au bout d'une rue assez droite une église à l'aspect délabré qui dépeint, à elle seule, la pauvreté du pays. Les excursionnistes, désappointés, allaient s'en retourner pour poursuivre, sur mer, leur voyage d'agrément, lorsqu'un prêtre sortit de l'église et vint saluer avec sa bonne figure les voyageurs à l'air ennuyé. C'était le curé de Longo Sardo, l'abbé Lubbini.

— Pardon, monsieur le curé, dit Charles en italien, est-ce que ce village n'offre rien de particulier à visiter?

— Pas grand'chose, Monsieur, répondit l'abbé Lubbini en français.

— Ah! Monsieur connaît le français, tant mieux, fit Charles en lui présentant la main.

— Je suis Français, moi-même, monsieur, et de la Corse.

— Tiens !... mais nous habitons la Corse, nous ; Ajaccio.

— Je connais Ajaccio.

— Et comment êtes-vous venu vous perdre ici, dans ce trou, monsieur le curé ?

— Hélas ! depuis vingt ans, je l'habite et je crois que j'y mourrai. Mais voulez-vous vous donner la peine de venir vous rafraîchir, chez moi, dans ma pauvre maison.

— La maison d'un curé n'est jamais pauvre.

— Oh !... quelquefois, Monsieur, fit l'abbé en soupirant au milieu d'un sourire. Venez-vous ?

— Vous êtes bien aimable, Monsieur le curé, bien volontiers !

On se rendit à la maison du prêtre.

L'abbé Lubbini, tout joyeux, déboucha ses meilleurs bouteilles d'eau-de-vie et de moscatello, au choix des voyageurs, comme un jour de fête. On causait depuis un quart d'heure lorsqu'on frappa à la porte. Un jeune homme entra.

— Ah !... monsieur l'avocat !... Pardon, n'est-ce pas Mesdames, Monsieur, dit le curé empressé.

— Ne vous gênez pas, monsieur le curé, dit le nouveau venu, je reviendrai plus tard.

— Nous allons nous retirer, fit Charles en se levant ; faites vos affaires, monsieur le curé.

Après un échange de politesses, l'avocat s'assit et la conversation devint générale.

Giuseppe Palacci, avocat près le tribunal de Sassari, riche propriétaire du territoire de Tempio, venant passer ses vacances à Santa Teresa-di-Gallura, communément appelé Longo Sardo, au milieu de sa famille. Le curé Lubbini avait à le consulter sur des affaires en litige entre la commune et son église. L'avocat Beppé, ainsi l'appelaient ses familiers, était le véritable type de l'italien *galantuomo*, à la figure fine, aux allures distinguées, à la nature expansive. On lui connaissait des histoires de femmes qui le rendaient populaire parmi la jeunesse de Sassari et de Tempio, où il était fort connu. Ses largesses, si peu usitées parmi les seigneurs sardes, inquiétaient sou-

vent sa famille qui avait à combler les brèches de sa vie désordonnée ; mais il se faisait vite pardonner ses fredaines par sa mine bon enfant et par ses câlineries qui provoquaient le sourire ; incorrigible, il ne continuait pas moins à se lancer, les yeux fermés, dans des aventures où le cœur de la femme servait toujours de thème.

La vue des deux étrangères, dont l'une jeune et jolie, avait soudainement frappé son esprit de conquérant.

— Puisque vous tenez à faire une excursion dans notre contrée, voulez-vous me permettre de vous servir de guide, dit Beppé aux voyageurs, je ferai tous mes efforts pour vous faire oublier votre mauvaise impression à l'aspect de notre pauvre petite ville.

Deux heures après, l'avocat vint rejoindre les voyageurs à *l'Albergo il Gallo* où ils déjeunaient. Il avait été assez heureux, dit-il, pour organiser une cavalcade qui leur ferait passer agréablement l'après-midi, si toutefois ils voulaient bien accepter ce genre de promenade. L'abbé en ferait partie pour donner à cette

excursion un caractère plus familial. Les Anglaises n'y virent aucun inconvénient; au contraire, une partie à cheval les amusait d'autant plus qu'elles se tenaient bien en selle. Charles à son tour en fut ravi. Chacun monta un cheval docile à la marche. Mistress Gradfort et miss Fanny étaient de parfaites amazones, et les gens de Longo Sardo regardaient passer, étonnés, ces cavaliers sous la conduite de leur enfant gaté, Beppé, ce qui faisait naître déjà toutes sortes de suppostions dans l'esprit de ces braves gens, voyant une jeune et jolie femme assise sur un beau cheval bai, le favori de Beppé.

La petite troupe se dirigea du côté du littoral, vers l'église, et s'engagea dans le chemin rocailleux mais passable qui borde la mer et dont la vue se perd entièrement sur le détroit. Au loin, on apercevait les calcaires de Bonifacio avec ses premières maisons blanches que le soleil inondait de rayons, et au fond, à droite, noyé par la brume, l'île des Lavezzi où le vaisseau *La Sémillante* perdit son trésor d'hommes dans un naufrage devenu célèbre. Au bas, la mer, toute bleue, sans houle, sillonnée par

des tartanes aux voiles blanches semblables à des ondines fuyant sur l'eau. Là haut, le ciel pur comme une âme vierge. Dans l'air, une senteur marine qui, mélangée avec celle du romarin embaumant les alentours alpestres, vous pénétrait délicieusement. Tous restaient frappés par ce tableau magique que la nature offrait dans cet isolement de la Gallura, triste et presque abandonnée, et se sentaient pris d'un charme troublant. Beppé marchait à côté de miss Fanny en mesurant l'allure de son cheval; il divertissait la jeune Anglaise par ses lazzis et son rire de grand enfant. Il parlait de l'Angleterre qu'il avait visitée, de la France qu'il connaissait très bien, des Indes qu'il voulait connaître; il parlait de tout, avec accompagnement d'images sur le bonheur des cœurs aimés. Son désir de plaire et son caractère d'aventurier, — ce quelque chose de don Juan — se révélaient en lui, tout entier, en ce moment, où la vue d'une jeune fille, au type original, exotique, séduisant, lui tournait la tête au point de lui faire éviter à grand'peine une chûte de cheval qui l'eût cer-

tainement rendu ridicule; mais il se surveillait tout en vagabondant à travers les espaces saturés d'amour. En bon Italien qu'il était, inflammable, et rêvant de tout, avec calcul, il tâchait de captiver l'étrangère en étudiant en même temps ses mots, ses gestes, ses impressions. Son verbiage contrastait avec la réserve de miss Fanny qui riait pourtant sous le feu de ses discours.

Elle semblait l'écouter avec plaisir, sans cependant laisser entrevoir la moindre joie bruyante; mais Beppé, en homme qui connaissait le cœur des femmes, comprenait que l'Anglaise ne dédaignait point cette légèreté d'esprit et qu'elle devait en être quelque peu saisie, elle qui n'avait dû rencontrer que des hommes au langage sobre, respectueux ou maniéré.

Beppé, qui se croyait un charmeur, avait le droit de penser ainsi, car dans ses étapes aventureuses il ne se connaissait pas de chutes, sa fortune l'aidant toujours à se tenir debout, en vainqueur.

Charles et mistress Gradfort, guidés par l'abbé qui, de son côté, ne restait pas muet, mar-

chaient en avant et se retournaient de temps en temps pour regarder miss Fanny.

Le retour s'effectua de la même manière, gaiement et sans incidents. On dîna tous ensemble, le soir, à *l'Albergo il Gallo ;* ensuite, on alla se promener sur le rivage de la mer. La brise les attirait et semblait les retenir davantage au milieu de cette demi-obscurité de la nuit que la lune éclairait de son disque blafard. L'avocat avait offert son bras à miss Fanny qui l'avait accepté sans un sourcillement de mistress Gradfort marchant entre Charles et l'abbé Lubbini.

— Allez-vous rester longtemps en Sardaigne, Mademoiselle? dit Beppé en rompant le silence.

— Le temps de visiter la Madeleine et le tombeau de Garibaldi.

— Oh !... un jour seulement !

— Vous croyez ?...

— C'est certain. C'est même fatigant. Je vous conseille de rester le plus longtemps possible, vous aurez ainsi le loisir de vous pénétrer de cette existence de petits insulaires qui est un charme quelquefois.

— Quelquefois ?

— Mon Dieu, oui, quelquefois seulement, et moi-même, je m'en retourne à la grande ville après quinze jours passés à la petite, au village plutôt.

— Et cette grande ville ?

— Sassari ! mais grande ville n'est pas le mot, seulement c'est plus gai, certes, que Longo Sardo.

— Je pense bien !

— N'aimeriez-vous pas connaître mieux la Sardaigne ? Mademoiselle.

— Je vous avoue qu'elle ne me paraît pas attachante de prime-abord.

— Vous avez raison, mais je vous assure que le reste de l'île est fort pittoresque.

— Je vous crois.

— Connaissez-vous la Sicile ?

La jeune fille regarda Beppé et répondit :

— Pourquoi la Sicile plutôt que d'autres pays ?

— Parce que vous êtes insulaire vous-même, que vous avez visité la Corse, que vous visitez la Sardaigne, et que la Sicile est

une autre île de la Méditerrannée, plus la remarquable parmi toutes et la plus digne d'être vue.

— Ah !

— Je vous l'avoue. Je l'ai visitée deux fois et il me tarde de la revoir encore ; c'est le pays qui m'a le plus charmé, mais il faut y aller à deux, afin de se communiquer ses pensées, ses joies, ses intimités. A deux, c'est le voyage heureux, plein de souvenirs, d'impressions inoubliables. Ah ! que de fois j'ai ragé contre le sort, moi qui aime tant l'expansion, à deux, et mon bonheur aurait été complet si, dans mes voyages en Sicile, j'avais eu un cœur fait au mien, une âme pareille à la mienne, un être enfin avec qui j'aurais savouré les délices de ces promenades intimes.

Miss Fanny écoutait Beppé, toute pénétrée de cette voix douce qui la rendait émue.

— Mais pourquoi n'y alliez-vous pas avec un ami ?

Beppé haussa les épaules.

— Un ami ! est-ce qu'un ami peut comprendre les sentiments les plus délicats de votre âme sans y entremêler, entre autres choses, une pointe d'ironie ? Est-ce qu'un ami peut saisir les finesses de votre jugement sans y ajouter un peu de controverse ? Peut-il se réjouir de votre bonheur ? Peut-il partager votre amertume ? Un ami ! est-ce un compagnon de route, brave, désintéressé, bienveillant ? N'est-il pas, le plus souvent, contraire à vos aspirations, à vos idées, à votre poésie ? Un ami ! Ah ! ce serait folie, Mademoiselle, que de me l'adjoindre en pareille circonstance.

— Pourtant, Monsieur, la vie ne me paraît bonne qu'avec de l'amitié ! . . . .

— Oui, interrompit le don Juan égoïste et menteur, l'amitié avec le désir, avec le dévouement, avec la joie. . . avec les émotions. . . . cette amitié mytérieuse que Dieu a créée dans sa conception divine et qui forme la véritable vie avec ses illusions et ses apothéoses. Cette amitié-là, ne la comprenez-vous pas, Mademoiselle ? . . .

La jeune Anglaise se tut. L'avocat italien comprit qu'elle avait saisi sa pensée. Il reprit avec tristesse, en serrant la main de miss Fanny :

— Ah ! si j'avais rencontré une... amie comme vous, qui semblez m'écouter avec douceur, comprendre ma nature aimante, combien j'aurais été heureux ! combien j'aurais donné ma vie pour elle....

Et Beppé s'arrêta comme suffoqué par cet aveu. Miss Fanny tressaillit, l'émotion sembla la gagner instinctivement. Jamais on ne s'était permis de lui parler ainsi. Elle n'était pas habituée à ce langage sincère en apparence et pénétrant qui bouleverse aussitôt tout votre être. Le bras de son cavalier tremblait aussi. Ils marchèrent silencieusement pendant quelques minutes ; puis, comme pris par une subite pensée, Beppé serra le bras de miss Fanny en lui disant d'une voix douce et tremblante :

— Ne partez pas, oh ! ne partez pas, Mademoiselle, je ne sais ce que j'éprouve, mais pour la première fois de ma vie, je me sens

oppressé ; quelque chose a touché mon cœur. Je tremble comme un enfant. Mon Dieu, pourquoi voulez-vous me quitter ? restez, restez, oh ! restons ensemble ! . . .

Ces paroles entrecoupées par la respiration, bouleversa entièrement la jeune fille qui ne pouvait parler, saisie d'émotion.

L'italien reprit avec une voix plus ferme cette fois :

— Tenez, Mademoiselle, voulez-vous que je vous donne la preuve de cet amour qui vient de se révéler en moi dans une inspiration sublime ? Voulez-vous que nous partions ensemble, cette nuit ?

Miss Fanny eut un tressaillement brusque et retira son bras de celui de son cavalier qui le tenait serré, contre lui.

— Pardon, oh ! pardon, mais je ne croyais pas vous offenser, vous faire de la peine, pardonnez-moi, mais je sens que je vous aime déjà, et ce n'est point folie, allez ; pour la première fois je me sens pris par un je ne sais quoi qui me donne des palpitations au cœur comme un enfant craintif qui entre en plein

dans la vie. Oh ! oui, venez, venez, non pas cette nuit, mais demain matin, à l'aube, nous partons, nous allons en Sicile, au pays de l'amour, vous serez mon amie, mon ange, allons tous deux, au pays de l'oubli ; Dieu le veut puisqu'il nous a faits rencontrer ensemble, puisque nous tremblons tous deux et que nos deux cœurs se comprennent.

En disant toutes ces banalités qu'il avait cent fois répétées à d'autres, Beppé avait repris le bras de l'Anglaise en le pressant tendrement.

— Dites ?... voulez-vous ?.... dites oui ?... je vous consacrerai toute ma vie, toute, oui, n'est-ce pas ?.... Oh ! dites-le moi ?...

Et au milieu de cette prière pleine de passion, il passa son bras autour de la taille de Miss Fanny et l'attira à lui dans une étreinte ; elle, éperdue, ne résista point et laissa pencher sa tête sur l'épaule du jeune homme qui, furtivement, prit un baiser sur le front.

— Demain, oh ! demain, au jour, dès que la dernière étoile disparaîtra ; je vous attendrai derrière le jardin de l'hôtel, je sifflerai,

vous descendrez, une voiture nous emportera tous deux.

L'avocat trouvait cela naturel : siffler, descendre, et partir, tout comme dans un roman où les choses se passent aussi facilement que dans l'imagination de l'auteur. Ce séducteur avait peut-être raison? avait-il déjà expérimenté ce genre d'amour à la vapeur où la femme romanesque se laisse souvent entraîner ? Les événements nous le diront.

La fraîcheur de la nuit fit rentrer les promeneurs à l'*Albergo il Gallo*. L'abbé et l'avocat se séparèrent des voyageurs en leur promettant de venir assister, le lendemain matin, à leur départ pour la Madeleine.

Miss Fanny ne dormit pas de toute la nuit. Ses idées étaient confuses, elle ne s'arrêtait à aucune. Pourtant, cette vie vagabonde à travers les continents avec sa mère, commençait à l'inquiéter pour son avenir de jeune fille, elle n'y voyait aucun terme. L'avocat italien était très bien, plein d'esprit, lui paraissait sincère. Ce coup de folie de par-

tir avec lui était impossible, elle n'y consentirait jamais, non pour le monde, elle n'y avait aucune attache, mais pour elle-même ; pour sa mère, elle n'y voyait pas une profonde douleur, la connaissant, au fond, un peu positive, prenant la vie comme elle était. Elle craignait sa conscience, ce petit intérieur d'où se faisait entendre souvent une voix sentimentale. Pourtant, en quittant demain matin ces lieux, elle ne le reverra plus ! ce sera fini ! bien fini ! un rêve disparu.

Elle pleurait, priait et rêvait. Et jusqu'au jour, ses larmes coulaient, ses prières s'interrompaient, ses rêves se prolongeaient. Un coup de sifflet la fit lever sur son séant.

— Non, je ne partirai pas avec lui. Je suis résolue, bien résolue ! je vais lui dire tout simplement adieu, un adieu seulement.

Et tout enfiévrée, comme si l'appel était pressé, elle s'habilla à la hâte, tandis que sa mère dormait toujours, et descendit dans la cour. La porte était fermée. Elle tira lestement le verrou, la porte s'ouvrit.

Beppé était dans le jardin.

Le jour commençait à peine à poindre. La dernière étoile se mourait.

Trois minutes après miss Fanny se laissait emporter, sans résistance, dans une berline, à côté de Guiseppe Pelacci, avocat près le tribunal de Sassari.

A ce moment, un charretier rentrait à Longo-Sardo.

Beppé lui dit, en passant :

— Tu diras aux étrangers de l'hôtel que je pars pour la campagne en emmenant avec moi la plus belle de toutes, qu'ils peuvent continuer leur voyage sans se soucier de cet événement ; ça devait arriver !

Le charretier cligna de l'œil, il connaissait son Beppino, et comprit, par conséquent, de quoi il s'agissait.

V

— Fanny !.... Fanny !.... mais où est-elle donc ?.... Oh ! la grande enfant, elle est déjà dehors...

Et mistress Gradfort s'habilla tranquillement et descendit dans la salle commune de l'hôtel. Le maître de céans s'y trouvait seul, se rengorgeant, de bonne heure, dans son rôle d'hôtelier heureux de posséder des clients de marque.

— Ma fille n'est pas là ? lui demanda-t-elle.

— Je ne l'ai pas encore vue, Madame.

— Ah !.... et monsieur Dutel ?

— Devant la porte avec M. le curé.

— Bien. Merci !

L'anglaise vint rejoindre ces derniers.

— N'auriez-vous pas vu ma fille? Messieurs.

— Non, Madame.

— C'est étonnant... je vais aller voir...

— Ne vous dérangez pas, Madame, j'irai moi-même, elle est assurément dans le jardin.

Charles revint de suite.

— Non, Madame, non... elle n'y est pas. Sapristi ! C'est étonnant, bien étonnant.

— Mademoiselle visite de nouveau la ville, sans doute, dit l'abbé.

— Il n'y a pas de quoi, fit Charles en riant, mais voyant la mère de miss Fanny soucieuse il ajouta :

— Serait-elle descendue, par hasard, à la marine ? voir l'*Euxène ?*

L'anglaise ne répondit point ; elle murmura des paroles inintelligibles, en anglais, d'un air de dépit, ou plutôt de colère dissimulée.

Charles descendit sur le quai. Une minute après un homme entra à l'hôtel.

C'était le charretier. Il alla raconter à l'hô-

telier l'évènement du matin. Ce dernier revint immédiatement vers l'étrangère et d'une voix confuse répéta les paroles du charretier.

L'abbé leva les bras au ciel, tandis que la mère de miss Fanny poussa une exclamation en devenant toute rouge.

— Ma fille !... est-ce possible !... ma fille ! vous avez vu ma fille ce matin avec l'avocat ?...

— Oui, Madame, ils sont partis tous les deux...

— Coquine !... coquine !... vociféra-t-elle, en joignant les mains ; vite, vite, allons à leur poursuite.

— Oh ! ils sont bien loin, Madame ; en ce moment ils doivent être à Liscia.

— A Liscia !... à Liscia !... allons à Liscia.. Ah ! monsieur l'abbé, c'était un démon que cet homme.

— Je le savais, Madame.

— Comment ! vous le saviez et vous ne disiez rien ?

— Je le croyais converti.

— Coquine !... coquine !... traître !... allons, allons rejoindre M. Dutel, ah ! coquine !

— Madame, dit l'abbé profondément ému, Liscia c'est la route de la Madeleine. Ils seront là, sans doute, en cette dernière ville.

— Allons à la Madeleine ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! coquine ! coquine !

L'anglaise et l'abbé descendirent le sentier pierreux et rempli de poussière qui mène sur le rivage de la mer où Charles devait se trouver en ce moment.

L'hôtelier resta impassible sur le seuil de la porte souriant même au clignement d'yeux du charretier qui allumait sa pipe, tout joyeux de l'aventure. Charles avait déjà réglé la note de l'hôtel.

Ce dernier remontait le sentier, lorsqu'il vit venir, effarés l'abbé Lubbini et mistress Gradfort.

— Monsieur Dutel... la coquine... vous savez la coquine ?... elle est partie avec l'avocat italien, ce charlatan, ah ! les traîtres !... allons, allons à leur poursuite.

Charles Dutel, ahuri, regarda l'abbé qui fit un geste affirmatif, désespéré.

— Ah ! bien !... en voilà une belle ! s'exclama Charles. Nous voilà bien lotis, maintenant ! mais sait-on par où ils sont passés ?

— Par Liscia, monsieur Dutel. Savez-vous où se trouve Liscia ?... allons, allons vite.

— Je ne connais pas Liscia, Madame, par terre.

— Par la route de la Madeleine, Monsieur, dit l'abbé, mais vous pouvez les rattraper plus facilement par mer.

— Allons vite, allons, venez, Madame ! il n'y a rien de perdu encore. Venez-vous monsieur l'abbé ?

— Impossible, Monsieur, j'ai un sermon, ce soir...

— Vous sermonerez demain, venez donc, je vous en prie, vous nous aiderez à retrouver les fugitifs.

— Mais mon sermon, Monsieur, mon sermon...

Charles héla, de loin, les hommes du bord, pendant que l'anglaise entraînait le curé par

la soutane. Ce dernier désespéré se laissait aller, en balbutiant :

— Mais mon sermon, Madame, mon sermon !

— La coquine ! la coquine ! grommelait sans cesse la mère de miss Fanny en ne lâchant pas le pauvre abbé qui se trouva à bord de l'*Euxène* comme par enchantement.

— Allons ! vite, vite, en route !

L'équipage exécuta promptement la manœuvre sans rien comprendre aux évènements. La vue pourtant d'un prêtre, gras et dodu, à la place de la gracieuse Fanny, ne manqua pas de faire sourire ces hommes, étonnés, qui regardaient leur capitaine d'un air significatif.

L'*Euxène* fila rapidement en longeant la côte.

Le silence se fit à bord, Charles tenait la barre pendant que le curé et l'anglaise, rouges tous deux comme de gros coquelicots, restaient préoccupés.

Après une heure l'*Euxène*, marchant vent debout, passa devant la rade de Liscia, superbe, mais déserte comme un port contaminé.

A l'horizon des vapeurs français, anglais et italiens.

A midi, à la hauteur de la pointe de Sardaigne un grand canot s'avança vers l'*Euxène* ; L'équipage fit signe d'attendre.

— C'est le corsaire ! dit le patron de l'*Euxène*, reconnaissant l'uniforme des marins de la douane italienne.

En Corse, tout bâtiment de douane porte le nom de corsaire.

Un youyou monté par deux matelots se détache du canot et accoste l'*Euxène*.

— Qui êtes-vous ?... d'où venez-vous?... où allez-vous ?...

Charles répondit :

— Yacht *Euxène*, d'Ajaccio, à la Madeleine.

On salua et en route.

Le corsaire essaya d'abord de lutter de vitesse avec l'*Euxène*, mais il y renonça bientôt.

L'*Euxène* continua à tirer sa bordée, et doubla, en un instant la pointe de Sardaigne.

En homme prudent, Charles naviguait la carte sous les yeux ; de tous côtés on apercevait des balises.

Enfin, à une heure et demie, on mouilla à la Madeleine.

Du mouillage, le coup d'œil est ravissant : au Nord la charmante petite ville de la Madeleine et de blanches villas perdues au milieu de bouquets d'oliviers, d'orangers et de chênes-verts. A l'Est, l'île de Caprera, au Sud, l'île de San-Stefano. On est dans un vrai lac aux eaux tranquilles ; là, la mer est toujours calme quelle que soit la violence du vent. Au milieu de la teinte verte des collines et de la mer, la ville de la Madeleine ressort mieux avec ses maisons aux façades rouges ou jaunes. Elle est habitée principalement par des pêcheurs et d'anciens militaires et marins. Les femmes y sont jolies et le vin délicieux. Une société bourgeoise, quasi-choisie, y donne des soirées appelées : *conversations*, soirées sans éclat qu'on ne peut cependant oublier à cause de leur attrait tout particulier.

De nombreux centenaires viennent attester la bonté du climat de l'île : on y distingue, parmi ces derniers, la Grilla, une bonne vieille qui vivait au temps où Cesare Colonna com-

mandait l'expédition de la Madeleine lorsque Napoléon était simple colonel de la milice Corse. Le centenaire Pasquale est également remarquable par sa robuste constitution. En 97 il était pilote du *Wasingthon*, bateau-école pour l'étude des élèves hydrographes de la marine Italienne. Ce brave vieux vit seul et fait lui-même son ménage.

Charles, l'abbé et mistress Gradfort débarquèrent sur le quai plein de maraîchers qui viennent vendre leurs produits sur le port même, en face de leurs barques toutes remplies de légumes.

— Monsieur le curé, dit Charles, vous qui êtes un saint homme, sans doute connu ici, vous devriez bien vous charger de toutes les formalités auprès des autorités locales pour retrouver miss Fanny. Vous accompliriez mieux cette besogne que moi qui ne sais comment me retourner.

Le curé fit une grimace, balbutia quelques paroles, puis comme résigné, accepta cette mission délicate en poussant un soupir prolongé.

Mistress Gradfort devait nécessairement accompagner l'abbé.

— Moi, de mon côté, dit Charles, après quelques visites à des personnes amies, je battrai à mon tour la contrée dans ce but, n'est-ce pas, Madame ?

— Oui, Monsieur, oui, faites pour le mieux, Oh ! la coquine !...

Ils se donnèrent rendez-vous, pour le soir, à l'*Albergo* de la pétillante Rosina ; et Charles, dégagée de cette corvée — car s'en était une, disait-il — salua profondément et se sépara d'eux.

— C'est assommant, à la fin, dit le propriétaire de l'*Euxène,* je veux bien faire une excursion, mais non aller à la recherche d'un corps perdu, tout comme Stanley à la recherche de Livingston, sauf nuance, et bien tranchée, sacrebleu !

Un ami de Bonifacio lui avait remis une carte avec quelques mots pour M. Susini, un notable de l'endroit. Il rendit cette visite et fut accueilli avec la plus grande cordialité. Il visita ensuite une partie de l'île, en compa-

gnie de M. Susini qui lui servait de Cicérone, en ami. Ils montèrent à la Trinité, par le chemin praticable du Mont-Sinaï et grimpèrent jusqu'au sommet de cette montagne couronnée d'une vieille chapelle en ruines, encore toute pleine d'ex-voto et d'où le panorama est des plus grandioses. Tout l'archipel Sarde se dessine sous les regards des spectateurs, les îles Spargi, Santa-Maria, Ruzzuoli, San-Stefano, Caprera, et les Barettini qui forment une chaîne de granit et de mousse autour de l'île de la Madeleine, la maîtresse de l'archipel. Au fond, vers le Nord, la Corse estompée dans le brouillard, au Sud, la Sardaigne, avec ses pics et ses terrains abruptes. A gauche, le phare du cap Ferro, pareil à une sentinelle immobile veillant sur l'entrée du canal ; en face la *tête de l'ours*, immense rocher formant cette image véritablement curieuse, à droite, la rade de Pallao, historique par sa défense locale, et poétique comme le lac de Lamartine.

Autour, le vieux fort de la *Guardia Vec-*

chia, flanqué de canons de gros calibre protégeant de tous côtés l'archipel ; à l'Est, les nouvelles fortifications, partout des travaux de défense : des fortins, des casernes, des poudrières, des magasins d'approvisionnements, des signaux, tout un arsenal enfin où les mystères de la paix se révèlent ironiquement à l'âme candide qui croit encore à la fraternité des peuples. Et au milieu de cet enfer où l'esprit général de l'homme a développé toute sa puissance, de luxuriantes végétations, aux mille couleurs et aux senteurs pénétrantes, se dressent coquettement comme pour cacher l'épine sous la rose, et illusionner encore ceux qui voudraient s'emparer brutalement de ce paradis perdu.

Charles Dutel, noyé dans cet atmosphère rempli d'enchantements, avait certainement oublié la fugue de miss Fanny, l'angoisse de mistress Gradfort et les tracas du curé de Longo Sardo. Il avait totalement oublié aussi Pierre Donni, en train sans doute de conter fleurette à la jolie française, à la barbe de son protecteur encore tout pétri d'illusions. A la

vue de ce spectacle magique où s'étalaient gracieusement de petites îles vertes et blanches semblables à des perles tombées du ciel, et où se révélait la magnificence de la nature en sa sérénité charmante, Charles se souciait fort peu de ces sortes de gens qui ne savent goûter un plaisir sans le gâter par leur gloutonnerie. Le bonheur est comme une femme délicate et nerveuse, il ne peut être suffoqué. Cependant, en jouissant lui tout seul, de son voyage, un peu en égoïste mais non par sa faute, il s'intéressait, en bon chef d'escorte, aux divers incidents qui marquaient l'expédition, sans trop s'arrêter sur le sort de ceux qui s'étaient laissés piquer par la petite bête qui dort en nous, en voulant trop vite la caresser ; tant pis pour eux !

D'une piqûre pareille, quoique pleine de chatouillements au début, il reste toujours quelque chose tout comme la calomnie. Il rentra en ville et se rendit aussitôt à l'hôtel pour s'enquérir de l'anglaise et de l'abbé. Il était près de huit heures, et personne n'était encore venu. Charles sourit presque avec ma-

lignité en pensant à l'abbé ; il se disait qu'après tout la petite bête ne respecte rien, que diable ! et que ça se pourrait bien... mais il rit encore plus fort à certaine idée biscornue passant par son cerveau et demanda à diner comme pour se satisfaire à son tour, mais plus positivement.

Neuf heures sonnèrent; alors se levant tranquillement, avec la conscience du devoir accompli, il dit à Rosina, l'hôtelière pimpante, qu'il allait passer la soirée chez M. Susini et que si on venait le demander, elle n'avait qu'à le faire prévenir.

La soirée fut charmante. On fit de la musique et on dansa. Ces demoiselles furent exquises, et, en les regardant, Charles comprenait très bien que la petite bête a raison, parfois, de se réveiller trop tôt et de nous obliger à commettre des bêtises, mais bah ! il ne se fixa pas sur la chose, et admira philosophiquement ce groupe de jeunes et jolies filles qui étaient les boutons de rose de la Madeleine et que M. Susini avait eu l'aimable attention de réunir, en famille, dans son salon, pour démon-

trer au voyageur français que même dans la petite île de la Madeleine les rosiers y fleurissent aussi bien qu'en France.

Charles se retira à onze heures, en manifestant tous ses remercîments pour cette soirée pleine de charme. Il rentra chez lui après avoir passé devant son yacht, ancré dans le port, pour voir si tout allait bien à bord.

A l'hôtel, personne n'était encore venu le demander.

— Hum !... ça marche bien ! allons, bonne nuit.

Et il souffla la bougie.

VI

Charles commençait à dormir lorsqu'il fut réveillé par trois coups frappés à sa porte.

— Qui est là?

— Moi, Monsieur, l'abbé Lubbini, seul.

— Ah !... attendez, je me lève.

La bougie fut lestement allumée et la porte ouverte.

— Vous?... monsieur le curé?... mais je vous croyais au ciel avec mistress Gradfort.

— Ah ! soupira l'abbé, en s'asseyant, accablé, sur une chaise, parlez-en de votre Gratefort, elle ne vaut pas plus que sa fille.

— Comment donc?... dit Charles d'un air

étonné et en s'asseyant à son tour sur le bord du lit.

— Elle est partie avec un capitaine de carabiniers !...

— Ah !... ah !... fit Charles en éclatant de rire, ça a dû être joliment amusant !... Et vous ?...

— Moi ?... ah ! ne m'en parlez pas... on m'a irrévérencieusement tourné le dos en plein chemin, après une bonne heure de marche, sous un soleil tropical et sur une route criblée de poussière.

— Elle vous a donc lâché, comme ça, sans tambour ni trompettes ?...

— C'est une mal élevée, votre anglaise, et ne soyez pas désolé de sa perte ni de celle de sa fille.

— Voyons, voyons, racontez-moi ça ?

— Voilà. Après que vous nous avez quittés, sur le quai, je suis allé voir le syndic qui nous a promis tout son concours pour retrouver les coupables, mais il nous a conseillé d'aller chez le questeur qui devait nous aider dans nos recherches. La questure nous envoie au poste

des carabiniers où le maréchal des logis doit donner des ordres en conséquence, les gendarmes étant plus aptes à courir la campagne. Un capitaine, en service d'inspection, se trouvait là, au bureau, et, tout cérémonieusement, il se mit à notre disposition, promettant à l'anglaise d'user de tous les moyens possibles pour lui rendre sa fille. Votre mistress commence alors à raconter en mauvais français au capitaine toute son histoire, interminable, que ne pouvait comprendre facilement l'officier. Nous nous mettons en route, tout étonné moi-même de voir un capitaine des carabiniers intervenir dans une affaire aussi... drôle. Enfin, nous roulons toute la Madeleine. Rien. Sur les conseils du capitaine, nous prenons alors une barque et allons au Pallao. Nous battons la contrée en demandant des renseignements à tous ceux que nous rencontrons. Je fis remarquer que les fugitifs avaient dû prendre un chemin tout opposé à celui que nous suivions, en partant de Longo Sardo. Ils ne s'arrêtèrent pas à mon observation : l'officier avait offert son bras à l'anglaise qui n'avait plus l'air d'être

soucieuse. Tous deux plaisantaient. Moi, je marchais derrière.

Après une heure de promenade pareille, nous revenons sur nos pas et rentrons au Pallao. Là, le capitaine nous laisse seuls en nous priant de redescendre vers le cap ; il ajoute qu'il a une idée, et qu'il ne tardera pas à venir nous rejoindre. J'étais ennuyé, comprenant fort bien que cette nouvelle promenade par un soleil qui ne vous ménageait guère, ne nous avançerait à rien ; j'ai voulu faire encore, discrètement, mes observations ; mais la Gratefort répondit qu'elle irait jusqu'au bout, où et comment ? me dis-je ; je me tus, en homme dévoué, rageant un peu, je vous l'avoue.

Nous marchions, côte à côte, sans prononcer une parole. Elle paraissait moins triste, et de temps en temps, elle se retournait pour regarder au loin. Un quart d'heure après, un cabriolet vint derrière nous portant le capitaine. A cette vue, et sans dire un mot, l'anglaise, me tournant subitement le dos, alla à la rencontre du cabriolet, y grimpa lestement et s'assit

à côté de l'officier. Le véhicule passa devant moi sans que cette femme ne me dit ni merci ni adieu. Le capitaine, seul, me sourit et me fit un geste amical en riant. Je restai interdit et m'en retournai au Pallao où je fus obligé d'attendre, près de deux heures, une barque pour me ramener ici.

Je descendis chez le curé de la Madeleine, mon ami, pour me restaurer un peu, et me voilà.

— Et vous ne savez pas où ils sont allés !

— Est-ce que je sais moi !... tous deux étaient gais...

— Comme des portugais, interrompit instinctivement Charles en riant.

— Oui, Monsieur, comme des portugais, répéta le curé naïvement, et vous comprenez...

— Oh ! je comprends très bien... mais baste! allez vous reposer, monsieur le curé, et mille pardons de vous avoir accablé de tracas.

— Oh !... ce n'est pas pour moi, mais mon sermon !

— Demain, vous le ferez double, et vos ouailles en seront contentes.

— Mes ouailles !... dit d'un air de mépris le bon curé de Longo Sardo, elles ne sont jamais contentes.

— Elles sont bien difficiles alors.

— Non, mais elles s'en passent fort bien. Le pays est impie.

— Tant mieux pour vous ! vous avez moins à faire.

Le curé haussa légèrement les épaules en disant :

— Allons... bonne nuit, dormez bien, Monsieur, et si demain matin, je ne vous vois pas, bon voyage ! je partirai de bonne heure pour Longo Sardo.

— Merci encore et pardon.

— Oh ! il n'y a pas de quoi !... c'est la vie !

Et l'abbé regagna sa chambre.

Le lendemain matin, tandis que l'abbé Lubbini prenait passage sur une tartane faisant voile vers Longo Sardo, Charles rejoignait son bord emmenant avec lui un pilote, ancien marin de l'Etat, qui connaissait son archipel comme sa poche, et devait lui faire visiter l'île de Caprera et le tombeau de Garibaldi

très curieux pour un amateur d'impressions.

On prit une petite barque et l'on partit. Le guide qui avait l'air d'avoir déjà bu, quoiqu'il fût bon matin, avait des expansions touchantes qui amusaient fort Charles Dutel et ses hommes d'équipage. Il commença le récit de ses campagnes : campagne de 1848-49, campagne de Crimée, campagne de 1859, campagne de 1866, etc., avec des épisodes flattant sa bravoure. Il discuta avec le patron Piétro la bataille de Balaklava; et il expliqua qu'à Lissa, Persano avait trahi ; enfin, il se plaignit de son gouvernement, tout comme un français ; en cela il avait raison, car le pauvre diable, malgré ses 22 ans de service, ne jouissait d'aucune pension de retraite.

Le patron Piétro éblouit le narrateur en lui disant qu'il avait lui, une pension de 20 francs par mois.

Et pendant ce temps, on tirait des bordées au milieu des récifs.

On arriva à Caprera.

Charles et le guide descendirent à terre et pénétrèrent dans l'intérieur de l'île. Chemin

faisant, le guide montra, dans une petite anse, une espèce de bette peinte en vert. C'est, dit-il, avec cette embarcation que Garibaldi trompa la vigilance de l'escadre italienne et alla s'embarquer pour apporter à la France le secours de son épée.

La route continue au milieu du chaume et des makis. On passa devant la modeste demeure du héros italien. Cette habitation ressemble à une ferme abandonnée. Derrière la maison d'habitation, un sentier fleuri amène au tombeau. Garibaldi est là, sous une simple pierre, au milieu de trois de ses enfants. Des soldats italiens montent la garde. Ces braves gens sont peut être un peu trop sans façon. Dans une île presque déserte, on peut avoir une tenue négligée, on se doit pourtant à soi-même d'être propre.

Ces hommes de service avaient diablement l'air de s'ennuyer, et malgré tout le recueillement que l'on pouvait éprouver devant cette tombe où un des hommes les plus extraordinaires du siècle gisait, là, sous ce bloc de granit qui caractérisait sa nature, ces soldats mal

équipés, ayant l'air de bons paysans portant encore la tunique du régiment, ne manquaient pas de provoquer un sourire.

On visita ensuite l'emplacement où Garibaldi voulait être brûlé. Tout est prêt, le bois est là, mais le gouvernement italien s'est opposé à la crémation.

Les visiteurs revinrent à bord et repartirent pour la Madeleine. En se rapprochant tout près de la côte pour mieux apercevoir les travaux de fortifications effectués par une légion de forçats aux bonnets verts et rouges, pour voir de plus près deux belles machines à distiller l'eau de mer qui se dressaient sur le rivage avec leurs bras de fer en l'air, et pour admirer enfin les ouvrages redoutables et gigantesques du génie militaire ; les hommes de l'*Euxène* furent invités par les gardes-côtes à passer au large.

Il est défendu de s'approcher du rivage à une distance de 150 mètres.

— Que de précautions, Seigneur ! dit le guide italien, en gémissant, à quoi cela nous avancera-t-il ? ne ferait-il pas mieux, le gouvernement, d'employer cet argent à récompenser

ceux qui ont risqué de se faire trouer la peau pour lui?.. Ça fait rager !

Puis, se couchant sur l'avant du bateau, il changea subitement de ton et se mit à fredonner la chanson populaire :

Caroli quest'occhi neri, neri, neri,
Con questa bocca dolce tu mi fai morire,
Ma morir non voglio ne lasciarte mai,
Tengo una speranza, tu mi la darai ;
E mena, Caroli, e mena, Caroli,
E mena, Caroli non mi fa piangere cosi !

Et vingt minutes après l'embarcation rentra dans le port, au chant d'amour du guide qui ne voulait plus cesser.

VII

Avant de quitter la Madeleine, Charles alla serrer la main de M. Susini et présenter ses hommages à sa famille.

Pendant ce temps, un évènement nouveau vint mettre le comble aux incidents de voyage de l'*Euxène* déjà si répétés depuis son départ d'Ajaccio.

En regagnant son bateau, Charles aperçut un groupe d'hommes et d'enfants qui stationnait devant le Yacht et qui semblait discuter avec animation. Il s'avança rapidement et vit le petit mousse Zézé, seul, qui pleurait.

— Zézé !... qu'est-ce qu'il y a ?... et Piétro ? et Luigi ?...

— Ah ! Monsieur, répondit l'enfant en pleurant davantage, ils ont été emmenés par les carabiniers.

— Par les carabiniers ? s'exclama Charles, stupéfait.

— Mon père et Luigi se sont battus avec deux individus qui avaient l'air de se moquer d'eux. L'un de ces italiens a reçu un coup si violent qu'il a roulé par terre, tout ensanglanté, et l'autre a eu l'épaule fracassée, en roulant aussi sur le pavé, sous les coups de Luigi.

— Cré nom d'un chien ! il m'en arrive une belle, grommela Charles.

Puis avec un accent de colère :

— Ils ont bien fait de leur casser les reins, à ces méchants bougres. Attends là, Zézé, je vais aller voir...

Et tout anxieux, plein d'inquiétude, Charles se rendit au bureau des carabiniers au milieu des murmures d'une petite foule de gens qui paraissait hostile.

— Sacrebleu ! se disait-il en marchant, je brûle le premier qui vient m'embêter... tas de gredins !... Allons voir ces carabiniers. Ah !

c'est du propre !... Le capitaine m'enlève une femme, vont-ils, eux, m'enlever mes hommes ?.. Ah ! non, par exemple !... mes hommes ? non, non, non.

Au bureau, Charles apprit en effet que Piétro et Luigi avaient véritablement assommé les deux italiens et qu'ils avaient été arrêtés sous l'inculpation de coups et blessures.

Après avoir expliqué carrément au maréchal des logis que ses hommes avaient été provoqués, et que pour se défendre ils avaient été obligés d'user de leur force, le chef de poste répondit qu'il le regrettait, mais que la justice devait suivre son cours.

— Et alors ?.. demanda Charles en se croisant les bras avec dépit.

— Alors, ils sont en *carcere*.

— En *carcere* ?... en prison !... mais ce n'est pas possible cela !.. mes hommes ont été provoqués, je vous le répète, je le sais, cela n'est pas juste.

— C'est très juste, Monsieur, et ne criez pas tant, à la fin, sinon je vous envoie les rejoindre.

Charles rageait ; que ses invités eussent disparus, tant pis pour eux, cela lui était égal, au fond ; mais perdre ses hommes d'équipage, eux, si dévoués, si bons, oh ! non, par exemple ! il trouvait la plaisanterie mauvaise !... Il protestera, il ira trouver le consul.

— Je vous conseille plutôt d'aller voir le prêteur, Monsieur, dit le maréchal des carabiniers d'un ton narquois en se frisant ses belles moustaches.

— J'y vais.

Et d'un bond, Charles Dutel était chez le prêteur faisant fonction de juge de paix.

— Cette cause est mauvaise, Monsieur, dit ce dernier d'un air entendu, en se frottant le menton, ça demande une instruction...

— Une instruction ?... alors vous allez garder mes hommes comme ça, pendant quelques jours ?...

— C'est indispensable.

— Mais c'est horrible !... et comment voulez-vous que je navigue sans mon équipage ?

— Que voulez-vous que j'y fasse? attendez.. Dans 7 ou 8 jours la chose deviendra claire.

— Sept ou huit jours ?... mais c'est impossible !... je vais réclamer, en ma qualité d'étranger...

— Réclamez, réclamez, Monsieur.

Charles sortit de chez le prêteur, furieux. Il demanda à voir le consul français. On lui répondit qu'il n'y avait qu'un agent consulaire, italien lui-même. N'importe, il tenait à le voir. L'agent reçut Charles avec indifférence et feignit ne pas comprendre ses réclamations.

— Mais c'est un idiot, ce consul-là, se dit Charles, exaspéré, en quittant l'agent, le gouvernement français est aussi idiot que lui en se faisant représenter par un animal pareil.

La colère l'aveuglait.

— Allons chez le questeur, chez le syndic, chez l'officier commandant la défense locale, allons chez le diable, mais il me faut mes hommes, sacré mille tonnerres ! il me les faut !... ou je casse tout, sacré nom de D... !

Lui, qui ne jurait jamais, cette fois il devenait terrible, menaçant. Ah ! il ne fallait pas toucher à son intérieur, si bien combiné, si

bien choisi, ses hommes lui appartenaient par leur sympathie, par leur dévouement au travail.

Ah ! qu'ils ont bien fait ses hommes de flanquer une rude tripotée à ces vauriens, les canailles !... Ah ! mais, on ne se fiche pas de nous comme ça !

Et tout en maugréant, Charles alla protester chez toutes les autorités de la Madeleine, mais il n'y rencontra que des amabilités feintes, que des regrets platoniques. Il fallait instruire, attendre, avoir de la patience. Plus tard, on verrait.

Plus tard !... mais c'est insensé, grotesque ! huit jours !... mais qu'allait-il faire à la Madeleine pendant ce temps ?... huit jours de colère constante, de tracas inutiles ; avec des gens pareils il n'y a rien à faire, parbleu !... ils se soutiennent tous. Des Français ?... leurs bêtes noires !..

Et Charles Dutel alla rejoindre son mousse.

— Zézé ! nous partons immédiatement, nous réclamerons à Ajaccio. Dans huit jours ton père et Luigi seront de retour.

L'enfant pleurait.

— Ne pleure pas, te dis-je, fiche-moi la paix Ne vois-tu pas que je suis embêté comme trente six diables ! allons ; je vais embaucher notre guide de Caprera, et en route.

Le guide, très content de la bonne aubaine, accepta vivement, et une heure après l'*Euxène* quittait le port de la Madeleine.

Après avoir dépassé la pointe de Sardaigne, la colère de Charles avait fait place à cette sorte de philosophie qui lui était propre. Il se souciait fort peu de ses anglaises, mais la mésaventure de son équipage l'avait secoué. Mais bah ! il savait que la chose n'était pas sérieuse, que ce n'était que pour quelques jours seulement et que tout rentrerait ensuite dans l'ordre. Il se réservait de protester hautement et de réclamer ses hommes coûte que coûte.

Et l'*Euxène* filait vers l'ouest, laissant s'éloigner l'île des Lavezzi qui se détachait, au levant comme une carrière de marbre inondée de toutes parts par les eaux d'un immense lac.

— Sapristi !... pourtant je voudrais bien visi-

ter cette île mémorable. Aller à la Madeleine sans voir les Lavezzi, c'est cruel !...

Puis se retournant vers le mousse :

— Allons, petit, sois gai, que diable ! tu verras ton père bientôt, je te l'assure, ne crains rien. Dis donc, veux-tu, que nous mettions le cap sur les Lavezzi ? cela nous distraira un peu, hein !

— Oui, Monsieur, répondit le mousse, consolé et encouragé par les paroles familières de son capitaine.

On vira de bord. Une heure après l'*Euxène* mettait en panne à quelques brasses du rivage.

Charles descendit dans le youyou et, en quelques coups d'environ, atterrit à la rive. Il sauta à terre et alla directement trouver le gardien du phare. Celui-ci se mit à sa disposition.

Le phare est de 4e ordre, il est confié à la garde d'un unique surveillant qui habite l'île, seul, avec sa famille ; à l'intérieur tout est d'une propreté remarquable, fait d'autant plus à noter que par suite de la difficulté des communications, le phare est rarement inspecté.

On se rappelle l'affreux naufrage de la *Sémillante* sur le récif des Lavezzi : 750 hommes engloutis, pas un sauvé !.. Le gardien dit que le navire ne gouvernait plus par suite de la rupture du gouvernail et que d'ailleurs cette nuit-là, la tempête fut la plus violente dont on se souvienne en Corse et en Sardaigne.

Après avoir visité les deux cimetières où sont contenus les cadavres que l'on a pu retrouver, Charles se dirigea vers la pyramide élevée à la pointe ouest de l'île.

Après une courte méditation, Charles revint à l'*Euxène*, vivement impressionné.

On repartit.

Dans la précipitation du départ de la Madeleine, Charles avait oublié de se munir de provisions de bouche ; les hommes avaient consommé celles du bord pendant les escales de Bonifacio, de Longo Sardo et de la Madeleine. Aussi le retour fut-il pénible ; on souffrit la faim ; nos voyageurs se rattrapèrent sur les restes des deux bouteilles de vin qui les égayèrent un peu et les soutinrent pendant le voyage.

Aux moines il fallut ouvrir l'œil ; tous veillèrent. Charles ne parlait point ; par moments seulement il disait : courage Zézé, courage ! nous arrivons.

Puis c'était tout.

Ils arrivèrent le lendemain matin, brisés, mouillés et sans force.

Quelqu'un qui les vit débarquer, seuls, et l'air fatigué, leur demanda, étonné, des nouvelles des autres voyageurs : car en ville on connaissait le voyage de l'*Euxène* pour la Madeleine, en bonne compagnie.

— Ils sont restés en villégiature, répondit Charles en souriant.

Six jours après, le patron Piétro et le matelot Luigi quittèrent les *Carcere* de la Madeleine et rentrèrent à Ajaccio par voie de Bastia, la rage au cœur. Les deux marins se flattèrent pourtant d'avoir assommé chacun leur homme, en bons corses qui ne peuvent souffrir que l'on se moque d'eux.

Les autres voyageurs de l'*Euxène*, arrêtés en chemin, rentrèrent peu à peu ; chacun légèrement confus de son aventure. Pierre Donni

avait été surpris par M. de Belmont, au moment où il racontait, trop galamment, un tas de bêtises à l'oreille de Jeanne qui prenait plaisir à l'écouter, assise avec lui sur les bords du Rizzanese. Le murmure de l'eau semblait les inviter tous deux à l'amour, mais le nouveau Bartholo, vigilant et inquiet, étouffa désagréablement cette voix en priant poliment le galant Almaviva de cesser ce duo par trop pénétrant, et de n'avoir plus à les accompagner dans leur voyage d'agrément. Un Figaro, en ce moment aurait été un trésor, mais hélas! on n'était pas en Espagne.

Mistress Gradfort et miss Fanny s'étaient retrouvées à Porto-Torrès, délaissées par leurs volages séducteurs qui trouvèrent que le caractère anglais ne s'accommodait guère avec leur nature méridionale. Elles se reconcilièrent sur le paquebot même qui fait le service de Porto-Torrès à Ajaccio.

Charles, lui, continue sa vie comme toujours, allant sur terre et sur mer en philosophe convaincu, aimant par dessus tout ses chiens et ses chevaux, les seuls amis vraiment fidèles, dévoués et incorruptibles.

LES

Amants du Fium'Orbo

LES
Amants du Fium'Orbo

I

L'empire battait son plein. Le prestige des Bonaparte rayonnait sur leur pays d'origine. Les Corses en naissant étaient baptisés bonapartistes comme si le bonapartisme était un principe sacré. Quelques réfractaires aux idées impérialistes se signalaient en Corse, mais sous des dehors paisibles, sans fracas. A part quelques esprits ardents qui se proclamaient chefs, le parti de l'opposition — comme on l'appelait — était alors très restreint, mais chaque adepte cachait, au fond de lui-même, sa haine pour un régime qui

n'avait pas donné, à son pays natal, les bienfaits qu'il était en droit d'espérer.

En effet, la Corse était comme une délaissée, elle était restée pauvre au milieu de sa gloire.

Le gouvernement de Louis-Philippe n'avait aucune racine profonde en Corse. Et cependant, il s'était montré généreux envers elle. Il y avait créé des débouchés, donnant ainsi une sorte de vitalité à des contrées abruptes, impraticables même. Et l'on peut presque dire, avec raison, qu'il a plus fait pour la Corse que les Bonaparte, qui étaient les enfants du pays, et dont le pouvoir discrétionnaire aurait pu s'exercer si efficacement envers un peuple avide de civilisation.

Mais le génie du premier Bonaparte grisait les insulaires. Dans le délire de leurs acclamations constantes, les années passaient, lourdes et toujours invariables, sur cette terre frappée d'ostracisme, pendant que l'empire courait les aventures en buvant sans cesse à la coupe de l'oubli.

La royauté avait passé comme une buée blanche et était restée à l'état de souvenir con-

fus, ne laissant, derrière elle, ni enthousiasme, ni récriminations. Son pouvoir n'avait été qu'un incident. L'esprit Corse était porté vers un idéal plus déterminé ; la complexité n'étant pas dans sa nature, il s'attachait à une chose fixe, arrêtée, intime même. L'empire lui appartenait par droit de naissance, mais ceux à qui ce régime n'avait pas donné toutes les espérances voulues, toutes les satisfactions réelles, soit à leur île qui était un monde pour eux, soit à eux-mêmes, particulièrement, se retournaient, non du côté de cette royauté qui venait de les quitter naguère, et qui avait été assez paternelle, mais vers cet horizon où l'indépendance rayonnait sans cesse. Or, le Corse né libre, et ayant constamment lutté pour sa liberté, en répudiant, par dépit, le régime d'un de ses enfants le plus glorieux, embrassait de nouveau sa religion primitive.

Et cette religion sublime est la seule qui doive lui convenir, à ce Corse issu des fiertés antiques, tout en conservant au fond de son cœur, le culte du souvenir pour ceux qui ont illustré son rocher, mais son âme doit être à l'i-

déal, toute à cet idéal de liberté qui a enfanté tant de héros, et qui donne encore à l'humanité des élans de généreuses aspirations.

François Quillini venait de rentrer au village, à Prunelli di Fium'Orbo, après avoir accompli ses sept ans de service militaire. Il y revenait avec l'esprit nouveau d'un homme ayant vécu en terre de France. Il avait appris à hausser les épaules devant une niaiserie et à ne conserver nullement le souvenir des querelles locales, souvent si bêtes dans leurs débuts. Certes, il se promettait de ne point changer sa nouvelle nature, au village, lorsqu'un propos mal exprimé, un rien mal compris, viendraient faire briller de colère les yeux d'un ami, d'un parent.

Il revenait au village avec le cœur joyeux. Il n'avait pas oublié sa Marthe, sa bien-aimée. Il l'avait quitté lorsqu'elle avait seize ans ; lui, s'était engagé à dix-huit, c'étaient deux enfants, mais au Fium'Orbo on s'aime jeune, et on se marie jeune aussi. François retournait à Prunelli avec ses vingt-cinq ans, plein d'ardeur et de force. Et sa première parole fut de deman-

der des nouvelles de Marthe, qu'il brûlait de revoir.

— Ne nous parle pas de cette famille, François, dit son père, avec humeur. Le père de Marthe est devenu mon ennemi, pour toujours.

— Bon ! fit François en souriant, vous êtes toujours les mêmes, mais cela ne sera rien. Je vous ferai réconcilier.

— Réconcilier ? mais tu as perdu la tête ! Ne sais-tu pas que rien qu'au nom de Mattei, la colère m'étouffe.

— A ce point là ? dit encore en riant son fils.

— Tu ris, François, mais lorsque tu sauras tout, tu haïras cette famille, ce Mattei qui, par ses intrigues, sa jalousie, m'a enlevé mon écharpe de maire !

— Bah ! cela n'est pas bien sérieux, une écharpe de maire, ça se retrouve toujours ; je vous la ferai rendre.

Quillici regarda son fils et se demanda s'il était devenu fou. Son séjour sur le continent l'avait complètement changé, lui, si bouillant

dans son jeune âge, allant de porte en porte, quêtant des suffrages pour son père, et mettant dans sa mission plus de feu, plus de passion que ce dernier lui-même. Et cette fois, une écharpe de maire, cette écharpe qui avait ceint son père depuis vingt ans, le faisait sourire !

Ah ! Mattei s'en était emparée ! C'était très fort cela, et le père de Marthe méritait un bravo énergique, car il fallait qu'il fut bien audacieux, bien puissant, pour faire échouer la liste des Quillini, si difficile à vaincre. Pourtant il ne s'expliquait pas cette volte-face. La jalousie peut-être, la maladie du pays.

— Allons ! se dit-il, en haussant les épaules, suivant son programme, j'arrangerai tout cela, demain.

Mais le lendemain il fut consterné. L'inimitié entre Quillini et Mattei était embrassée par leurs partisans. C'était une guerre à mort.

Il y avait eu bien quelques escarmouches par ci par là, mais sans coup férir. Et chacun portait encore son arme sous sa veste de velours. Il fallait s'attendre d'un jour à l'autre à quelque malheur. On ne vivait plus à la

maison, et François, qui n'avait pas encore vu Marthe, commençait à regretter son arrivée à Prunelli où les esprits étaient si rétrogrades.

Mais il voulait à tout prix la revoir. Il était persuadé que son ancienne amie lui avait toujours conservé son amour ; il était sûr d'elle. Mais comment l'aborder, lui glisser un mot, comment lui dire que leurs parents étaient des fous, qu'eux seuls avaient du cœur, puisqu'ils s'aimaient toujours ?

Le dimanche qui suivit son arrivée à Prunelli, il était à l'église, certain d'y rencontrer Marthe. Ah ! avec quel bonheur il reverrait cette chère âme. Dans son attente, il croyait déjà l'admirer, lui sourire et lui demander des nouvelles de son cœur. Il paraissait heureux.

Il n'attendit pas longtemps, Marthe entra à l'église avec deux de ses amies. Il eut comme un éblouissement. Comme elle avait grandi ! Comme elle paraissait plus belle encore sous ses allures de femme faite. Toujours ses mêmes regards, toujours son même sourire. Mar-

the n'avait changé que par le charme de sa taille et de sa gorge. Ses formes s'étaient accentuées, développées comme une fleur à la primevère. Ses cheveux noirs formaient, sur sa tête, une couronne donnant à son visage un air de femme antique. Sa beauté sculpturale le fascinait, il la regardait avec fixité comme pour pénétrer en elle-même, et au milieu de cette contemplation extatique il se demandait, avec confusion, pourquoi il avait tant tardé à la revoir.

Elle ne se retourna point, et pendant tout le temps de l'office, ses yeux ne quittèrent pas son livre de messe. Marthe savait que François était arrivé au pays, et elle avait peur de le rencontrer, d'échanger un regard. Son père l'aurait brisée ! Mais au sortir de l'église, François s'était avancé vers le bénitier. Il fallait bien que Marthe vînt tremper ses doigts dans la conque d'eau bénite. Et Marthe vint, Marthe le regarda, et tous deux rougirent. Elle, comme pétrifiée, ne fit même pas le signe de la croix, et sortit confuse, tremblante, de l'église.

II

Cette entrevue avait fortement impressionné François. Il aimait Marthe davantage, à présent qu'il l'avait vue comme dans un rayonnement.

Il fallait qu'elle fût à lui.

Et que lui importait son père, et que lui importait ses partisans ! Est-ce que ces gens-là comprenaient le mouvement de l'âme vers l'amour, cette aspiration divine toute pleine d'espérance et de consolation ? Les élections, l'écharpe de maire, les partisans, ah ! bien oui ! il se moquait pas mal de toutes ces fadaises, le temps n'était plus où il perdait la tête pour un tas de gens ambitieux qui sacrifiaient tout

pour un peu de vanité. Il se rappelait que les batailles électorales de son père coûtaient tant de sacrifices à la famille, qu'elle en souffrait ; et que puisque son bonheur était d'être uni à Marthe, il ne voyait pas pourquoi il embrasserait cette haine ridicule et briserait ainsi bêtement son amour, sa vie. Marthe, sa bien-aimée, devait, assurément faire les mêmes réflexions que lui. Aussi, il fallait la revoir encore, lui communiquer cette fois cet amour, resté pur en son cœur, et l'engager à fuir avec lui. C'était le seul moyen d'atteindre le bonheur.

Il avait bien un ami dévoué, Rocco, auquel il aurait voulu tout confier, mais était-il sûr de son concours ? Faciliter une fuite aussi pleine de dangers, c'était impossible. Pourtant cet ami lui avait tant de fois donné des gages de dévouement et d'affection ! Mais il avait peur cette fois de se servir de cette amitié qui pouvait tout compromettre. Il s'arrêta à l'idée de gagner une femme de service, celle qui portait l'eau à la famille de Marthe; et moyennant une pièce d'argent, il

put faire parvenir une lettre à sa bien-aimée.

Cette dernière répondit aussitôt par le même intermédiaire, qu'elle était décidée à tout, qu'elle s'enfuirait avec lui pour aller au bout du monde, et pour être sa femme.

Cette réponse bouleversa François qui ne s'attendait pas à un réveil d'amour aussi éclatant, de la part de celle qui était l'objet de toutes ses pensées. C'est qu'ils s'aimaient bien, ces deux jeunes cœurs, ils s'aimaient comme on aime en Corse, au Fium'Orbo, où rien n'arrête les élans d'une âme vers un être aimé. Ni menaces, ni tourments, ni périls, n'étouffent un sentiment d'amour. Depuis le départ de François pour le régiment, Marthe rêvait de lui, toujours, sans cesse, et attendait son retour avec impatience. La brouille survenue soudainement entre son père et celui de François ne l'avait nullement rendue timorée. Elle pensait que chacun devait se rendre responsable de ses propres actes. François l'aimait, elle l'adorait et se trouvait heureuse en ces pensées. Peu importe la querelle des autres ; l'amour est égoïste,

et puisque la destinée lui avait fait choisir un cœur qui répondait à son cœur, elle écoutait cette voix mystérieuse lui disant d'avoir du courage et d'accepter cette heureuse combinaison.

La lettre de François ne l'avait pas étonnée, elle s'y attendait. La fuite qu'elle acceptait avec empressement n'était que la résultante de sa prédestination. Au Fium'Orbo d'ailleurs, les amants procèdent souvent de cette manière, sans que leur réputation en soit altérée. On se marie ensuite, et le souvenir de cette première tourmente d'amour renforce leur affection, et donne plus de délices à leurs passionnantes caresses. L'image de cette puissance de l'amour fait rêver les jeunes filles, qui ne voient dans la fuite que la réalisation de leurs rêves. Par ce moyen, toute alliance est possible, et le cœur se trouve ainsi en pleine indépendance ; libre à lui de penser, de choisir et d'agir selon ses idées, son aspiration, son caprice même.

La porteuse d'eau seconda habilement les deux amoureux, et trois jours après, à onze

heures du soir, par une nuit très brune, François et Marthe frappaient à la porte de Rocco.

Ce dernier, ahuri, leur demanda quel était leur but.

— Nous partons à l'instant même pour Cervione. Vous seul connaîtrez notre destination. Nous venons vous demander votre appui, non pour nous seconder dans notre fuite, vous le voyez, tout est déjà réglé, mais pour nous servir d'intermédiaire auprès de nos deux familles au moment des négociations au sujet de notre union. Nous partons. Demain nous serons à Cervione, mais nous espérons que sous peu de jours nous nous retrouverons à Prunelli, tous réunis. Ce mariage réconciliera sans doute mon père avec celui de Marthe, et tout sera pour le mieux.

Rocco hocha la tête et dit tristement :

— Allez, comptez sur moi, mais j'ai bien peur pour vous.

Marthe se serra contre François ; ce dernier répondit :

— Le Ciel nous aidera.

Quelques minutes après, un cheval portant

François et Marthe galopait sur la route de Ghisonaccia où un relai de poste était établi. La voiture des messageries faisant le service de la côte orientale, devait prendre au passage, dans la nuit, les deux fugitifs pour les conduire à Cervione.

III

Avant que les étoiles eussent totalement disparu, la diligence s'arrêta à Aléria, pour laisser descendre un voyageur. François et Marthe étaient assis sur l'impériale de la patache, n'ayant pu trouver place dans l'intérieur à son relai de Ghisonaccia.

Les deux amants étaient serrés l'un contre l'autre, pour se réchauffer et se garantir du froid intense de la nuit passée sous la bâche au milieu de bagages de toutes sortes.

Le voyageur en quittant la voiture dit au conducteur, en signe d'adieu :

— Alors, c'est entendu, si vous rencontrez ma femme, dites-lui que je l'attends.

— Comptez sur moi, Gigi.

Puis, le voyant s'éloigner, il se mit à rire en disant :

— Pauvre diable !

Gigi était un de ces braves lucquois qui viennent annuellement, par milliers, en Corse, pour travailler la terre. Ces italiens, arrivant généralement de la Toscane, notamment de la province de Lucques, sont de puissants auxiliaires pour les Corses qui leur réservent les travaux les plus durs. Ils sont néanmoins traités comme des êtres inférieurs, des mercenaires. Mais peu importe à ces travailleurs endurcis, leur travail leur rapporte des deniers ; ils retournent en Italie, après l'époque des labours, en emportant l'or de ces fiers insulaires, dont le plus pauvre hésite, même dans sa misère, à se soumettre à la rude besogne du lucquois. Ils reviennent ensuite à la saison nouvelle, et toujours avec la même humilité et la même ardeur en subissant le plus souvent les railleries de leurs maîtres. Les corses apprécient leurs services et se félicitent de leur concours indispensable. Ces pauvres gens

sont, parfois, en butte à des tracasseries plaisantes que les Corses, certes, ne se permettraient pas entre eux.

Le conducteur de la diligence disait à un nouveau voyageur, une connaissance, le vieux capitaine Pieri qui venait de prendre la place de Gigi, sur l'impériale :

— Le Lucquois réclame sa femme ! Ah ! il peut bien la réclamer longtemps cette fois, elle est au Niollo en ce moment avec un berger. A chaque saison, le pauvre homme est débarrassé de son Anita, qui n'éprouve, pour sa part, aucun déplaisir à le quitter. Un jour, Gigi la surprend avec Jean, mon ami, le conducteur de l'autre voiture des messageries, qui le persuade qu'Anita a pensé à lui, à son cher Gigi, pendant tout le temps de son absence, et le bon mari, tout joyeux, embrasse sa femme en la remerciant de cette marque d'attachement.

— Vous avez tort de vous amuser de la sorte, dit le capitaine, amicalement.

— Allons donc, c'est un lucquois ! fit le conducteur en haussant les épaules, et en riant.

La voiture suivait le littoral plein de richesse et de poésie. A droite, la mer immense avec son ondulation paresseuse toute empourprée des premiers rayons du soleil. Les vagues venaient mourir, sans gémissements, sur le rivage ensablé. A l'horizon diapré, éblouissant, des voiles blanches semblaient courir sur une nappe bleue comme des cygnes sur un lac d'argent, pour donner des caresses à la nature amoureuse en son réveil. A gauche, toute la vie, frémissante comme une femme possédée d'amour. Les coteaux boisés, le parterre tourmenté par la charrue, et, en suivant la ligne, de vastes champs de blés et de maïs ; plus loin, des chênes-lièges sans fin, des vignes dorées. Au fond, les montagnes de Corte coiffées de nuages blancs qui, disparaissant peu à peu, laissaient entrevoir la dentelure des crêtes blanchies par des neiges éternelles.

Et pendant que la voiture allait toujours, sous cette atmosphère imprégnée de senteurs marines et de parfums terrestres, au milieu de cet enchantement qui pénétrait le voyageur, la conversation était engagée, sur l'impériale,

entre le vieux capitaine, le conducteur et François, sur les italiens établis en Corse, à propos de Gigi le lucquois.

Marthe dormait. La fatigue de la nuit l'avait anéantie. Jusqu'au lever du jour, elle se tenait blottie près de son cher François qui la réchauffait par ses étreintes, et ses caresses prises dans l'ombre. Aucune parole n'avait été échangée pendant le voyage. Par moments, un soupir s'échappait de la poitrine de la jeune fille, mais aucune plainte, aucun regret, n'étaient sortis de sa bouche. Elle suivait François avec la conscience d'une âme forte, décidée à tout.

Et François la laissait dormir, doucement, sa tête penchée sur lui, comme une enfant.

Il souriait aux lazzis du conducteur et prenait part à la discussion du vieux capitaine qui disait d'un air judicieux, et presque de regret :

— Certainement, nous n'aimons pas les italiens, mais l'Italie nous aime tant ! Les français, eux, ne nous aiment guère, et nous, Corses, nous aimons tant la France ! Que l'I-

talie nous affectionne parce qu'elle croit être notre mère et que ses intérêts généraux la poussent à nourrir cette affection, la chose paraît raisonnable pour elle, mais que nos frères de la mère-patrie ne voient en nous que des êtres impossibles, des ambitieux, des quémandeurs constants, alors que nous donnons si volontiers notre vie pour cette terre commune, ainsi que toute notre intelligence, la chose nous paraît bizarre, pour ne pas dire humiliante, pour nous.

Et les trois hommes devisaient sur les sympathies nationales, sous le claquement du fouet du postillon.

La diligence s'arrêta au relai de Prunete.

François et Marthe descendirent. Cervione les attendait là-haut, sur la crête du vallon. Ils remontèrent aussitôt sur une autre voiture desservant cette localité, pendant que la diligence poursuivit sa route vers Bastia.

Plus qu'une heure pour arriver au paradis terrestre ! C'est là, à Cervione, que leur amour devait recevoir sa consécration.

Ils étaient seuls; le véhicule put monter assez

rapidement la pente de la vallée de Campoloro.

Le cœur des deux amants commençaient à battre. En quittant Prunelli, aucune émotion ne les avait saisis. Ils s'en allaient à la recherche du bonheur, avec confiance. Leur témérité avait donné de la force à leur âme, mais à l'approche de ce bonheur si désiré, en s'avançant vers le seuil de ce sanctuaire où l'amour devait répandre toutes ses grâces, ils tressaillirent en songeant aux délices qui les attendaient.

IV

Cervione est un des gros villages de la Corse les mieux composés comme éléments bourgeois. Sur une population de deux mille habitants, une bonne partie appartient à la classe aisée, du moins en apparence, car on sait dissimuler les ennuis de l'intérieur. Les fonctions publiques, la magistrature et l'armée surtout, se trouvent notamment représentées en cette petite ville où les ressources réelles proviennent spécialement de la terre.

Le bon ton et la mode y tiennent une bonne place, donnant ainsi une pointe d'orgueil, souvent peu justifié, à certaines familles qui, pour maintenir leur rang, se privent quelque-

fois des choses nécessaires à leur vie de ménage. Le travailleur, lui-même, imbu de cet esprit particulier à la race Corse, possède généralement une certaine fierté dans ses pratiques, dans son labeur, le rendant ainsi indifférent aux allures de la bourgeoisie Cervionaise. Chacun sait appartenir à la classe dans laquelle il vit, mais se tenant dans sa dignité, il ne reconnaît moralement, ni suprématie, ni autorité pouvant l'amoindrir. La politique seule crée une distance réelle entre eux. Là, seulement, on se soumet aux caprices d'un chef de parti qui n'est autre qu'un membre d'une famille bourgeoise. Il n'y a pas, dans le peuple, de chef populaire appartenant exclusivement à sa classe. La démocratie n'a pas d'agitateur en ce pays où l'esprit personnel prédomine. Le chef de file vient d'en haut, c'est ce qui rend incompréhensible la nature de ce peuple Corse saturée d'indépendance. Cette anomalie choquante provient de l'état précaire des classes inférieures qui espèrent sans cesse l'amélioration de leur sort.

L'unique roi de la Corse, Théodore, avait

établi sa résidence à Cervione à cause de sa situation merveilleuse. Le panorama est grandiose. La mer Tyrrhénienne, toute bleue, au fond, dans l'immensité. Au pied, des vallons, des rivières, des plaines. La nature dans un éternel épanouissement. Sur le flanc, à droite, une montagne originale en sa forme conique sur laquelle est placée une croix qui semble être une apparition mystique au voyageur perdu dans la contrée. A gauche, l'infini.

— C'est un pays d'amour, dit un jour, un digne capucin du couvent d'Alesani, venu à Cervione en mission. C'est qu'il en avait entendu de belles, à confesse, où hommes et femmes étaient allés se prosterner. En peu de jours, il connut l'âme du pays. Et il compatit à ce débordement du cœur et des sens en demandant au Dieu miséricordieux de pardonner aux faiblesses humaines. Et Dieu pardonna, surtout à ceux qui avaient beaucoup aimé.

Mais Cervione aime toujours. Il sait que le pardon l'attend là-haut.

Attiré par ce séjour charmant, François y

avait conduit son amante pour lui donner le premier baiser d'amour en des frémissements et des soupirs continus, sans songer à la colère de son père, à celle du père de Marthe, sans penser un seul instant aux conséquences de cette folie, au moment même d'une inimitié de famille. Mais, folie, en était-ce vraiment une? Le cœur a souvent des raisonnements justes. En fuyant tous deux, leur mariage était assuré. C'était le droit primant la force, car aimer c'est un droit, l'amour n'ayant pas de limites.

François et Marthe s'étaient installés à l'hôtel. Ils y étaient depuis deux heures à peine. Le temps de procéder à leur toilette ; la poussière de la route les avait blanchis, le temps de se reposer de la fatigue du voyage et de prendre quelques aliments réconfortants, les deux amants s'étaient retirés dans leur appartement pour se recueillir et pour se jeter dans l'oubli des choses d'ici-bas.

Le Ciel les attendait.

Mais soudain, on frappa à la porte.

— Ouvrez, François, c'est moi, Rocco !

— Rocco ! s'exclama François, se dégageant des bras de Marthe, languissante.

Il ouvrit.

— Vous ici ? dit-il, stupéfait.

— Oui, moi, ici, pour vous dire qu'il faut vous séparer à l'instant.

— Mon Dieu ! fit Marthe, tremblante.

— Vous êtes fou, Rocco, laisser Marthe ainsi ! ni Dieu, ni personne ne me séparera d'elle.

Et disant, il pressa la jeune fille sur lui.

Rocco soupira.

— Voyons, expliquez-vous... pourquoi votre arrivée subite, à Cervione ? un malheur est-il arrivé à Prunelli ?...

— Mon père ?... demanda fièvreusement Marthe.

Rocco s'épongea le front ruisselant de sueur, puis il dit d'une voix calme :

— Mes bons amis, aucun malheur n'est encore arrivé, mais si ce soir, demain matin au lever du jour, Marthe n'est point revenue à la maison, le feu est à Prunelli.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! gémit Marthe avec terreur.

— Ah ! fit à son tour François, d'une voix sourde et en se mordant les moustaches.

— Voici ce qui est arrivé, dit Rocco en s'asseyant. Votre départ m'avait laissé inquiet. Je passai la nuit fort agité, et ce matin, de très bonne heure, sous un prétexte futile, j'allai à la maison Mattei. Je vis votre père, Marthe, dans une prostration inquiétante, mais des éclairs sortaient de ses yeux. Votre mère pleurait comme si le cadavre de sa fille était étendu sur la couche. — Rocco, me dit Mattei sourdement, Marthe s'est enfui avec le fils de Quillini, ce misérable ! ce billet m'annonce le crime. Je vous le dis à vous, notre meilleur ami de la famille, si ce soir ma fille n'est pas rentrée, avant que Prunelli connaisse notre déshonneur, le feu sera à la maison de Quillini, et les balles siffleront.

Marthe fit un mouvement d'épouvante, tandis que François fronça les sourcils.

Rocco continua :

— Connaissant son caractère, je suis sûr que Mattei accomplira ce terrible projet. Je lui fis cependant comprendre qu'il n'y aura

pas de déshonneur puisque Marthe deviendra la femme de son ravisseur, que le mariage pourra s'effectuer le plus tôt possible, mais Mattei m'arrêta du geste et me dit que tant qu'il vivra, sa fille n'entrera pas dans la famille des Quillini à laquelle il a voué une haine éternelle. Déjà il s'est vengé une première fois en lui prenant son écharpe de maire. Il ne pardonnera jamais à votre père de lui avoir refusé, étant maire, de signer un certificat de bonne conduite pour son neveu, Luigi, qui a été, comme vous le savez, condamné à quinze ans de travaux forcés pour meurtre. Ce certificat aurait pu, paraît-il, pendant le procès, diminuer la peine au moins de moitié. Je ne sais si votre père a bien ou mal fait en refusant cette signature, il s'en excuse en disant que c'était un cas de conscience, un acte de faiblesse, votre cousin, Marthe, étant réputé comme un mauvais sujet, incorrigible. C'était la vérité. Il a donc une haine implacable contre Quillini, une haine comme si le sang avait été versé, mais Mattei est d'une nature irascible, d'un caractère indomptable.

Il veut ce qu'il veut, et un affront n'est jamais oublié. Que sa fille soit à jamais sacrifiée, tant pis, mais céder à un ennemi, jamais. D'autant plus qu'il est convaincu que votre fuite a été conseillée par Quillini.

François haussa les épaules.

— Je protestai, reprit Rocco, contre cette insinuation, mais inutilement. Enfin, je lui ai dit que rien n'est perdu encore, que sa fille ne pouvait être éloignée du canton, que moi-même je me mettrai en campagne me faisant fort de la ramener avant demain.

Les deux amants firent un mouvement en se serrant l'un contre l'autre.

Et Marthe murmura :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Rocco poursuivit, en s'essuyant de nouveau le front dont la sueur ne cessait de l'inonder :

— Je partis aussitôt, et à travers la campagne, les makis, les montagnes, galopant comme un fou, je me dirigeai vers Cervione. J'arrive à peine, comme vous voyez, exténué, brisé. Mon cheval est à moitié fourbu. Je viens pour vous dire : évitez un grand mal-

heur, irréparable. Rentrez, Marthe, rentrez à la maison, et vous, François, regagnez le continent, reprenez vos galons au régiment. Avec le temps et l'aide de Dieu, vous vous appartiendrez un jour. Il n'est pas possible qu'un amour comme le vôtre soit à jamais brisé, le Ciel ne le voudra pas. Mais en ce moment, une bravade serait une folie qui amenerait des crimes. Souffrez tous deux encore quelque temps. Vous êtes jeunes. Votre affection ne sera que plus vive puisque vos deux cœurs auront souffert. Le bonheur qui vous attend vous paraîtra immense. Mais croyez-moi, à l'heure actuelle, il est impossible de songer à votre union. Je connais Mattei, François, je connais votre père, je connais le caractère du pays, les partisans sont tenaces et décidés des deux côtés. Un malheur est inutile. Ecoutez-moi. Vous verrez que plus tard, vous ne regretterez pas cette douloureuse séparation.

La voix suppliante de Rocco avait rendu silencieux les deux amants. Mais leurs poitrines se gonflaient, prêtes à éclater. Ils se

tenaient la main serrée comme pour ne pas se laisser séparer.

Tout à coup, Marthe chancela et ferma les yeux.

François se précipita sur elle en la couvrant de baisers, pleurant, jurant de mourir pour elle. Mais Rocco intervint encore, avec affection, le visage empreint d'une grande tristesse.

Marthe revint à elle, mais la pauvre enfant paraissait anéantie comme si son âme s'en était allée, en lui laissant à peine un souffle de vie.

Il était cinq heures. Le soleil brillait toujours avec éclat, et la journée paraissait s'achever au milieu d'une sérénité printanière, engageant le voyageur à se perdre dans le makis.

Une heure après, Rocco emportait Marthe sur son cheval, à travers la contrée de Campoloro, se dirigeant vers le Fium'Orbo au galop, pendant que François, resté seul dans la chambre de l'hôtel, brisé, suffocant d'émotion, cachait sa tête dans ses mains en laissant échapper de sa poitrine un long sanglot, un dernier adieu à son amour vaincu.

V

Trente ans s'étaient écoulés.

Le commandant François Quillini rentra au pays natal où son père était mort, où sa mère vieillissait. Il avait terminé sa carrière militaire avec honneur. Il s'y était adonné avec passion. L'ambition avait fait place à cet amour du cœur qui l'avait obsédé au début de son rengagement, songeant sans cesse à sa chère délaissée, celle qui devait toujours l'aimer, malgré l'absence, malgré la distance.

Donc, lorsqu'il eut l'épaulette de sous-lieutenant, un nouvel amour s'empara de lui : sa carrière. Et lorsque, par moments, il re-

voyait l'image de Marthe, estompée dans un souvenir lointain, il se disait : — « Bah ! la femme oublie vite. Un nouvel amour transforme son cœur, le passé devient une légende et le souvenir finit par se perdre au milieu d'une joie nouvelle. » Puis il haussait légèrement les épaules.

Et pendant ce long espace, ces années répétées, passant rapidement devant lui, le nom de Marthe venait quelquefois sur ses lèvres, par hasard, sans y songer, il le répétait encore, puis il le laissait s'évanouir sans le rappeler une dernière fois. Peu à peu, le souvenir s'éloignait de son cœur en aimant d'autres femmes, en menant la vie de soldat, cette vie de garnison où le sentimentalisme n'est qu'une fadaise.

Il ne se passionnait que pour son métier. Pourtant au fur et à mesure qu'il montait en grade, il se sentait vieillir, fatigué. Les guerres de l'Empire et de la République qu'il avait faites, l'avaient un peu usé, meurtri même, et lorsqu'il songeait à prendre sa retraite, il n'osait même plus penser à Marthe.

Les ans avaient dû la vieillir elle aussi, et peut-être ravir ses charmes. Il avait appris qu'elle ne s'était pas mariée. C'eût été folie que de penser s'unir à elle, à cet âge! D'ailleurs il ne pouvait croire qu'elle lui était restée fidèle. Une femme! c'est si fragile. Et puis, il y avait au moins vingt-cinq ans qu'il ne lui avait écrit, et qu'il n'avait reçu de ses nouvelles. Vingt cinq ans! c'est une vie!

Et voilà à quoi pensait François en rentrant au pays. Le père de Marthe était mort quelques années auparavant mais il ne s'en était point enquis. Son arrivée à Prunelli fut un événement. Commandant! François était devenu commandant! Sa vieille mère, toute courbée, pleurait en l'embrassant.

— Ah! je puis mourir maintenant, dit-elle, ton père n'a pas eu le bonheur de te voir ainsi, avant de nous quitter.

Mattei et Quillini étaient morts ennemis. Ils y avaient mis une telle tenacité, dans leur haine, qu'au pays on avait abandonné l'idée de les réconcilier, même en mourant.

Ce n'est qu'après huit jours que le comman-

16

dant Quillini vit Marthe pour la première fois depuis trente ans d'absence. Ce fut chez un ami commun auquel il rendait visite. Son ancienne amante, sa chère adorée, lui parut abominablement vieillie. Ses cheveux grisonnants avaient remplacé les boucles noires des temps passés. Les rides du visage étaient accentuées. Elle avait souffert, la pauvre Marthe, et l'âge même, qui n'était pourtant pas si marqué, n'avait pas seul contribué à frapper ce visage, si ravissant jadis. Ce sont les larmes qui avaient creusé le plus de sillons.

François sortit de cette maison avec une désillusion complète. Il ne s'attendait pas à y voir Marthe, celle qui avait été son idéal, qui avait rempli sa vie de jeunesse de rêves fous, il ne croyait jamais la retrouver aussi changée, aussi flétrie; et cette vue l'avait comme attristé.

Mais cette fois, il crut à jamais finie cette histoire d'amour qui, même au temps de l'insouciance, venait quelquefois, et comme par droit de nature, se répéter dans son cœur.

Et comme dernier adieu, il murmura :

— Pauvre Marthe !

Il alluma un cigare et n'y pensa plus.

Marthe rentra chez elle et pleura toute la nuit.

Un jour, le commandant la revit encore dans la famille Rocco. La conversation se prolongea assez longuement, mais sans aucune allusion sur le passé. Il la quitta en promettant, cette fois, de lui rendre une visite, de politesse.

En sortant, il s'arrêta sur la place du village avec des amis, quelques instants après, Marthe rentra chez elle.

François la suivit des yeux, instinctivement, jusqu'à ce qu'elle disparût. Puis, il s'en alla, seul, errer autour du village, marchant sans but, avec une profonde mélancolie.

Le lendemain, il alla voir Marthe.

En pénétrant dans cette maison, le commandant eut un tressaillement, une émotion, que ne trahirent pas cependant les traits de son visage. Il avait gardé l'allure militaire, franche, accentuée, et nul n'aurait compris que son être avait subi une commotion, lé-

gère, mais pénétrante, en franchissanl le seuil de la porte.

Les premières paroles furent banales, entrecoupées parfois par la respiration qui manquait. Elle ne le regardait pas en face, et parlait en baissant les yeux; lui, jouait avec sa canne comme pour rendre la conversation plus familière, plus suivie, mais l'un et l'autre se taisaient, par moments, et le premier qui rompait le silence trahissait une émotion.

Ce n'était pas le cœur d'un amoureux qui était ému, chez François l'amour paraissait avoir fini son temps, non par l'impuissance des sensations, mais par une nature blasée, rompue aux choses de la frivolité, étudiées et subies pendant son long séjour sur le continent. Même à son âge, il comprenait que l'on pouvait faire encore des folies, se payer, comme il disait, un caprice avec une femme jolie — une pécheresse, assurément — mais son émotion du moment était née du souvenir du passé, qui venait se présenter à lui, inopinément; la présence de Marthe surtout, seule,

devant lui, de cette femme au visage reflétant la souffrance et qu'il avait tant aimée jadis, troublait son être, malgré son apparence indifférente.

Soudain, François la regarda et lui prit la main.

Un silence se fit.

— Marthe, dit-il, doucement, mais avec une voix tremblante.

Elle leva les yeux, lui jeta un regard plein de tristesse et fondit en larmes.

L'amour du passé, vivant, plein de force, venait, à l'instant même, frapper à la porte de leurs cœurs, pour demander de reprendre sa place d'autrefois.

Et la porte s'ouvrit.

— Ah ! comme j'ai souffert, François, dit-elle d'une voix affaiblie. Depuis le jour de notre séparation, à Cervione, ma vie n'a été qu'un long martyre. Personne ne connut notre fuite. Mon père resta un mois sans m'adresser la parole, sans me regarder. J'étais recluse. Rocco ne pouvait pas m'apporter de vos nouvelles, lui-même ayant été suspecté

par mon père comme complice de notre fuite. Il ne venait plus à la maison. Et les jours passaient, mornes et tristes, pour moi qui ne sortais jamais, pas même pour aller à l'église. Ma mère pleurait quelquefois avec moi, mais mon père fut impitoyable. Il me proposa divers partis de mariage, je les refusai tous. Plus tard, grâce à l'ingéniosité de ce brave Rocco, je pus recevoir de vos nouvelles et vous faire parvenir des miennes, mais au bout de quelque temps, vous vous êtes lassé de cette correspondance qui était devenue cependant l'aliment de ma vie. Et je ne cessais de vous aimer. Ma mère mourut. Je perdis la moitié de mon existence, car elle me donnait du courage. Mon père devint bienveillant pour moi, mais il se montrait contrarié de me voir refuser les partis qu'il m'offrait. Il en paraissait attristé. Et vers la fin de sa vie, il semblait regretter de m'avoir ainsi sacrifiée. Mais vous-même, vous ne donniez plus signe de vie. J'avais cru qu'à la mort de votre père, vous seriez venu au pays, mais non, vous m'aviez complètement oubliée. Il est vrai

qu'alors, je n'avais plus vingt ans ; et qu'au milieu de votre existence heureuse, bien remplie, vous recherchiez d'autres satisfactions. Vous en aviez le droit. Mais Dieu seul a connu mes tourments. Mon père en mourant m'a demandé pardon, et je suis restée ainsi, seule, n'ayant pour tout appui que ma foi en Dieu. Le passé m'ayant trop brisée, je ne pouvais garder de lui un souvenir consolateur. J'y avais renoncé à jamais. J'avais donné mon cœur, mon âme à Dieu, et j'attendais qu'il m'appelât à lui pour finir mon martyre ici-bas. Et vous êtes venu, et je vous revis... La première fois, je restai inerte, à la seconde entrevue, je fus agitée...

— Et cette fois, Marthe ?... allons, parlez, murmura François, rempli d'émotion.

Marthe ne répondit rien, mais elle pencha sa tête sur lui et se remit à pleurer.

François la pressa fiévreusement, et tous deux restèrent enlacés, silencieux, mais baignés par leurs larmes qui se confondaient entre elles.



VI

Un mois après, le commandant François épousait Marthe.

Cet amour sur le déclin était redevenu vivace, violent même, comme s'il eût peur que la vie ne lui retirât son essence primitive. La vieille fille savait déjà que Dieu avait réservé des délices au cœur aimant, à l'âme aimée, mais son imagination n'avait pas sondé la profondeur de ces sensations que donne la possession à ceux qui ont ignoré le bonheur. La virilité de deux natures, la puissance d'un sentiment retardé, la peur de ne pouvoir

éprouver longtemps encore des jouissances intimes, le désir ardent enfin de se conserver à la vie, comme le naufragé sur un radeau, font agiter violemment les ailes de l'amour quasi-caduc qui, dans un suprême élan, monte vers les régions ignorées. Non, la sensation n'est jamais plus forte, plus nerveuse, plus pénétrante qu'en ce moment extrême. La vie apparaît comme une éclaircie sous un ciel nébuleux, toute rayonnante encore ; et pendant un instant, ces deux âmes enlacées n'entrevoient plus la fin de leur rêve, de leur existence, tant elles se croient appelées à jouir encore longtemps de ce bonheur nouveau.

Plus de tempêtes humaines, plus d'heures angoissées, l'âge a passé sur ces vestiges de la pauvre humanité. On devient égoïste. On est tout à soi même. Il leur faut tout, à ces êtres arrivés presque au terme de leur voyage ; ils n'ont plus qu'à attendre l'appel suprême ; et pendant ce temps, les illusions, toujours nouvelles, gonflent leurs voiles pour aller se perdre dans l'infini ! Les désirs, dans un violent

embrassement, s'entrechoquent en recherchant l'inconnu, et l'esprit un peu ébranlé par ces saturnales caduques, ne se rend plus compte de ce qu'est la vie, avec les espérances de la jeunesse et les tourmentes de l'âme ignorée.

Eux, ces ressuscités d'un jour, ils n'ont plus besoin d'espérance, ils ont l'accomplissement ; leur âme est comprise, puisqu'elle donne et reçoit le feu qui la consume, qui la tue.

Au bord de l'abîme, ils veulent encore jouir en mordant avec rage à ce fruit qui contient toutes les saveurs, toutes les amertumes, mais pendant que la vie semble s'en aller peu à peu, ils sourient à l'amour en un dernier effort, et en exhalant des soupirs d'ivresse, qui ressemblent à des râles de la mort.

François et Marthe se donnaient tout entiers dans une extase suprême. L'image du passé et celle du présent leur donnaient de la force avec de nouveaux désirs. Ils chantaient l'hymne à l'amour en des éclats de jouissance qui attisaient le feu de leur âme. L'âge n'était qu'une dérision. Leurs lèvres alourdies

étaient redevenues frémissantes, humides de volupté, et semblaient défier les sensualités primitives...

Ils avaient vingt ans.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Imprimerie DESTENAYS aint-Amand (Cher).

Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 25199

